

Le haut commissaire à l'énergie fait son entrée dans le bureau du ministre, l'air soucieux et grave.

Les deux hommes se saluent machinalement.

- Tout est là, fit Benoit Latronquière en déposant un épais dossier sur la table en acajou reflétant une clarté déversée par une immense baie vitrée dénuée de rideaux. Sur le large bureau trônent simplement un téléphone au boîtier ergonomique et un cadre numérique affichant un diaporama de photos de famille. L'éminent fonctionnaire y ajoute une clé Usb, version informatisée du compte-rendu. Le ministre cesse de jouer avec l'épais sous-mains en cuir bordeaux.

- Ecoutez mon cher Latronquière, je n'y entends rien en informatique, voyez avec ma secrétaire pour ça et vous seriez bien aimable de me résumer ce... enfin, je suppose que le rapport d'experts est truffé de chiffres incompréhensibles, comme d'habitude.

Le ministre soupèse le lourd dossier d'un air lassé. Benoit Latronquière ne se froisse pas, il connaît l'humeur parfois suffisante du ministre, particulièrement lorsque celui-ci se sent impuissant devant une situation qui le dépasse. S'il n'était pas aussi respectueux de l'étiquette, il irait jusqu'à se laisser aller à un vague sourire. Les Ministres passent, la fonction reste. Et les hauts fonctionnaires de sa trempe sont la fonction. N'a-t-il pas déjà vu défiler au moins six ministres dans ce bureau?

- Pour résumer, disons que la Chine, l'Inde et le Japon ont pris des mesures drastiques dès hier soir. La nuit dernière, (Latronquière baisse d'un ton, pour marquer un point important) nous n'avons pas eu à déplorer de graves incidents.

- Qu'est-ce que vous appelez « graves incidents ». La Chine, ce n'est pas la France, voyez-vous. Là-bas, mille ou deux mille

morts, ça passe inaperçu, vous connaissez aussi bien que moi leur degré de démocratie et puis, rien n'est comparable, ce sont des peuples très disciplinés. Comment réagissent les américains?

- Heu, il est trop tôt Monsieur le Ministre. Il n'est que (Latronquière réfléchit un instant) cinq heures du matin à New York et environ...

- Epargnez-moi vos cours de géographie pour collégien, s'il vous plait. Que dit la Maison Blanche?

- Ils sont confiants, Monsieur le Ministre.

- Mouais, comme toujours. Les américains annoncent qu'ils ont tout sous contrôle, qu'ils maîtrisent tout et puis ça donne le Vietnam ou l'Irak. On connaît.

- Ils ont quand même amorcé le problème sans gros troubles. Au pays du 4x4 roi et où chacun possède un colt, c'est une prouesse de n'avoir pas à déplorer plus de cinq mille victimes.

- Pour l'instant, pour l'instant. Attendez que les vraies mesures soient prises, vous allez voir le bordel!

Le Ministre s'était enflammé, mais il se reprit aussitôt, voulant montrer une sérénité qu'il n'avait plus qu'en façade, comme tout ses collègues au gouvernement depuis l'annonce.

Latronquière le regarde avec une certaine pitié. Lui oeuvre dans l'ombre en quelque sorte, il se contente de suivre une ligne politique bien définie ou plus floue comme c'est le cas depuis quarante huit heures. En tout cas, il n'a pas de décision à prendre. Il passe les plats, un point c'est tout. A l'occasion, il est le récepteur de la colère des ministres que tout cela dépasse largement.

Il s'enquiert de sa mission.

- On peut savoir quelle sera la ligne suivie par le gouvernement?

- Un conseil extraordinaire doit avoir lieu en début d'après midi, à 14 heures. J'espère que cette fois, il en ressortira quelque chose de positif. Nous allons certainement nous aligner sur les politiques strictes menées par la Chine et la Russie.

- Heu, comme vous le rappeliez vous-même il y a un instant, Monsieur le Ministre, ce sont des démocraties, disons, plus musclées que la notre.

- Oui, je sais, je sais. Je ne suis pas pour la manière forte, vous

le savez très bien Latronquière. Mais, là, si on ne fait rien, c'est le chaos final.

Benoit Latronquière hoche la tête. Il quitte le bureau du ministre sans plus de cérémonie. Sa journée est grassement remplie. Rendez-vous, conférences de presse, expliquer et re-expliquer à nouveau et sans cesse la situation épouvantable dans laquelle le monde moderne est plongé. Donner des chiffres, les plus exact possibles, rendre compte de la conjuncture dans les pays voisins, amis ou ennemis. Il est debout dix-huit heures par jour à courir d'un studio télé à un ministère, rencontrer les responsables des grandes entreprises, les représentants des syndicats, les délégués des transports. Mais il ne voudrait pas être à la place des ministres du gouvernement. Leur tâche est autrement plus ardue. Rassurer et rester ferme face à la catastrophe. Et surtout, être en première ligne, à la fois sous les feux de la rampe quelques rares moments d'exception mais le plus souvent sous les rafales de la mitraille. Eux, leurs journées dépassent les dix-huit heures. De toute manière, plus aucun responsable ne peut trouver le sommeil, à moins d'être le dernier des égoïstes.

A l'issue du énième conseil extraordinaire prévu pour quatorze heures et qui ne dura que dix minutes montre en main, le président, son premier ministre et les ministres concernés annoncent en chœur l'état d'urgence décrétée sur tout le territoire. Couvre-feu et surtout interdiction absolue d'utiliser le moindre moteur fonctionnant au carburant.

On y était.

Les experts l'avaient annoncé depuis plusieurs décennies déjà. Les gérants des compagnies pétrolières connaissaient leurs réserves. Enfin les responsables politiques, toujours prompts à retarder au maximum les mauvaises nouvelles, avaient annoncé, partout dans le monde et en moins d'une semaine, la FIN DU PETROLE.

On avait noté des incidents un peu partout sur le territoire des

Etats-Unis. Le président avait envoyé vingt mille G.I. pour rétablir l'ordre. Le pays de la liberté ressemblait vaguement aux dictatures les plus sévères. Des colonnes de véhicules blindés déposaient des bataillons aux endroits stratégiques des grandes villes. Armés, ils entendaient faire respecter un état de droit qui n'était déjà plus une démocratie.

Ce n'était pas mieux sur le sol Européen. Des manifestations avaient eu lieu, notamment en Espagne, en Grèce et Londres avait connu la pire nuit de son histoire. Des dizaines de milliers de citoyens n'entendaient tout simplement pas changer radicalement leur mode de vie. D'autant plus qu'on chuchotait partout qu'il restait d'importantes réserves de pétrole, quelque part.

Mais la réalité nous avait rattrapé.

Depuis une quinzaine, aucun véhicule fonctionnant au carburant ne pouvait circuler, excepté les secours, pompiers et bien entendu l'armée qui avait fort à faire. Dans toutes les démocraties, on s'était résolu à faire appel aux forces militaires pour faire respecter un semblant d'ordre. Les pays de l'Ouest n'avaient jamais connu un tel chambardement. Des générations de gens vivant à l'abri de la guerre découvraient un monde désorganisé où les égoïsmes exacerbés par des décennies de publicité, d'incitation à consommer, laissaient éclater une furie insoupçonnée. Chacun refusait le monde qui s'annonçait. Personne ne voulait remettre en question son train de vie, ses habitudes.

L'Inde et la Chine étaient moins secoués. Leur important dispositif militaire interdisait les larges débordements des pays occidentaux. Leur population était moins contaminée par ce confort petit bourgeois mâtiné d'individualisme forcené. On se résignait davantage face aux aléas de la vie, qu'ils soient provoqués par des catastrophes météorologiques ou des décisions politiques.

L'Amérique du Sud était au bord du chaos tandis que les grandes villes d'Afrique s'enflammaient.

La situation était critique. Allait-on vers une guerre civile mondiale? Seulement une guerre se déclare face à un ennemi.

Là, il n'y avait personne en face. Juste un manque. Un gigantesque vide. Plus une goutte d'essence.

Les plus anciens se souvenaient du film d'anticipation « Mad Max » où certaines scènes étaient rejouées quotidiennement.

Le taux de suicide explosa.

Malgré les dispositifs adoptés, des scènes d'une violence inouïe se multipliaient.

Les pouvoirs publics avaient été largement dépassés. Les programmes de construction de parcs d'énergie renouvelable étaient encore loin de pouvoir subvenir aux besoins d'une population habituée aux excès depuis sa naissance.

Les usines tournaient au ralenti. Des pans entiers de l'économie s'étaient effondrés. Le réseau électrique était très régulièrement hors service. Les pics de consommation souvent dépassés.

Cependant, quelques-uns s'organisaient en associations diverses. Beaucoup avaient compris qu'il ne fallait plus rien attendre des pouvoirs publics.

Juliette déchargeait sa petite remorque de cageots de tomates, de concombres, de poireaux et de salades. Elle déposa également deux gros sacs de pommes de terre encore terreuses.

Au nord de Valence, une communauté faisait face à la pire catastrophe que le monde entier ait connue. On s'était pas trop mal débrouillé autour d'un village à moitié abandonné qu'une poignée de citoyens résolus à changer de vie avait redonné vie. Depuis des mois, il en arrivait constamment. Le village abritait plus de deux cents familles maintenant et, lors de la dernière assemblée municipale, on avait voté contre l'expansion.

A l'entrée du village des panneaux annonçaient, comme aux premiers temps du far west, le nombre d'habitants souligné de la mention « bienvenue aux gens de passage, immigration interdite ».

La décision avait, pour la première fois, divisé la population jusque là soudée vers le même objectif. Fuir le chaos des villes

et bâtir une nouvelle société. Repartir de zéro, sur de nouvelles bases où la convivialité et la simplicité étaient données en exemple. Lors du débat sur l'acceptation ou le refus de nouveaux venus, il avait été convenu de n'accepter que les talents dont la communauté avait besoin. Cela avait fait ressurgir des démons enfouis sous la couche d'une joyeuse volonté de s'en sortir solidairement. Cette question soulevait des tensions entre les partisans d'un replis sur soi-même, invoquant le fait qu'ils vivaient en autarcie depuis bientôt deux ans et qu'ils n'attendaient plus rien du monde extérieur et les adeptes d'une liberté fondamentale, radicale, qui était la base de leur existence. De quel droit refusait-on l'arrivée de nouveaux bras? Pourquoi avait-on accepté ceux qui étaient venus jusqu'à aujourd'hui et privait-on les nouveaux arrivants? Quelle était la limite? Qui pouvait fixer un nombre? Pourquoi privilégier certains talents particuliers? Un homme ne valait-il pas un autre homme? Qui avait le droit de choisir ceux qui pourraient s'installer au village?

Juliette constatait que l'idéal qui avait permis au groupe de se souder pour réinventer un monde nouveau, débarrassé du superflu, bâti sur la confiance et la transparence et sans gaspillage menaçait de s'effondrer.

Dès lors, la communauté se scinda, une fissure allait s'agrandir jusqu'à briser l'élan écologique du groupe.



Debout derrière la fenêtre sans vitre d'un immeuble dévasté, Jeremy pensait qu'avec encore un peu de temps, il pourrait obtenir le contrôle de toute la zone portuaire.

Depuis la fin du pétrole, les différentes mafia s'étaient engagées pleinement dans une économie parallèle. Dans certains petits pays, déjà lourdement affaiblis par plusieurs vagues successives de crises diverses, autant boursières qu'écologiques, elle avait fondé des réseaux qui, maintenant, se substituait à un état impuissant, délabré. Partout où la société civile manquait à ses

devoirs, l'Organisation investissait la place laissée libre. Jeremy était le responsable de la section maritime en Croatie. L'acheminement des denrées, des matières premières, transitait par les ports de l'Adriatique. Qui avait main mise sur ces ports, contrôlait toute une partie du sud-est de l'Europe. La puissance de l'organisme s'était bâti sur des activités pas très légales, trafic de drogue, prostitution, casinos, vente d'armes. Dorénavant, le but était d'atteindre une certaine légalité, de se blanchir, devenir respectable pour ensuite prendre le contrôle de l'état entier. Le seul problème était que d'autres organisations allaient exiger leur part du gâteau. La puissante mafia Russe et toutes ses ramifications, très présente en Europe de l'Est, celle de Don Martini, à Rome, sans compter le cartel Allemand et le gang des Marseillais. En peu de temps, l'Europe des frontières abolies allait redevenir un continent où de nouvelles bornes verraient le jour, des limites souvent mouvantes, le tout dans une paix illusoire. Car, même si ces organisations s'étaient fait une beauté en devenant respectables, le naturel revenait au galop lors des crises majeures. Et cette course à l'énergie n'était pas pour apaiser les tentions.

Jeremy se lissa le visage. Une barbe de trois jours râpait délicieusement ses doigts enflés. Encore cette saloperie de transfusion sanguine qui gonflait ses pieds et ses mains. Atteint d'une grave maladie du sang, il devait être transfusé deux fois par mois. Il en ressortait toujours affaibli et les effets secondaires commençaient à devenir un sérieux handicap. Mais, d'ici deux jours, trois au maximum, il pourrait s'enorgueillir de posséder tous les ports et, à ce moment là, le big boss ne pourrait que lui renouveler sa confiance.

Au nord du Texas, un spectacle peu commun s'étendait à perte de vue. Des dizaines de milliers, peut-être pas loin d'un million de véhicules, d'imposants 4x4 aux berlines plus modestes, étaient parkés sur une étendue que l'on nommait déjà Car's

Death. Par ce symbole, de nombreux américains entendaient marquer la fin d'une époque. On venait ici en pèlerinage des quatre coins du pays. On laissait son véhicule, le plus souvent tagué d'un message devant l'éternité et on repartait chez soi, à pied. Ou bien, on commençait une nouvelle vie. Depuis la raréfaction puis la disparition de tout carburant, nombreux étaient ceux qui avaient remis en question toute leur vie, leur but, leurs espoirs.

Certains ne repartaient pas et vivaient là, au milieu des carcasses qui commençaient à rouiller. Un véritable camp de nomades figé.

Gilbert, chalumeau à la main, n'avait pas tardé à recycler bon nombre de carcasses. En y couplant le système de transmission propre aux vélos et recouvrant le tout d'une tôle la plus légère possible, il proposait de tout nouveaux véhicules où les mollets remplaçaient le gasoil disparu. Son affaire marchait plutôt bien même si l'obésité de certains leur interdisait le moindre effort. Un peuple entier était en train de se relever de devant son écran et marcher, pédaler. La force des héritiers de ces émigrants du passé était de toujours savoir s'adapter, ne jamais rester sur ses acquis. La transition était dure, mais impossible est un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire américain.

Un parc éolien et de grands panneaux photovoltaïques fournissaient le strict minimum en matière d'énergie. On continuait à utiliser son cellulaire et son ordinateur. Les programmes télé continuaient d'abrutir son monde. Pour tout le reste, ce qui faisait l'honneur des Etats Unis, leur marque de fabrique, c'était terminé. Les grandes highways étaient désertes et seule une poignée d'avions privés ou militaires sillonnaient un ciel rendu aux volatiles.

Gilbert pensa que la vie n'était pas si mauvaise finalement. Ford avait bien fait fortune en construisant des engins pétaradant auxquels personne ne donnait le moindre avenir. Au pays du self-made-man, même en pleine crise, on rêvait encore de devenir riche.

Boubacar pédalait sur une piste dont la terre rouge volait au gré de la petite brise qui n'arrivait cependant pas à rafraîchir la pesanteur de l'air. Ses dreadlocks battaient ses épaules nues. Il n'était vêtu que d'un pantalon corsaire et ses tongs menaçaient à tout moment de rendre l'âme. Qu'importe. Boubacar était libre.

Tout ce ramdam dans les pays riches, ça le faisait doucement rigoler. Perdu au centre du Niger, dans un village comme tant d'autres, il menait sa petite vie tranquille en servant de guide aux touristes venus de ce monde opulent et arrogant. Les pourboires qu'il récoltait alors lui suffisaient pour tenir un long mois ici, au village. Le reste du temps, il dormait dans sa case jusqu'au coucher du soleil puis il faisait la fête jusqu'à l'aube. Il passait ses nuits à jouer dans un petit groupe de brousse. Armé de sa guitare qui ne le quittait pas, il grattait des accords, accompagné par trois autres grands noirs, élancés, aux mains fines et noueuses, aux muscles effilés, au visage superbe. Ils avaient quelque chose des Masaï dans leur allure, excepté peut-être cette propension à s'avachir des nuits entières, la tête embrumée dans des relents d'herbe fumée, douces volutes qui s'échappaient de leurs mégots. Ils jouaient, parfois s'endormaient, fumaient, ou bien allaient partager la paillasse d'une jeune femme des environs. C'était la belle vie.

Le matin, Boubacar aimait sillonner les pistes rougies par une terre qui ne connaissait plus la pluie.

Il avait bien vu les protestations, les manifestations, les révoltes des pays riches à la télé. Amed le touareg possédait une cahute où il vendait des boissons, inmanquablement du faux coca-cola et quelques pseudo sodas. Un antique poste de télé aux couleurs criardes et à la réception aléatoire était suspendu à un mur de chaux. Une assemblée de cent vingt personnes entourait cette boîte à images lors des coupes du monde de football. A ces occasions, le spectacle était autant parmi le public échauffé que sur le terrain filmé par quarante six objectifs qui envoyaient, personne ici ne savait trop comment, ces images en direct au fin fond de l'Afrique.

Boubacar se moquait pas mal du cataclysme qui secouait le monde entier. Ca ne changerait rien ici. Il continuerait de passer toutes ses nuits avec ses potes à improviser sur leurs instruments de fortune, à prendre du plaisir avec les belles jeunes femmes des environs et à fumer encore et encore.

Pourtant, tout au fond de lui, Boubacar savait que lorsque le nord s'enrhumait, l'Afrique était malade, qu'un simple dysfonctionnement de l'économie mondiale retombait toujours sur les épaules du continent maudit.

Plus de pétrole pour les nantis, ça voulait dire encore moins de tout pour son pays. Et puis, à bien y réfléchir, si plus aucun avion ne décollait, comment les touristes qui le faisait vivre parviendraient jusqu'ici?



Le cinquante troisième étage de cette tour de Shanghai abritait un laboratoire de recherche à la pointe de la modernité. Plus de cinq cents chercheurs manipulaient appareils électroniques et claviers d'ordinateur. On s'affairait autour de machines ultra modernes, petits bijoux de la technologie Chinoise. Sur ce plan là aussi, l'empire du levant avait supplanté la domination américaine. C'est ici que naissaient les inventions les plus incroyables, que les avancées en matière de technologie de pointe étaient les plus significatives.

Song-chi maniait une batterie d'éprouvettes et entraînait régulièrement des colonnes de chiffres dans l'ordinateur portable posé au milieu d'un chaos de tubes à essai, de fioles, flacons et ampoules, souvent reliés entre eux par des tubes aux courbes aléatoires.

Le puissant Pc traitait les données, lançait lui-même les logiciels appropriés, inventait de nouveaux modèles. Song-Chi testait, la puissance informatique calculait.

En ce matin du sept Novembre, le ciel était nettoyé de cet épais brouillard qui enveloppait régulièrement la ville du temps où cinq millions d'automobiles rejetaient leurs vapeurs dans

l'atmosphère. Cela allait être une journée superbe. Cela allait être un jour mémorable.

Le chercheur chinois, diplômé d'état en physique appliqué, maîtrise de chimie moléculaire à à peine vingt deux ans, venait de mettre au point une molécule capable d'agir sur la pression atmosphérique lorsqu'on la divisait. Cela voulait dire que le génial inventeur venait de découvrir une nouvelle forme d'énergie. Les applications étaient immenses, infinies.

Song-Chi ôta ses épaisses lunettes protectrices, s'avança vers la baie vitrée et jeta un regard royal vers la ville qui brillait sous le soleil matinal. Il n'avait pas sommeil. Un sentiment de supériorité s'empara de son esprit. Bientôt le monde allait retrouver ses anciennes habitudes. Des millions de véhicules allaient à nouveau glisser dans les rues, des milliers d'avions parcourir le ciel, les usines tourneraient à plein régime. Tout comme avant. Même mieux. L'énergie moléculaire était propre, ne faisait aucun bruit, ne rejetait aucun déchet à par réchauffer l'air ambiant et... elle était entièrement gratuite.

L'interphone grésilla et aussitôt la porte s'ouvrit. Monsieur Tchang Su était entouré de deux hommes en costume sombre, impeccablement coupé. L'aspect de l'individu de droite n'avait rien d'asiatique.

Il n'y eu aucune violence. Tchang Su présenta les deux hommes appartenant l'un aux services secrets Chinois et l'autre, son équivalent Américain. La découverte universelle de Song-Chi ne devait pas être rendue publique, elle devait être encadrée.

A force d'arguments percutants, on expliqua au jeune chercheur qu'une source d'énergie accessible et gratuite était tout aussi dangereuse que pas d'énergie du tout. Song-Chi se rendait bien compte que, à l'image des médias, celui qui contrôlait l'énergie contrôlait le monde.

Il accepta de modifier sa molécule.

Le monde n'allait pas changer de sitôt.

Le directeur sortit en compagnie de l'agent à l'aspect occidental, tandis que son homologue restait à surveiller Song-Chi. Le chercheur remarqua à la faveur d'un demi-tour du policier qu'un revolver était dissimulé sous sa veste.

L'idée de fuir traversa un instant son cerveau encombré d'équations et de modules de recherche. Mais il était trop tard. Déjà, l'agent gouvernemental braquait son Luger sur le jeune chercheur

Soudain, en une fraction de seconde, la pièce éclata en un milliard de fragments, comme pixélisée. Et ce fut le noir absolu.

« Fail once again » s'afficha sur l'écran.

Le jeune homme se retourna et ne put empêcher un juron s'échapper de sa gorge.

La scène s'illumina subitement sous un concert d'applaudissements. Certains se levèrent dans la salle et l'ovation continua ainsi quelques minutes. Le jeune homme quitta son poste devant la console de jeux ultra moderne qui avait été branchée, pour l'occasion, sur l'écran géant qui faisait face au public.

Les acclamations diminuaient à peine lorsque Jerry Marchal fit son apparition. Le public reprit de plus belle. Jerry était l'icône de l'information télévisée, officiant depuis plus de vingt ans au Journal du soir. Son site internet, www.newstoday.com, proposant une version complète et exhaustive de l'information mondiale, était visité chaque jour par plus de cent cinquante millions de personnes de par le monde. Un avatar de Jerry présentait des flashes toutes les dix minutes, à la manière des chaînes d'info non-stop, mais cet artifice ne devait pas gommer le sérieux avec lequel les nouvelles étaient collectées. Des milliers de journalistes étaient sur le terrain. Aucun papier n'était écrit derrière un bureau, le cul gentiment posé sur un siège, un gobelet de café noir à portée de main. On allait pécher l'info là où elle naissait.

Jerry était la référence en matière d'actualités. Une plaisanterie courait depuis des années : dans le dictionnaire du XXI^e siècle, on pourrait lire à la définition de « Information » le nom de Jerry Marchal.

Le présentateur fit taire l'ovation en baissant les bras. A presque soixante ans, il respirait une forme olympique, avait participé récemment au marathon de New-York, était un féru de chute libre et navigateur devant l'éternel.

Ces occupations de plein air lui accordait un teint toujours

impeccablement hâlé. Le soleil et le vent avaient creusés de petites rides autour de ses yeux qui lui donnaient un air rieur. Il apparaissait en public ou devant les caméras toujours vêtu de la même façon: pantalon noir impeccablement coupé, effleurant une paire de chaussures à huit mille dollars la paire. Un mince pull à col roulé enserrait ses pectoraux de sportif. Une tenue sobre comme s'il voulait s'effacer devant les événements. Ce soir, un kit micro-oreillette complétait son maintien rigoureux et pourtant avenant. Ses yeux étaient d'un bleu presque transparent. Dans ce microcosme journalistique, on racontait que c'était à son seul regard que l'information était crédibilisée. On ne pouvait que faire confiance à une paire d'yeux qui vous regardait toujours bien en face, comme s'ils étaient deux scanners qui scrutaient l'information, la passant au détecteur de mensonges. Il prit la parole de cette voix chaude et ferme qui avait fait son succès.

- Mesdames, Messieurs, c'est un grand honneur ce soir, une grande joie d'accueillir celui qui est à l'origine de tout ceci. D'un geste ample du bras gauche, il désigna l'écran géant puis la console de jeu sur laquelle le jeune homme venait de disputer une partie animée avant de s'arrêter sur l'accès aux coulisses d'où il était entré il n'y avait pas une minute.

- Xavier Briansson!

La foule se leva une nouvelle fois et applaudit à tout rompre. Des ténèbres des coulisses s'avança lentement un homme à la démarche singée sur les stars du hip-hop, se balançant doucement à chaque pas. Tout sourire, il projetait ses bras en l'air en signe de victoire. Après une virile poignée de main au présentateur et que celui-ci ait une nouvelle fois clamé son nom, il s'approcha d'un pupitre résolument design. Moins grand que Jerry Marchal, Xavier Briansson était également moins charismatique. La carapace de timidité qui l'avait séparé du monde à l'adolescence ne s'était pas totalement effacée. Son visage avait encore un air juvénile malgré ses trente cinq ans. Il portait ce soir un costume sobre et élégant, qui n'était assurément pas sa tenue habituelle. Sous les dehors débonnaires de son entrée, il cachait mal un embarras proportionnel à

l'ovation que le public, en majorité des professionnels de la communication, lui avait accordé ce soir. Une paire de lunettes aux montures invisibles ajoutait à cette fragilité.

- Bon... Bonsoir.

Peu habitué à entendre sa propre voix dans les hauts parleurs servant au retour, il hésita sur ses premiers mots. La salle était gagnée par un silence respectueux.

- Je voulais tout d'abord remercier tous ceux qui ont permis cette réussite qui va largement au-delà de nos plus belles espérances. Toute l'équipe de Gameplay qui m'a toujours épaulé par leur professionnalisme et leurs compétences, en particulier sa directrice... (il fit un signe pour qu'elle le rejoigne sur scène) Victoire Silverstein!

Nouveaux applaudissements. Une jeune femme blonde aux cheveux caressant des épaules menues monta sur scène. En se retournant face à l'assemblée, elle montra un visage d'ange, aux pommettes à peine marquées, un nez aquilin, des lèvres fines, des yeux noisettes et un front plat. Elle symbolisait la fragilité faite femme. Quiconque ne connaissait pas la témérité et la force de cette véritable femme d'affaires, qui tenait à bout de bras sa société dans un océan de tempêtes, pesant près de cinq milliards de dollars, cotée en bourse, n'aurait pu croire que Miss Silverstein, Vicky comme l'appelaient tous ses collaborateurs (au sein de l'entreprise une simple femme de ménage était étiquetée collaboratrice), et cette frêle jeune femme étaient bien la même personne. Ce n'était pas la main de fer dans le gant de velours, mais la détermination enrobée d'une fragilité apparente.

Xavier se pencha pour enlacer brièvement sa patronne. Il reprit.

- Ils ont fait un boulot formidable et sans eux... Bon, ok, j'arrête. J'aimerais juste ajouter un dernier mot avant que vos estomacs se repaissent. On m'a dit qu'on avait décimé à peu près tout ce qui restait de homards dans l'atlantique et qu'un wagon complet de foie gras venait directement du Périgord. Des rires fusèrent. J'aimerais donc inviter sur cette scène celui sans qui tout ça n'aurait jamais vu le jour, une personne qui m'est chère, sans qui je n'aurais pas fait un centimètre du chemin qui m'a amené jusqu'à vous... Gus, s'il te plait.

Un grand gaillard un peu bourru, à la barbe de cinq jours, les cheveux désordonnés, vêtu d'une chemise blanc cassé et d'un pantalon bouffant fut aux côtés de son ami d'enfance en quatre enjambées.

Jeremy Marchal conclut brièvement.

- Gameplay est heureux de vous offrir, à l'occasion du millionième jeu vendu en trois jours, un exemplaire de End of Oil. Passez une bonne soirée. Bon appétit!

Après un salut nourri d'applaudissements, Jeremy regagna les coulisses au pas de course. Lorsque les projecteurs n'éclairaient plus son visage, le présentateur vedette n'était plus le même. Il ronchonna et jeta avec suffisance un « félicitations » à l'adresse de Xavier avant de chuchoter quelques mots à l'oreille de Victoire. Celle-ci répondit à peine plus haut qu'une enveloppe l'attendait dans sa loge. En espèces, comme convenu.

Des regards interrogatifs s'échangèrent entre Xavier, Gus et Victoire. Celle-ci haussa les épaules.

- Ca se passe toujours comme ça, les amis!

- Une simple invitation n'aurait-elle pas suffi? avança Gus, l'air à peine dégoûté.

- Pour les journalistes, non. Un grand nom de l'actualité parrainant une remise de récompense, ça attire toujours les médias. Et nous en avons besoin, chéri. Business is business.

- Mouais. Tout ça, c'est pas mon truc, vous savez. Ca me débecte un peu. Un champion de l'info qui palpe cinq cent mille euros par mois et qui vient faire le gugusse pour une enveloppe de cent mille en liquide...

- Cent CINQUANTE mille, s'il te plait! Ajouta Victoire en insistant bien sur le mot cinquante. Gus émit un petit sifflement.

- Putain le salaud! Moi, pour la moitié je montre mon cul.

- Personne ne te le demande, tu sais.

- Ouais, en tout cas, Monsieur le présentateur vedette, à cent cinquante plaques, il pourrait être un peu plus souriant en coulisses.

- Allez, oublie-le, Gus. On a une montagne de fruits de mer qui nous attends, là, juste à côté, l'entraîna Xavier en passant son

bras droit sur ses épaules.

L'évocation de nourriture, que ce soient les délices d'un trois étoiles ou un simple burger de quartier, mit en émoi Gus, la bave dégoulinait presque de sa bouche.

La salle était constituée d'une vingtaine de tables rondes pouvant accueillir huit personnes. Deux par deux, les serveurs soutenaient de larges plateaux constitués d'une pyramide de coquillages et fruits de mer. Après les avoir installés sur chaque table, on servit des petits toasts, parfaitement croustillants et confectionnés à partir de différentes farines. Des petites coupelles contenaient sauces et condiments et le caviar était simplement servi dans sa boîte d'origine. On n'entendit bientôt plus que le cliquetis de coques que l'on brisait, entrecoupé de divers bruits de succion. Les conversations reprurent lentement dans un joyeux brouhaha forcé lorsque cent cinquante personnes se partagent le même lieu.

- Alors, Xavier, tu as d'autres projets comme celui-ci?

- Dis donc, Vicky, tu ne te reposes jamais, hein? Laisse-moi le temps de profiter un peu du succès de celui-ci.

- Sûr que rien qu'avec les droits de End of Oil, tu vas pouvoir te doré la pilule au soleil pour des années, vieux!

Gus était content pour son ami, sans aucune arrière pensée ni jalousie déplacée. Xavier et lui s'étaient rencontrés sur les bancs de l'école et depuis une robuste amitié les liait mieux que deux siamois. Xavier le taciturne, Xavier le solitaire, Xavier le renfermé et Gustave que tout le monde n'appelait plus que Gus (mais quelle idée avaient eu ses parents de le prénommer de la sorte? Plus personne ne s'appelait Gustave à notre époque!), Gus le boute-en-train, Gus à la plaisanterie facile, Gus un peu lourd parfois, mais Gus à la fidélité exemplaire.

Xavier aidait son ami à effectuer ses devoirs d'école, puis l'avait épaulé pendant les années de collège et au lycée. Il s'arrangeait toujours pour lui éviter des heures de colle et même, une ou deux fois, avait plaidé contre son renvoi du lycée.

Lorsque Xavier proposa ses idées de jeux vidéos à différentes marques, sans succès, Gus l'avait soutenu. Dans les moments de doute, Xavier pouvait compter sur Gus tout comme celui-ci

savait que Xavier le sortirait toujours des mauvaises passes. Chacun avait confiance en l'autre. Chacun avait foi en l'autre. C'est peut-être tout simplement ça l'amitié.

- Non, sans déconner, qu'est-ce que tu vas faire maintenant? (Gus posa la question avec envie, il imaginait déjà son pote sous les cocotiers).

- Je ne sais pas. Il y a tout ce battage médiatique d'abord...

- Ecoute, Xavier, on en a déjà parlé, non? Aujourd'hui, on ne peut pas se passer des médias. Je sais que End of Oil, plus encore que les précédents, a un potentiel énorme, mais on a besoin des journalistes pour, ne serait-ce qu'en parler.

- Pfui! Conneries! (Gus envoya un regard chargé de reproches à Vicky qu'il considérait plus comme une maitresse d'école revêche que la patronne de Game Play). Ton jeu, y n'a pas besoin de pub', y se vend tout seul, tu peux me faire confiance. Avec un machin pareil, le monde entier va s'éclater. Et puis, merde, c'est soir de fête, non?

Gus leva son verre de champagne et tous trinquèrent au succès de End of Oil et à la gloire de son concepteur. Il ne fut alors plus question de plan de carrière, d'obligations diverses et plan marketing de toute la soirée. On riait, on s'amusait. Presque toute la salle vint saluer et féliciter l'heureux créateur du plus grand succès en matière de jeu vidéo. Xavier n'était pas dupe. Dans cette assemblée de professionnels, de journalistes, d'hommes et femmes de télévision, responsables de sites internet, quelques banquiers également, tous avaient plus ou moins une idée derrière la tête en lui serrant la main. D'une certaine manière, il savourait sa revanche.

Pendant des années, il avait frappé à toutes les portes qui restaient désespérément fermées et là, la consécration lui permettait, d'un simple claquement de doigts, d'obtenir le contrat du siècle ou d'envoyer paître les plus pressants, les plus arrogants. Toutefois, désormais, sa fidélité envers son éditeur était forte comme un bloc de marbre.

Il avait rencontré Victoire Silverstein six ans auparavant. Tout avait commencé par un simple mail (projet intéressant, pourrions-nous nous rencontrer?) suivi d'une rencontre impersonnelle dans un bureau très fonctionnel du XV^e arrondissement. Tout un étage d'un vieil immeuble avait été cloisonné en y laissant de vastes espaces ouverts. Le bourdonnement incessant des employés qui butinaient d'une alvéole à une autre, reliés non-stop au monde extérieur par un kit micro-oreillette donnait le sentiment de pénétrer à l'intérieur même d'une ruche. Fonctionnel et efficace, c'est du moins ce que prétendit Victoire. Tout le monde se tutoyait, les barrières sociales et hiérarchiques n'existaient plus. Un simple coursier pouvait à tout moment donner son avis, proposer une idée. La force de Game Play était qu'on n'empêchait pas le talent de se réaliser, fut-il issu du cerveau d'un subalterne. Et ça marchait. En deux ans, la société s'était fait une petite place dans le monde sans pitié des jeux vidéos.

A cette époque, Xavier proposait un simple jeu de conquête de l'espace. Il y était question déjà du mal être de la planète. Moribonde, l'humanité devait la quitter et trouver une planète de remplacement. Il fallait donc réussir son appontage, combattre, coloniser ou collaborer avec les différentes formes de vie qui y existaient. A l'inverse de tous les films catastrophes qui proposaient une invasion de la Terre par des extra-terrestres, le principe du jeu projetait l'humain dans la peau de l'envahisseur. Le jeu en lui-même était parfait, il ne lui manquait plus que l'infrastructure pour le promouvoir. Game Play avait ses entrées dans les médias et le génie de quelques collaborateurs fit le reste. Ses rapports avec Victoire restèrent professionnels pendant toute l'année où se développa le jeu.

Vint ensuite une application pour mobile, décliné ensuite en jeu Pc. Comment trouver le mari idéal? Le concept fit sourire Victoire. Elle n'avait, jusque là, vu en Xavier qu'un concepteur de jeux pour mecs, vaguement macho sous des dehors timides et réservés. Soit. Mais avec Finding Perfect Man, il se distinguait de ses concurrents. Enfin un jeu de filles, bourré d'humour et d'une bonne dose de dérision, basé sur des rapports certes

stéréotypés mais qui parlaient à chacun... et surtout à chacune. Ce fut un beau succès.

Les jeunes femmes en quête d'un compagnon devaient entrer différentes données dans leur cellulaire, des paramètres glanés lors de rencontres réelles avec d'hypothétiques candidats. Le logiciel calculait ensuite la marche à suivre en confrontant ces données au profil que la jeune femme avait faite d'elle-même. C'était mieux que jouer à la poupée et plus convivial que d'élever un Tamagoshi, pourtant le principe n'en était pas très éloigné. A ceci près qu'on cultivait simplement une relation, avec les choses à faire et à ne pas faire. Comment fallait-il s'y prendre avec tel garçon, comment séduire à tous les coups tel homme. Un vrai mode d'emploi de psychologie masculine avec une bonne dose d'humour car ce n'était après tout qu'un jeu. Pour se détendre et s'amuser entre copines.

Il enchaina par un jeu très familial où l'objectif était d'accompagner la migration d'animaux en évitant tous les pièges du réchauffement planétaire. Un jeu de l'oie grandeur nature dont la spirale représentait rien moins que la planète entière. Les animaux devaient slalomer entre les diverses pollutions, les catastrophes climatiques et ne pas manger n'importe quoi. Le graphisme avait été particulièrement soigné. Les paysages étaient superbes, les animaux avaient des expressions vraiment craquantes. Une vraie réussite, un peu moins en termes de vente.

Puis vint un jeu très controversé, qui n'avait pas eu l'approbation de Vicky cependant que tout le staff de Game Play était enthousiasmé. CopKill ressemblait au basique jeu de combat, à cette exception près que, dans la peau d'un malfrat, on devait dégommer le maximum de policiers possible. La presse se déchaina. Les pouvoirs publics tentèrent de faire interdire le jeu. Des associations familiales firent pression. Des menaces furent proférées. Au résultat, une exposition média dépassant tous les objectifs. Des ventes au-delà des prévisions les plus optimistes, le jeu lança définitivement Game Play dans le monde des grands. Une batterie d'avocats insistèrent sur la valeur défouloir du concept. On arriva à un compromis. Outre la

mention interdit aux moins de 16 ans qui encourageait plutôt qu'elle ne freinait son expansion, le logiciel fut modifié de manière à ce que le « héros » ne puisse jamais gagner à la fin. Les rares jeux de première génération où le malfaiteur peut s'en tirer s'échangeaient à prix d'or.

Vicky n'en voulu pas à Xavier, malgré le fait qu'elle ne fit rien pour supporter le jeu dans cette tempête médiatique. D'une certaine manière cela les rapprocha. Il existait un lien nouveau entre eux. Ni l'un ni l'autre ne put déterminer le pourquoi ni le comment ils se retrouvèrent ensemble dans un lit. Y avait-il même une raison? Question d'hormones sans doute. Cela ne troubla pas leur vie à tous les deux. Xavier, tout comme Vicky, vivait seul. Comme elle, il partageait des aventures sans lendemain. Deux solitaires qui se retrouvaient épisodiquement. Deux isolés qui s'unissaient le temps d'une étreinte. Cela ne formait pas un couple. D'autant plus qu'ils restaient très discrets sur leurs épanchements, ne le montraient pas au monde et n'en parlaient pas entre eux.

Puis il y a eu End of Oil. La consécration. Xavier avait atteint une certaine maturité dans son savoir-faire, GamePlay avait les épaules assez larges pour promouvoir à sa juste valeur une telle création et l'air du temps fit le reste. On venait récemment de parler du pic de production concernant les énergies fossiles, les journaux télévisés nous rabattaient les oreilles avec la fin annoncée du pétrole sans parler du prix du carburant qui s'affolait.

Les détaillants avaient déjà précommandé dix millions d'exemplaires un mois avant sa commercialisation. Et ce fut le rush. Porté par une campagne de pub particulièrement efficace, End of Oil était en rupture de stock vingt quatre heures après avoir été lancé. Tout cela avait été prévu. On appâtait le public en ne laissant s'écouler que des échantillons les premiers jours, nourrissant une attente grandissante, puis, d'ici le weekend suivant, on submergerait tous les revendeurs, laissant croire que l'éditeur lui-même avait été surpris par le succès.

La soirée avançait gaiement. L'ambiance un peu guindée d'une remise de prix laissait place maintenant aux excès de ces nombreuses fêtes qui émaillent les nuits parisiennes. Les trois amis furent pris dans un tourbillon insensé, un tapage de tous les diables. Gus donnait la pleine mesure de ses talents d'amuseur, Vicky dansait très serrée avec un homme de type latino, petite moustache à la Dario Moreno, cheveux plaqués et chaîne en or massif autour du cou. Xavier semblait planer au dessus des festivités. Il avait l'impression de voir tout ça d'en haut, d'être séparé de ce monde bruyant et tumultueux, d'en être l'unique spectateur. Il se sentait dans la peau de quelqu'un qui fête son anniversaire et constate que tous ses invités s'amuse davantage que lui-même.

Quelqu'un mit un disque de Nirvana et ce fut le délire dans la salle. Xavier restait l'observateur de tout le mouvement, cette agitation sans cause ni but.

Gus singeait Kurt Cobain mieux qu'un vrai sosie. Vicky avait changé de partenaire et pogotait au centre d'un cercle formé d'une troupe de gars en bras de chemise, cravate dénouée et cheveux dans les yeux. Il remarqua aussi le responsable marketing de chez Game Play hurler comme un fou des paroles en yaourt. Un petit gros se trémoussait en faisant rebondir son ventre comme un ballon de plage. Une grande blonde stylée Grace Kelly venait de se faire une ligne et se frottait vigoureusement le nez sans perdre de sa superbe. Une demi douzaine de directeurs de production, torse-nus ou n'ayant que leur veste sur les épaules, improvisaient une partie de foot avec une boule de chiffons qui étaient encore quelques minutes plus tôt leurs chemises Gucci à mille cinq cents euros pièce. Une jeune assistante plutôt bien en chair s'était suspendue à un lustre qui menaçait de céder et une dizaine de prétendants essayaient de lui retirer une jarretière improvisée. Le service d'ordre restait impassible, les bras croisés ou les poings sur les hanches dans cette attitude caractéristique propre à ceux qui se croient supérieurs à la masse ambiante tout simplement parce qu'ils sont armés. Un moment, Xavier crut remarquer une jeune femme qui le dévisageait. Son visage ne lui était pas inconnu

mais impossible de remettre un nom sur... Le temps d'une demi seconde, elle avait disparu. Il la chercha du regard jusqu'à ce qu'un éléphant rose le percute de plein fouet. Sous le déguisement sommaire, Xavier reconnu Sergio, le graphiste de la société.

Vers deux heures du matin, il y eut un instant de flottement, le moment où l'on trouve (ou pas) un second souffle lors d'un marathon. Sans l'avoir voulu vraiment, Vicky, Gus et Xavier se retrouvèrent à nouveau à la même table. Trois nageurs sortant de l'eau pour retrouver leur respiration n'auraient pas eu l'air plus hagards que les visages déconfits qu'ils arboraient. Cependant la fatigue ne les submergeait pas encore. A l'instar du sportif dopé par les endorphines que ses efforts engendraient, ils étaient soutenus par une excitation qui interdisait tout sommeil. Fatigués mais incapables de s'assoupir.

- Et si on allait boire un verre quelque part?

- Il n'y a pas assez de bouteilles ici?

- Ouais, mais il y a trop de monde.

Gus était parfaitement de mauvaise fois puisque le bar dans lequel ils firent irruption à 2h20 contenait largement autant de personnes dans un espace dix fois plus petit. Ils trouvèrent cependant une table libre à deux pas du comptoir et aussitôt, malgré la foule, un serveur fut debout devant eux. Vicky n'avait pas encore ôté sa veste en cuir. Ils commandèrent des alcools forts noyés dans de l'eau pétillante, la spécialité de l'établissement.

Ca grouillait partout selon une logique qui échappait totalement à Xavier. Toutes les tables étaient occupées et aucun des trois ne fut troublé qu'une seule fut laissée vacante. Il y avait des personnes assises, d'autres encore debout devant les tables en train de discuter. Leurs lèvres bougeaient mais Xavier n'entendait qu'un brouhaha indistinct, une rumeur de foire. On devisait au bar, on riait, on plaisantait, on s'amusait partout dans la salle.

La multitude présente dans ce bar lui fit penser à un documentaire qu'il avait regardé d'un œil absent une nuit d'insomnie sur une des chaînes payantes de son offre satellite.

Des bancs de poissons virevoltaient dans les profondeurs marines donnant l'impression d'un corps formé de millions de cellules se mouvant ensemble. La sensation était extraordinaire. Un animal inédit, dont le corps composé de la tribu entière évoluait sans cesse, bougeait comme un gros poisson, se tordant, se contorsionnant, se tortillant et s'enroulant en lui-même. Cela donnait le vertige. Il y eut ensuite des images du murmure des oiseaux. Même résultat que la partie aquatique, mais cette fois dans les airs. L'évolution en trois dimensions donnait un aspect fantasmagorique au ballet des oiseaux. Cela partait à gauche, à droite, effectuait un piqué kamikaze avant de repartir droit vers le ciel dans un accord parfait. Pas un volatile, tout comme aucun petit poisson, ne s'échappait du groupe. Un lien invisible unissait l'ensemble, lui donnant grandeur et grâce. Cette nuit, ces hommes et ces femmes qui déambulaient sans se bousculer dans cet espace si réduit lui remémorèrent les images absolues vues il y a quelques nuits. A cette différence près que l'immensité des océans et du ciel était remplacée par l'exigüité de ce troquet. Les piaillements des oiseaux étaient devenus des conversations hachées dont on ne saisissait que quelques mots épars appartenant à différents dialogues, formant de nouvelles phrases sans queue ni tête.

Vicky et Gus étaient silencieux, la jeune femme levant la tête pour ne rien voir et l'ami de toujours, plongé dans des pensées que lui seul pouvait comprendre.

Une partie de la salle apparut soudain, masquée auparavant par un épais rideau d'un acajou tirant sur le noir. Une scène se révéla et un spectacle débuta, diluant toute l'agitation dans la salle. Les conversations s'abrégèrent, l'animation déclina, l'effervescence s'affaiblit et les turbulences moururent comme un feu qui s'éteint.

Une silhouette en contre jour gesticulait langoureusement sur la scène inondée de bleu. Les trois amis se regardèrent, stupéfaits. Chacun était persuadé d'avoir pénétré dans l'antre d'un cabaret un peu chaud. Mais la silhouette n'ôta aucun de ses vêtements et fut bientôt rejoint par toute une troupe de saltimbanques offrant un spectacle que l'abus d'alcool rendait difficilement

compréhensible. Xavier essaya un instant de se concentrer sur les personnages mais ceux-ci bougeaient sans cesse, comme dans un numéro de cirque. Il n'y avait pourtant que six ou sept acteurs et actrices qui se donnaient la réplique autant en articulant des phrases dénuées de sens qu'en se contorsionnant d'un bout à l'autre de la scène. Une vague réminiscence de West Side Story apparaissait dans une scène d'amour impossible après qu'on eut assisté en guise d'ouverture à l'ébauche d'un casting digne de Fame. Puis s'enchainait un mélange de plusieurs comédies musicales ayant fait les beaux soirs de Broadway, le tout englouti sous de puissants sons sortant des haut-parleurs. Là aussi, le melting-pot était incontestable. Des samples de refrains des Beatles de la grande époque étaient mixés sur une base disco rehaussée d'envolées à la Hendrix. Toute la salle qui, un instant plus tôt, ressemblait à s'y méprendre à une ruche en pleine activité, était maintenant en état d'apesanteur. Plus rien ne bougeait. L'assemblée hétéroclite était hypnotisée, fascinée par un spectacle qui, Xavier venait de s'en rendre compte à présent, ne pouvait être saisi que sous l'emprise de solides drogues chimiques. Il comprit assez vite qu'il n'y avait aucun lien, que la troupe ne racontait aucune histoire ou bien alors par bribes, comme on doit assembler un jeu de construction. Ce n'étaient que danses abrégées, envolées stoppées net, assortiment d'extraits de scènes sans queue ni tête. Un zapping en règle de comédies musicales intemporelles. Pourtant cet état ne dura pas. A l'instant où l'un des protagonistes sur scène s'échappa et grimpa sur le comptoir, effectuant une danse de la pluie en tous points rigoureuse, les autres personnages se diluèrent dans la salle, poursuivant leur représentation avec, cette fois, la participation volontaire ou non du public. Très vite, l'ambiance la salle retrouva son agitation d'avant, mais orchestrée différemment. Xavier avait l'impression que TOUT était prévu, que les figurants s'intégraient parfaitement dans la chorégraphie amorcée sur scène, se prolongeant maintenant avec la totalité des clients du bar. Tous jouaient le jeu. Chacun sachant instinctivement ce qu'il avait à faire. On pouvait même distinguer dans cet

immense désordre la patte d'un architecte des mouvements. Autant le spectacle de la troupe était décousu, incohérent et désordonné, autant maintenant que tout le public y prenait part, volontairement ou contraint, Xavier discernait une homogénéité, une intention.

Au milieu du chahut grandissant, Xavier crut apercevoir à nouveau la jeune femme qu'il pensait avoir deviné lors de la soirée en son honneur, celle qui s'était mystérieusement volatilisé à son regard après l'avoir dévisagé. Mais à nouveau, cette vision fut fugitive tellement la foule gesticulait et chantait à tout rompre. On ne jouait plus une seule représentation mais dix, vingt, mettant en scène deux ou trois protagonistes qui s'interpelaient en accomplissant des ébauches de danse moderne. Xavier n'avait jusque-là pas remarqué que chaque client portait un costume singulier, à l'image des acteurs du spectacle. Il n'y avait plus cette uniformité d'allure que l'on retrouve partout en ville, marchant le long des trottoirs, s'affairant dans des bureaux, déjeunant dans un café faisant l'angle. Tout était plus coloré, plus contrasté. Comme lorsqu'on se prépare pour une soirée spéciale ou lors d'un mariage. Xavier eut un instant le sentiment que tous les clients de ce bar, ce soir, s'étaient vêtus en vue de participer à une pièce de théâtre vivant, qu'ils s'étaient maquillés et costumés en fonction de leur propre rôle. Il pensa que l'ensemble des consommateurs présents ce soir dans ce bar faisait partie de la troupe et qu'eux seuls, Vicky Gus et lui-même en étaient les seules pièces rajoutées, l'unique public. D'ailleurs, pourquoi ne participait-il pas lui aussi à cette grande mascarade? Personne n'était venu lui enjoindre de jouer un rôle. Une pensée traversa soudain son esprit dissous par les nombreuses molécules d'alcool ingurgitées ce soir. Ils avaient trouvé cette unique table disponible. Peut-être étaient-ils les seuls clients finalement?

C'est à ce moment précis de ses réflexions, au milieu de la confusion la plus totale dans la salle, qu'il s'aperçut que ses amis avaient disparu. Avant même de pouvoir se lever et partir à leur recherche, un grand blond au visage taillé dans du granit, deux petits yeux beaucoup trop rapprochés, un front inexistant et

une coupe tout à fait réglementaire selon les critères militaires lui donna une bourrade qui manqua de lui démettre l'épaule. Dans un film de James Bond, il aurait assurément fait partie des méchants. Dans la vraie vie, Xavier reconnu immédiatement et malgré des séances visiblement poussées de musculation à outrance, la terreur du préau du collège Jean Moulin.

Guillaume Monteil.

- A votre place, monsieur Monteil. Et ce sera quatre heures Samedi prochain en compagnie de monsieur Gandron.

La sentence tombe comme un couperet.

Nullement sur le cou de Guillaume Monteil, mais sur le mien. Dans le système bien connu du processus des vases communicants qui ordonne à la victime de devenir bourreau à son tour, je vais faire les frais de cette sanction, pourtant ô combien méritée.

Je n'éprouve aucune compassion pour mon camarade et néanmoins ennemi juré, encore que ce serait plutôt moi, son ennemi juré. Allez savoir pourquoi une personne en a une autre dans le nez. Là, j'ai jamais bien compris.

Un matin d'hiver de sixième, ce gamin aux allures d'adolescent, tout en muscles et surtout tout en nerfs, était venu directement vers moi, s'était planté à vingt centimètres de mon nez, me considérant comme une vulgaire bestiole qu'on écrase d'un revers de manche. Je n'ai pas vu le coup partir. La bestiole c'était mon nez. Le revers de manche, son poing gauche. Je ne lui avais jamais rien fait, je ne le connaissais qu'à peine, je ne lui avais jamais adressé la parole pas plus qu'il ne m'avait témoigné le moindre intérêt. Et puis là, d'un seul coup, son poing avait parlé à sa place.

Depuis, il passe sa rage sur ma personne, inventant chaque fois une nouvelle torture, car le coup de poing ou le coup de pied, ça n'a duré qu'un trimestre. Après, il s'est lassé de ces pratiques un peu simplistes, mais jamais de moi. La haine, c'est comme l'amour finalement, ça vous tombe dessus sans savoir pourquoi ni comment.

Et la rage il l'a souvent. Cela dit, il y a de quoi. Pas un samedi sans qu'il ne soit collé quelques heures sous la houlette de

Monsieur Gandron. Celui-là aussi c'est une teigne. Surement un Monteil qui a grandi, un Monteil version adulte. Grand, sec, la petite moustache et une paire de lunettes rondes qui, loin de le rendre plus aimable comme Gandhi ou Lennon, finissent de lui donner un air d'agent de la Stasi ou d'un sbire du Kgb et pas loin de ces SS qui ne portaient pas l'uniforme noir mais n'en étaient que plus pernicious et retors sous leur costume gris et leur manteau de cuir. Dieu merci je n'ai jamais eu à subir la présence forcée de Gandron, élève modèle que j'étais. Monteil, lui, c'est autre chose.

Tout petit déjà, je l'imagine bien mettre le feu aux fourmilières et regarder d'un air réjoui les insectes succomber dans les crépitements des brindilles sous la chaleur intense. Il avait dûembrocher quantité de sauterelles et scarabées puis les regarder mourir à petit feu en se contorsionnant de douleur tandis que son cerveau baignait dans l'euphorie de la plus terrible des drogues dures : la méchanceté gratuite.

Plus tard, il s'était forcément attaqué à plus sérieux, massacrant les chats du quartier non sans les avoir doucement torturé, braconnant en forêt pour le pur plaisir de donner la mort aux plus innocentes créatures. On m'avait parlé d'un feu de cheminée qui avait eu lieu chez lui, déplaçant la brigade complète des pompiers. Pour moi, ça ne faisait aucun doute sur « l'origine troublante du feu » comme l'imprimait la presse du lendemain. J'allais même à penser que la mort prématurée d'une de ses tantes dans un soi-disant accident vasculaire cérébral était une manifestation de son cerveau à lui, malade et pervers certes, mais biologiquement en pleine forme. Les bourreaux ne meurent pas d'hémorragie cérébrale, ni de crise cardiaque. Les bourreaux n'ont ni cœur ni cervelle.

Bref, Satan et le Diable s'étaient réincarnés dans le corps déjà musclé et nerveux de Guillaume Monteil.

A la moindre contrariété, j'étais son souffre douleur. Il passait ses nerfs sur plus faible que lui, ne s'attaquant jamais à Gandron qu'il méprisait tout simplement. Il inventait toutes sortes d'astuces pour pourrir mes années de collège jusqu'au lycée où il trouvait encore le moyen de me martyriser alors que j'avais

une classe d'avance. Il faut dire que chez Monteil le talent s'exprimait davantage sur un terrain de sport que devant le tableau, fut-il noir, vert ou encore ces premiers exemplaires de plaque blanche où des marqueurs spéciaux glissaient sans bruit et nous épargnaient la corvée de l'éponge et des craies bien salissantes malgré leur blancheur éclatante.

Je dois reconnaître que la perversité de Monteil n'allait pas jusqu'à s'arranger pour que je subisse les foudres du corps professoral et, en particulier, celles vénérables et vénéreuses de Gandron. Il aurait été privé alors de m'infliger lui-même sa punition.

Je ne vais pas énumérer ici la longue liste des méfaits de Monteil sur ma personne. C'est à la fois interminable et parfois difficilement crédible et je ne voudrais pas passer pour la victime récurrente de l'établissement, bien que ce fut le cas. Pourtant tout est vrai. Les cahiers déchirés ou maculés de boue, détériorations sur mon vélo qui m'obligèrent à parcourir les trois kilomètres du chemin des écoliers à pied, privation de nourriture lors du repas à la cantine en renversant copieusement la salière sur mon assiette de petits pois carottes ou en saupoudrant de liquide vaisselle ma plâtrée de purée quand il ne me confisquait pas tout bonnement desserts et hors d'œuvres. Mais, plus qu'à mes repas et mes affaires, c'est à ma personne qu'il se réjouissait de faire subir les pires affronts. Sa puissance musculaire n'ayant d'équivalent que dans le monde des adultes et encore, seuls Monsieur Latour, professeur de physique-chimie et, accessoirement demi de mêlée dans l'équipe locale de rugby les dimanches après midi et bien entendu notre prof de gym, Monsieur Dumont, pouvaient faire plier Monteil. Cependant aucun des deux n'utilisa jamais sa puissance musculaire pour me venger des mortifications souffertes par mon petit corps frêle.

Je passe sur la panoplie de délices (pour lui) et de terreurs (pour moi) que j'ai vécu pendant quatre ans. L'arrachage de cheveux, les brûlures de cigarette, les pincements avec ou sans accessoire. Il m'a même pissé dessus un jour.

Une cour de récréation est une jungle et, de par cette

constatation, il vaut mieux ne rien espérer d'une hypothétique solidarité. J'étais un solitaire déjà, et l'absence d'amis dans pareille situation est un très lourd handicap. Tout le monde savait. Personne ne bougeait. Trop content que le machiavélisme de Monteil ne s'abatte pas sur l'un d'entre eux.

Tout cela aurait pu durer indéfiniment. Jusqu'à ce que je rencontre Gus.

Lui, c'était à la maison, au cœur de son propre foyer familial (qui était pour moi le refuge suprême où aucun Monteil de la terre ne m'atteindrait jamais) que les claques et le ceinturon donnaient le meilleur de leurs souffrances. Son père éclusait tant et plus et, même à jeun, n'était pas vraiment fréquentable puisqu'alors ses raclées portaient avec plus de précision, débarrassé de l'ivresse qui rendaient les coups de pied et les gifles hasardeuses quant à leur cible.

Gus avait mis au point toute une technique pour se défendre, jusqu'à ce qu'il quitte définitivement le foyer qui n'avait de familial que le nom. Tout ça, je ne devais l'apprendre que bien plus tard. Il lui en était resté une soif de mordre à pleine dents dans la vie, vivant chaque jour comme un don du ciel, avec cette nonchalance latente, une paresse à peine dissimulée mais enrobée d'une gentillesse et d'un dévouement peu communs.

Dès lors que Gus devint mon ami, Monteil cessa de me tourmenter, me tarauder. Je n'ai jamais su ce qu'il avait bien pu lui dire, encore moins lui faire. Gus avait un profil plus proche du mien que de celui de mon tortionnaire pour ne parler que de son empâtement ou de ses mesures musculaires. Je suspectais une quelconque alliance extérieure au lycée. Car si Gus n'avait pas d'autre copain que moi dans la cour de l'établissement, il connaissait une foule de « grands » et pas des plus tendres. Je compris plus tard que ces relations s'étaient nouées lors de ses expéditions dans les lieux les plus mal famés de la ville pour aller rechercher son paternel, incapable qu'il était de pouvoir rentrer seul au bercail.

Guillaume Monteil. Il était là, planté devant moi. Je prenais un air dégagé, espérant que les années avaient eu la magie du

scalpel d'un chirurgien esthétique sur mon visage et que la brute ne me reconnaît pas. Mais son amicale bousculade ne souffrait d'aucune méprise. Il m'avait bien reconnu et je sentis remonter en moi des années de persécution. Et Gus n'était pas là.

- Putain! Briansson! C'est pas une surprise, ça?

Xavier n'osait pas prononcer un mot de peur que l'autre ne s'incruste. Mais c'était déjà fait. Monteil avait attrapé une chaise dans la cohue la plus totale et s'était assis à califourchon, ses bras puissants croisés sur le dossier qui allait céder bientôt sous la pression. Il ne pouvait jamais faire rien comme les autres.

- Briansson tête de con! Tu te rappelles? Putain, c'était le bon temps, hein? Qu'est-ce que j'ai pu me marrer avec toi, mon con!

Le mutisme de son ancienne victime n'arrête pas le déploiement de satisfaction du grand blond. Xavier remarque sur son visage une légère cicatrice sous l'œil droit. Monteil aurait-il trouvé adversaire à sa taille?

- Allez, faut qu'on fête ça!

Et avant que Xavier ait pu protester, arguer d'un éventuel retour au bercail, suis fatigué, il est tard... Autant d'excuses inutiles devant le rouleau compresseur de la gaieté des retrouvailles qui obnubile Monteil. Il ne s'avance pas vers le comptoir passer sa commande, laps de temps suffisamment important qui aurait permis à Xavier de prendre la fuite. D'un geste théâtral, il sort quatre cannettes de ses poches, deux dans chaque main. Il fait sauter la capsule dans une gerbe de mousse et propose le breuvage qui a toujours écoeuré Xavier à deux millimètres de son nez. L'odeur de bière chaude lui donne un haut-le-cœur. Mais où sont donc passé Gus et Vicky?

Ca se bouscule dans le bar. La représentation semble être terminée, les acteurs se sont dilués dans l'assistance. Les

mouvements semblent n'être plus chorégraphiés comme tout à l'heure. Mais c'est bien la carrure de Monteil qui hante toutes les pensées de Xavier.

Monteil émet quelques rots bien sonores suivis d'un rire gras comme une potée auvergnate. Il se souvient du bon vieux temps comme il dit, en phrases courtes ponctuées de grossièretés qui a toujours été sa marque de fabrique.

Xavier se demande comment il va échapper à ce démon surgi de son passé. Mais son cerveau est ralenti par un sentiment refoulé depuis belle lurette. Une impression qu'il n'avait plus connue depuis tant d'années qu'il croyait définitivement disparue. Un état d'esprit qui vous sclérose, vous engluie et enrayer votre pensée mieux qu'une chape de plomb. Quelque chose venant du plus profond, accélérant le rythme cardiaque en coupant les jambes et annihilant toute volonté.

La peur.

- Putain, ça me fait plaisir de te revoir mon con. Allez viens, on va faire une virée tous les deux. Comme au bon vieux temps.

Avant que Xavier ne puisse réagir (mais quelle réaction avoir?), le molosse l'a empoigné par l'épaule et le traîne devant lui.

Une fois sur le trottoir, l'air frais et vigoureux de la nuit parisienne sort un instant Xavier de sa torpeur puis sans y comprendre rien, son visage touche le sol luisant d'humidité.

- Putain quel con! Même pas capable de tenir debout. Le rire de Monteil éclate dans la rue déserte. Ca ne fait aucun doute, le fruste a dû le faire tomber d'une simple pichenette à la seule fin de s'amuser... comme au bon vieux temps.

En l'aidant à se relever, le rustre en profite pour lui tacler les jambes.

- Mais tu tiens pas d'bout pov' mec, ma parole! Qui c'est qui m'a donné un abruti pareil? Faut pas écluser autant quand on tient pas l'alcool!

Cette fois, c'est par les cheveux que Monteil relève Xavier. Mais pourquoi cette rue est-elle si déserte? C'est pas possible, pas dans ce quartier.

- Je veux vérifier un truc, mon pote.

Tandis que Monteil fouille ses poches à la recherche d'un

briquet, Xavier à nouveau debout, profite de ce temps mort pour déguerpir à toutes jambes. Il sait que Monteil va le rattraper dans moins de cent mètres, mais le jeu en vaut la chandelle, c'est pas possible que toutes les rues soient désertes.

Très vite, ses poumons brûlent à déchirer sa cage thoracique, ses jambes sont dures comme du bois et le souffle vient à manquer. Il a enchaîné deux rues perpendiculaires. Rien. Personne. Là, il tousse, il crache, plié en deux, appuyé à un lampadaire. En se retournant pour la première fois, il n'aperçoit pas Monteil, ni même entend les jurons qu'il profère régulièrement en pareille occasion. Se pourrait-il qu'il lui ait échappé, lui, passant ses journées devant son écran face à une bête taillée pour la course? Monteil a-t-il abandonné? Après tout, il s'est bien amusé pendant un quart d'heure. Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures. Mais le sens de l'humour de Monteil n'a pas la même échelle de valeur que celui du commun des mortels. Et soudain, il est là. Planté sur ses deux jambes, à peine essoufflé. L'éclairage dans son dos lui donne une allure de robot sanguinaire dans un mauvais film d'horreur. Le chat joue avec la souris. Pourtant Xavier repart de plus belle. Ses pieds frappent le sol lourdement, il essaye de se faire plus léger, d'allonger la foulée, régulant sa respiration, trouvant son rythme. Il n'ose pas se retourner. Les rues s'enchaînent. Plus d'une fois, il interpelle des véhicules, d'une voix coupée par l'effort. Au lieu de s'arrêter, les conducteurs accélèrent, préférant ne pas être mêlés à un règlement de comptes entre voyous à trois heures et demie du matin. Enfin un taxi s'arrête à sa hauteur. La vitre se baisse dans un lent traveling de délivrance. Xavier a déjà saisi la poignée de la porte arrière, mais il n'y a pas de clenche, le verrouillage est automatique et ne peut être actionné que de l'intérieur « pour plus de sécurité ».

Le chauffeur se penche.

- Vous allez où?

- N'importe! Vite, s'il vous plait.

Xavier remarque à ce moment que son visage dégouline de sang. Le taximan s'en aperçoit aussi et, aussitôt, la grosse berline allemande s'enfuit dans le grondement de ses huit

cylindres.

- Alors, on se fait un p'tit jogging, ducon? Mais t'es pas bâti pour ça, connard. Déjà au collège tu faisais ta chochette en sport. Espèce de tapette, va!

Monteil est juste derrière lui. Cela ne finira donc jamais?

Xavier ne cherche pas à comprendre, il repart avec toute l'énergie qu'il peut lui rester. La rage du condamné. La fureur de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Dans un sens Monteil a raison, il n'a jamais été un grand sportif. Ni sur un stade, ni devant la télé. Tout ce monde viril, gorgé de testostérone, baignant dans la sueur et exhibant des muscles saillants à peine masqués par des tenues en lycra qui ressemblent à des peaux de serpents, cet univers de compétition où l'émulation et le dépassement de soi sont la règle lui est parfaitement étranger.

Cette nuit, il reconsidère tout ça d'un œil neuf. Qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour avoir une bonne paire de baskets plutôt que ces mocassins qui le freinent dans son élan. Les tenues informes du joggeur du dimanche matin lui paraissent tout à coup bien utiles à défaut d'être élégantes. A quelques mètres derrière lui, Monteil jure comme un charretier. Plusieurs fois, Xavier lui échappe de justesse. Monteil est sur ses talons. Il joue avec sa proie, dans le but de la fatiguer, comme ces fauves qui épuisent leur gibier. La viande longuement irriguée par les vaisseaux sanguins turbinant à plein régime lors d'un effort long et poussé donne un meilleur goût à la chair.

Aucune pensée ne parvient au cerveau de Xavier, totalement obnubilé par cette idée unique: échapper à son prédateur. Il n' imagine pas les conséquences que pourraient avoir sur l'excitation de Monteil cette course poursuite. Il a oublié toute la soirée de gala, ne cherche plus à savoir où pourraient être ses amis, mystérieusement volatilisés dans ce bar. Tout cela n'a-t-il jamais existé? Ici et maintenant, c'est une course à la vie, à la mort. L'esprit de Xavier ne fait plus dans la nuance. Il sait que s'il est rattrapé, il ira allonger la liste des victimes nocturnes de la grande cité. Un exemplaire de plus dans la cohorte de chiffres que rend publique la préfecture chaque trimestre. Un simple

nom sur une liste anonyme.

Il ne sent plus ses membres, s' imagine désarticulé.

Le grand rire gras de Monteil résonne juste dans son dos. Cette fois, c'est fini. Il sprinte une dernière fois, il lance ses jambes dans une ultime accélération, inutile, brassant un air qu'il trouve suffocant dans la fraîcheur de la nuit. Nuit de cauchemar. Il tourne au coin d'une dernière rue et bondit sur la chaussée glissante.

Tout à ses pensées d'évasion, il n'a pas vu, pas entendu.

Du choc lui-même, il n'en ressent pas la moindre impression.

Quelque chose craque lorsqu'il est projeté à terre.

Un ciel parsemé de nuages blancs, comme autant de moutons dans une prairie turquoise. Alors c'était donc vrai tout ce que véhicule l'imaginaire collectif sur l'après mort. Il s'attend à voir voler des anges avec leurs grandes ailes cotonneuses sur un air de Mantovani, un sourire de Joconde sur leur visage apaisé. Il a l'impression de voler, de glisser lentement dans les cieux, porté par le doux chatouillis des nuages.

Xavier repense à sa vie. Disparu avant trente ans, c'est vraiment pas de bol. Il y avait encore tant de choses à faire, à vivre. Mentalement, il commence la liste des lieux qu'il aurait voulu visiter, imagine la rencontre avec une femme qu'il aurait aimé vraiment, profondément, sincèrement, jusqu'à fonder une famille pourquoi pas, et être ému en jouant avec ses petits enfants lorsqu'il aurait les cheveux blancs. Et Gus? Il allait être effondré. Il pensa à son enterrement, forcément. Les uns que les journaux ne manqueraient pas de publier. Le créateur du jeu le plus vendu au monde vient de mourir d'un banal accident de la circulation. Peut-être retrouverait-on la piste de Monteil. Il serait inculpé pour assassinat sans avoir eu l'intention de donner la mort. Xavier ne savait pas les termes exacts. Son esprit s'embrouillait. C'était peut-être normal après tout. La conscience fonctionne tant que le sang continue d'irriguer le cerveau. Le cœur s'arrête, on est mort. Puis le cerveau s'éteint et, là, c'est vraiment fini. Il ne reste que quelques minutes pour faire le point sur sa vie. Regrets, remords, pardon. Nettoyer son âme, soulager sa conscience avant que tout ne s'efface à jamais. Quelle pourrait être sa dernière pensée? On n'y réfléchit jamais et, au moment fatal on est pris au dépourvu. Il est convaincu que cette dernière pensée l'accompagnera pendant toute l'éternité mais il ne trouve rien d'autre que de vouloir bouger ses jambes.

Un grand choc lui arrache une parole, même pas un juron.

- Oh pardon! Ne vous inquiétez pas, on arrive aux urgences dans deux minutes.

Il connaît cette voix. Une douce voix de femme, mais ferme et aux accents coupants. Xavier essaie de se relever. Il est allongé sur une banquette à l'arrière d'un véhicule. Le plafond est peint en bleu avec des touches cotonneuses qui donnent l'illusion d'un ciel à nuages. Dans le rétro, un regard se pose une demi seconde sur lui à intervalles réguliers. Il connaît ce regard. Et cette voix. Il connaît cette femme, mais il lui est impossible de la situer parmi son cercle d'amis, de connaissances.

Il ne sait plus s'il est mort ou encore vivant.

- Qu'est-ce qui s'est...

- Vous avez eu un accident, Monsieur. Le Monsieur est prononcé avec un accent nordique, il en est sûr maintenant, scandinave même. Une voix de cristal aussi froide qu'un iceberg et pourtant aux intonations douces comme un verre de Vodka glacée qui arrache la gorge avant de réchauffer le corps. Xavier comprend que l'accent Suédois donne aux tons rassurants une certaine distance. Mais qui est donc cette femme qu'il connaît sans pouvoir y mettre un nom? Il craint un instant d'avoir eu un choc à la tête lors du télescopage et de souffrir d'un quelconque problème neurologique grave. Les yeux se tournent à nouveau vers lui toujours par le biais du rétroviseur.

- Ne vous inquiétez pas Monsieur, restez allongé, les médecins des urgences vont s'occuper de vous. Je suis désolée...

- Désolée de quoi, pourquoi?

- C'est moi qui vous ai percuté tout à l'heure. Je ne vous ai pas vu. Vous sortiez de cette petite rue en courant si vite.

Les souvenirs affluent d'un seul coup, comme lorsqu'on ouvre les vannes d'une écluse. Le flot d'images surgit soudainement. Il revoit sa course poursuite avec Monteil sur ses talons, les voitures qui l'ignorent, le taxi qui s'enfuit, ses jambes qui martèlent le sol mouillé, ses poumons en feu et le rire gras, les cris chargés de grossièreté de son poursuivant. Puis le collision contre un pare-choc. C'était donc elle. Mais qui, elle? Il a déjà souvent entendu cette voix, il connaît ce regard. Xavier sait déjà

qu'il a été touché au cerveau et qu'il ne retrouvera probablement jamais entièrement toutes ses facultés. Il plonge son visage dans ses mains.

- Monsieur? Ca va? Restez allongé, tranquille. Gardez les yeux ouverts. Nous arrivons.

Dès lors, tout va très vite. Le véhicule pénètre dans un hall hautement éclairé, supprimant toute ombre. Une blouse blanche ouvre la portière et deux paires de bras font glisser doucement le corps de Xavier sur une civière. Il se laisse faire. Pourtant il ne souffre pas. Aucun de ses membres n'est douloureux. Juste cette impression d'avoir perdu une partie de ses souvenirs. Parfois, lors de chocs violents, les patients peuvent perdre la mémoire en partie ou en totalité, il avait vu un reportage à la télé sur ça. Certains traumatismes ne se déclaraient que plusieurs jours après l'accident. Et s'il était victime d'un tel désordre neuronal? S'il ne pouvait plus jamais concevoir de nouveaux jeux vidéos? On l'installe sur le brancard. L'homme à la blouse blanche commence à lui poser des questions. Son nom? Comment se sent-il? Son adresse? Sa soirée? A-t-il mal quelque part? Quel jour sommes-nous? Se souvient-il des circonstances de l'accident? Combien font douze plus sept? Très vite, il est dans une salle où une batterie d'appareils émettant une suite de bip s'aligne contre les murs.

- On va vous faire passer quelques radios, puis un médecin va vous ausculter.

- Je pense que j'ai dû avoir un choc à la tête.

Sa voix est hésitante, il pense que les hommes en blanc ne l'ont pas entendu. Il veut répéter mais on se penche sur lui et, d'une voix particulièrement douce mais ferme, comme on parle à un enfant obstiné, on lui dit:

- On pratiquera un scanner aussi, ne vous inquiétez pas.

Il ne reste pas longtemps dans la salle de radiographie. On le pousse dans une chambre d'hôpital classique. A peine un quart d'heure plus tard, un grand type fait son entrée dans un courant d'air qui fait frissonner Xavier. On lui a ôté tous ses vêtements et il n'est vêtu que d'une blouse blanche, identique à celles des urgentistes.

- Bonjour. Je suis le docteur Favars. Je vais vous ausculter et vous poser quelques questions. Si vous vous sentez fatigué ou si vous avez le moindre souci, n'hésitez pas à me le dire.

Xavier se sent pourtant étonnamment bien, comme sur un nuage justement, flottant dans l'air comme sur un océan paisible. Il n'a mal nulle part. Juste cette crainte concernant son cerveau. Cette idée fixe ne cesse de le tourmenter. Et qui est cette fille qu'il lui semble connaître sans pouvoir se remémorer son nom? Pourquoi se trouvait-elle sur les lieux de l'accident? Simple coïncidence? Et pourquoi n'est-elle pas là, à son chevet? S'il la connaît, comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas reconnu?

- Où est la jeune femme qui m'accompagnait aux urgences?

- Quelle jeune femme?

- La conductrice de la voiture qui m'a heurté, il me semble la connaître, sa voix ne m'est pas étrangère et son regard... mais je ne peux pas mettre un nom dessus.

Le médecin fouille dans les papiers du dossier qu'il tenait sous son bras.

- Hum... Non, je n'ai pas mention d'une jeune femme.

- Mais si, aux urgences... Le docteur Favars le coupa immédiatement en lui tendant un feuillet bleu.

- Voyez vous-même. L'urgentiste de garde a bien coché là (personne non accompagnée).

- C'est... C'est pas possible! Je ne suis pas arrivé seul aux urgences. Pas dans mon état.

- Elle n'a peut-être pas désiré qu'on note son identité. Ecoutez... J'ai là les résultats de la radiographie que vous avez subie. Il tend un à un les clichés en noir et blanc. Puis, il examine avec concentration les imageries en couleur du scanner.

- Non, il n'y a rien. Absolument rien. Vous n'avez subi aucun dommage physique Monsieur Briansson.

- Et... cette perte de mémoire?

- Non, je vous dis, il n'y a rien. Même sur le scanner. Pas la plus petite anomalie. En revanche, l'accident vous a choqué, psychologiquement je veux dire. Il est possible que vous ne vous souveniez pas de tous les détails. Un peu comme si vous aviez une gueule de bois.

Il émit un léger rire.

- De toute manière, vous avez peut-être une belle gueule de bois au vu de votre taux d'alcool dans le sang. Vous avez dû faire la fête cette nuit.

Tout en lui parlant, le docteur Favars avait commencé son auscultation.

- Pas d'état nauséeux?

- Non. Mais cette impression...

- Le choc a dû vous vous heurter, mentalement je veux dire. Votre conscience a perçu une voix connue et un regard habituel afin de vous protéger dans un moment où vous pensiez être physiquement faible. Un garde fou si vous voulez. Le cerveau met souvent en place des leurres pour pouvoir gérer les moments de crise sans que vous soyez englué dans une peur qui bloque toute réflexion.

Il actionnait maintenant lentement les articulations des coudes et des genoux, des chevilles, faisait jouer les épaules de Xavier.

- Vous savez, parfois le cerveau met en place des issues de secours. C'est tout à fait naturel. C'est une formidable machine et nous n'en connaissons pas tous les fonctionnements.

- Mais pourquoi cette femme n'a pas voulu donner son nom? J'aimerais la remercier. Sans elle...

- Elle doit avoir ses raisons. Ne vous tourmentez pas. Vous êtes en pleine forme, juste un peu commotionné par le choc, ajouta-t-il en rangeant le stéthoscope avec lequel il avait écouté le cœur et les poumons de Xavier. Je vous garde toute la matinée ici. Vous pourrez sortir en début d'après midi s'il n'y a pas de complication.

- Pas de complication?

- Non, c'est juste une formule, fit-il en émettant un petit sourire. Y'a pas de raison. (Il rangeait dorénavant les feuillets, les radios dans un dossier). Allez, essayez de vous endormir, de récupérer. Vous êtes bien ici, il ne peut rien vous arriver (il sorti un sachet de pilules de la poche revolver de sa blouse). Tenez: pour vous aider à tomber dans les bras de Morphée.

Xavier accepta les comprimés. Le médecin était déjà sur le seuil de la chambre. Il se retourna.

- Je vais demander à un interne ou une infirmière de passer vous voir régulièrement. Mais vous ne les verrez pas parce que vous allez dormir profondément. Passez une bonne fin de nuit et suivez mon conseil : oubliez tout ça.

Xavier n'avalait pas tout de suite les cachets qu'il tenait encore dans sa main. Il était allongé sur un lit d'hôpital. Une faible clarté émanait des persiennes mal jointes. Un silence infini avait fait place au tumulte de la soirée. Il repensa à toutes ces heures récentes.

Il ne s'était pas réveillé trop tôt, comme tous les matins. Avait mis à infuser le thé de Chine qu'il affectionnait tandis qu'il pressait deux oranges dans un grand verre.

Il était sorti sur le palier de son appartement, avait récupéré la livraison matinale tout en s'étirant (un grand sac en papier et un journal déposé par porteur). Là, il avait croisé la jeune femme du 38. Sa voisine, Mademoiselle Fukumi. Ils s'étaient salués à la manière Japonaise. Elle portait un kimono mauve avec de grands motifs calligraphiés. Xavier mourrait d'envie de lui demander ce que signifiait ces idéogrammes. Il mourrait d'envie d'engager la conversation. Il mourrait d'envie de...

Mademoiselle Fukumi s'était installée il y a moins de deux mois et, plusieurs fois, ils s'étaient croisés dans l'immeuble qui donnait sur l'avenue de Suffren, au cœur de Paris. Derrière une façade austère et bourgeoise, se révélait un hôtel confortable. Une trentaine d'appartements cossus desservis par un ascenseur qui aboutissait dans un hall où officiait nuit et jour un service de gardiennage ultra perfectionné. Ici, on n'avait pas succombé aux codes digitaux impersonnels, aux cartes d'accès et autres gadgets qui vous isolait mieux qu'une épaisse porte de prison. Pourtant Monsieur Paul et Madame Camille n'avaient rien du concierge ni du gardien et pas davantage d'un portier ou d'un garçon d'ascenseur. Toujours habillés avec grand soin comme s'ils se rendaient à un gala, ils étaient aimable sans être indiscrets, attentionnés sans entrer dans votre vie privée. Bref, des professionnels. Madame Camille officiait la journée tandis qu'à partir de 19 heures, Monsieur Paul prenait le relais jusqu'à l'aube.

De confortables fauteuils, un canapé faisant angle étaient disposés dans ce hall qui avait des relents d'hôtel luxueux. Un comptoir dissimulait quelques rafraichissements, proposant

presque un service d'étage. Xavier avait une ou deux fois fait appel aux talents culinaires de Monsieur Paul tard le soir, quand une petite faim taraudait son estomac. A toute heure du jour ou de la nuit, les locataires ou plutôt les propriétaires, car à une ou deux exception près, tous étaient les heureux possesseurs de ces petits bijoux dont les larges fenêtres donnaient sur le Champ de Mars, les actionnaires d'un immeuble de grand standing en plein Paris, à n'importe quel moment on pouvait commander sa boisson préférée et un en-cas chaud ou froid. L'omelette aux cèpes et aux truffes de Monsieur Paul aurait mérité un trois étoiles, tandis que Madame Camille était la championne des gaufres et des crêpes et savait vous préparer un sandwich maison comme personne.

De plus, une connexion wifi était disponible gratuitement pour tous les habitants de l'immeuble.

Il était retourné dans son appartement avec l'intention d'engager une conversation avec la belle japonaise la prochaine fois qu'il aurait l'occasion de la croiser. Pourtant cette femme l'intimidait. Il se revoyait, gauche et timide, au collège ou au lycée, incapable de proposer un rendez-vous à celles qu'il préférait, pas même foutu de leur adresser la parole. Mademoiselle Fukumi séjournait depuis deux mois à Paris où elle poursuivait des études dans le domaine de l'art. Il avait obtenu cette information ainsi que le nom de sa voisine par Madame Camille. En revanche, elle n'avait pas pu ou voulu lui en dire davantage et Xavier se reprocha de l'avoir questionné. N'était-il pas plus simple et surtout plus humain d'amener sa voisine à lui livrer toutes ces informations? Il en vint à penser à ce que Madame Camille pouvait dire aux autres pensionnaires sur son propre compte. Concepteur de jeux vidéos. Vit seul ici depuis bientôt un an et demi. Peu de visites. Modeste et n'ayant pas vécu dans l'argent.

L'appartement embaumait des senteurs du thé de Chine lorsque Xavier ouvrit son sachet en papier. Deux croissants, un pain aux raisins et une tranche de baguette bien croustillante. Bien sûr, il aurait pu, comme beaucoup de ses voisins, se faire préparer le petit déjeuner par Madame Camille, cela rentrait dans ses

attributions, mais il aimait par-dessus tout préparer lui-même son premier repas de la journée. Le seul qu'il prenait la peine de composer. Depuis son succès relatif dans le monde des jeux vidéos, il avait laissé une paresse engluant préparer ses repas à sa place. Table au restaurant, traiteur ou simplement invité quelque part, il n'avait plus que rarement mis son nez sur les fourneaux. D'ailleurs ses placards étaient vides et le réfrigérateur ne contenait qu'une bouteille d'eau minérale et quelques yaourts, le plus souvent la date de fraîcheur dépassée d'une ou deux semaines.

Les gestes habituels et mécaniques du petit matin lui permettaient de se réveiller tout à fait. Il n'avait jamais été du matin et, se lever aux alentours de dix heures comme il en avait pris l'habitude depuis quelques mois, aurait été un exploit un an auparavant.

Il versa une première tasse de thé et croqua dans la baguette croustillante et moelleuse à la fois. Il étala une épaisse couche de confiture d'airelles sur le restant et trempa un coin du croissant dans le breuvage qui avait atteint une couleur foncée, presque noire.

Il était presque onze heures lorsqu'il pénétra sous la douche. Après avoir poussé l'eau chaude à son maximum, il s'aspergea d'un jet glacé qui le fit frissonner avant de se frictionner jusqu'au sang dans un peignoir vert bouteille.

Il avait enfilé un jean et un t-shirt sur lequel il portait une chemise à carreaux qu'il laissait pendre à mi-cuisse, lui donnant un air d'ado attardé. Un ado qu'il était encore, finalement.

Il consulta ses messages mail, surfa un peu sur le net, lu la version abonnée d'infomonde, qui proposait pour douze euros mensuels une version numérique personnalisée de la presse nationale et mondiale. Le concept avait été pensé par l'un de ses amis. Non, plutôt une connaissance. Il avait rencontré Fabien pour un petit problème lorsqu'il avait mis en ligne son site internet. Fabien était un champion d'informatique. Il contournait tous les bugs et savait déceler le moindre virus d'un seul click de la main gauche. Bien entendu, le monde d'internet n'avait pas de secret pour lui et il avait mis en place un système de

revue de presse personnalisée. Après avoir répondu à un simple questionnaire concernant vos goûts, vos centres d'intérêts et vos aspirations, un logiciel sélectionnait les articles parus dans la presse et sur le net susceptibles d'intéresser l'abonné. Le tout agrémenté de bandes-annonces de films qui plairaient et d'un fond sonore diffusant les dernières nouveautés musicales qui s'accordaient avec les tendances et les aspirations de la personne. Même les inserts publicitaires étaient en relation avec vos envies et n'étaient plus perçus comme une agression, comme toute publicité vulgaire mais comme les bons conseils d'un ami qui ne vous veut que du bien. Les annonceurs l'avaient bien compris et, en l'espace d'à peine deux ans, Fabien avait amassé une petite fortune.

Il était juste midi lorsque Fabien sortit.

Madame Camille avait le nez plongé dans un livre, assise avec classe sur l'un des fauteuils tendant leurs bras capitonnés aux visiteurs. Elle se leva d'un seul mouvement quand elle l'aperçut, laissant la critique de la raison pure sur un petit guéridon.

- Ne vous dérangez pas Madame Camille, je ne fais que passer. Bonne journée.

Elle lui répondit les amabilités d'usage sur un ton franc et sincère. Quand elle vous disait bonjour, elle y mettait tout son cœur, les formules de politesse les plus plates devenaient un baume pour l'esprit, vous donnant l'impression que l'on faisait partie de sa famille ou du cercle de ses plus proches amis.

Xavier prit le bus. Les couloirs prioritaires étaient une bénédiction pour les usagers en surface. On allait presque aussi vite qu'en métro, où il n'avait plus mis les pieds depuis des années. Non qu'il souffrit d'une quelconque claustrophobie, mais l'idée de s'enfoncer sous terre comme une vulgaire taupe le répugnait. Il aimait voir la ville en plein jour, sentir l'effervescence de la grande ruche parisienne sous son ciel, pas toujours lumineux il est vrai. Il s'arrêta devant un petit kiosque où l'on vendait des sandwiches, des cornets de frites et autres délices calorifiques. Puis il flâna deux heures dans les allées du Jardin du Luxembourg, grignotant son kebab tout en considérant qu'il devrait mieux se nourrir. Il passa ses doigts gras sous l'eau

de la petite fontaine et laissa ses mains sécher au grand air, comme les draps qui pendaient dans les souvenirs de son enfance.

Il se rendit à pied chez Arlequin & Compagnie, une petite boutique qui louait costumes et déguisements. Il n'avait pas de tenue de soirée et il lui fallait un smoking pour la soirée. Sa soirée.

Il n'en revenait pas d'être l'objet de tout ce remue ménage, le point central d'une manifestation qui, d'une certaine manière, existait grâce à lui, à son travail, à son concept, à son génie? Il sourit de ce trait d'humour. Concevoir des jeux vidéos, même liés à un tel succès ne relevait nullement d'un quelconque talent universel. Mozart, Hemingway, Einstein, Lennon, Gandhi étaient des génies, chacun dans leur domaine. Lui n'était qu'un modeste créateur de scènes sur un écran dix huit pouces. Pas de quoi attraper la grosse tête, même si cette fois, il avait atteint un nouveau palier.

Le smoking tombait impeccable, pas besoin de la moindre retouche. Il le fit livrer à son adresse pour le début de la soirée et vadrouilla le reste de l'après midi en ville. Il aimait regarder les vitrines même en dehors de ces quelques semaines qui précèdent Noël et qui sont un spectacle de lumières et de couleurs (rouge et vert) dans la grisaille de Décembre. Il entra dans une petite librairie qui sentait les vieilles pages. Il aimait le contact des livres et prit la résolution de lire davantage. Il pensa à Madame Camille. Souvent il la voyait un livre entre les mains, la plupart du temps un ouvrage philosophique ou une œuvre classique et sut dès lors quel serait ses étrennes. Il étudia d'un nouvel œil les rayonnages, mut par un nouvel objectif. On n'examine pas les livres de la même façon selon qu'on musarde d'un titre à l'autre, sans but précis et sans idée préconçue ou que l'on envisage sérieusement de trouver la perle rare pour quelqu'un d'autre que soi.

Lorsqu'on offre un cadeau, on offre aussi une part de soi même. Il repéra une édition du XIX^e siècle signée Machiavel, un épais volume aux pages non coupées de Lamartine et encore un mince opuscule de Dumas que le vendeur lui certifia comme

parfaitement rare, ce que le prix indécent lui confirma instantanément. C'était une petite échoppe aux vitres à petits carreaux ornées de rideaux désuets et le tenancier ne laissait jamais très longtemps les clients hésitants se débrouiller seuls. Il arrivait toujours un livre à la main, qu'il soit en train de le lire ou pensant le ranger dans un classement dont la logique échappait à tous ou simplement pour le plaisir de tenir un ouvrage rare dans ses mains. Il abordait le chaland par une réflexion en rapport avec l'œuvre qu'il feuilletait. Il avait une anecdote pour chacun de ses livres. Son air slave charmait instantanément et il prenait bien soin de peaufiner son accent. Une invention se dit soudain Xavier, puisqu'on y trouvait des intonations russes, un fond de sons plus gutturaux, le tout enrobé de l'accent ensoleillé napolitain. Il récitait trois vers de poésie quand il s'agissait d'une femme, parfois quelques phrases de la plus belle prose. Il était séducteur avec les demoiselles, leur parlant de la vie privée des grands auteurs. Il était connaisseur avec les messieurs, discutant littérature comme un garagiste parlait moteur, les mains pleines de cambouis. Après quelques échanges sur ce diable de Dumas (dixit le vendeur), Xavier sortit en se promettant de revenir d'ici avant Janvier afin de choisir un cadeau pour sa concierge si particulière.

Le ciel s'assombrissait lentement lorsqu'il rentra chez lui. Il choisit un programme musical qu'il avait lui-même préparé sur le site [listen2themusic](#). Le site proposait un catalogue de plus de quinze millions de titres, un puissant moteur de recherche pouvant instantanément choisir les airs qui se rapprochaient de vos goûts. La playlist choisie, il n'y avait plus qu'à l'organiser, un logiciel permettait même de mixer les morceaux de dance music pour agrémenter les soirées les plus folles, puis de télécharger le tout moyennant un abonnement ou par l'achat titre-à-titre.

Xavier était un garçon moderne vivant dans un monde moderne.

A dix neuf heures quinze, le smoking fut livré.

Dix neuf heures quarante, il sortait de la salle de bain.

Dix neuf heures cinquante, il se tenait debout, bien droit devant le miroir qui lui rendait une image qui n'était pas lui.

Vingt heures dix, le taxi qu'il venait de commander l'attendait dans la rue, les warning allumés se reflétant dans les vitres du rez-de-chaussée des immeubles bourgeois.

Vingt heures vingt-cinq (ça roulait bien, comme sur une mer d'huile selon l'expression du chauffeur), il s'extirpait de la banquette arrière et s'avancait, un peu timide tout à coup, vers les marches qui conduisaient à une esplanade où une agitation indiquait que c'était la bonne adresse. Il serra quelques mains, donna quelques accolades, reconnu beaucoup de monde sans pouvoir toujours fixer un nom sur les visages. C'était une soirée privée où n'avaient été conviés que les professionnels du monde médiatique. Journalistes, présentateurs vedettes, chargés de communication, directeurs de marketing, concepteurs, quelques banquiers aussi. Il ne fallait pas se faire d'illusions. Bien sûr, cette cérémonie avait pour façade la récompense d'un succès annoncé, mais c'était surtout un formidable coup de pub, orchestré de main de maître par Vicky. Fêter la millionième vente de End of Oil devant les chantages de l'information et de la communication permettrait d'en vendre dix fois plus dans les semaines qui suivraient. Après tout, le Festival de Cannes n'est rien d'autre que la vitrine du plus grand marché audiovisuel du monde.

Rien n'avait été laissé au hasard. On avait convié les bonnes personnes, fait appel au meilleur traiteur de Paris et même demandé à Jerry Marchal en personne de venir présenter la soirée, moyennant une enveloppe bien épaisse.

Xavier se sentait un peu perdu dans son smoking de location au milieu d'une faune télévisuelle où les sourires dissimulaient des dents de requin et les petites tapes dans le dos singeaient des coups de poignard. Enfin, il aperçut Gus dont l'accoutrement dénotait parmi toutes ces tenues de soirée plus superbes les unes que les autres. Il portait une veste de lin blanc et un pantalon bouffant sur une paire de babouches vermillon. Mais c'est son turban crème qu'on remarquait immédiatement.

- On ne t'as pas prévenu que ce n'était pas une soirée déguisée?
- Quoi? Elle n'est pas top, ma tenue de fête?
- Si, si. C'est... parfait!

Xavier sourit intérieurement. Si son meilleur ami avait revêtu le traditionnel smoking, il aurait été déçu.

La soirée s'était ensuite déroulée comme prévu. La longue attente dans les coulisses. Le stress de devoir apparaître en public. Et puis la délivrance dans un grand jaillissement d'adrénaline. L'entrée en scène sous les applaudissements et les projecteurs qui éblouissaient. Puis la récitation du petit speech qu'il avait longuement préparé et dont sa corbeille à papier regorgeait de brouillons mal tournés. Enfin un certain anonymat retrouvé parmi les convives de la salle, devant des plateaux de fruits de mer comme jamais Xavier n'avait pu imaginer.



La porte de la chambre s'entrouvrit légèrement. Une ombre se faufila à l'intérieur. Dans la pénombre, Xavier ne distinguait qu'une vague forme épaisse qui s'approchait à pas de loup. Lorsque la silhouette sombre se pencha sur son lit, il donna de la lumière et poussa un cri.

Le Docteur Favars avait un souci majeur en ce samedi matin frileux. Des nappes de brumes s'effilochaient sous les rayons obliques d'un soleil naissant. Cela allait être une belle journée si la perturbation annoncée à grande force d'alertes de vigilance orange ne se pressait pas trop. Le tourment qui squattait l'esprit de Favars n'avait pourtant rien de météorologique. Cela faisait bientôt trois ans qu'il vivait séparé de sa femme. Il s'était pourtant cru à l'abri après toutes ses années. Ils ne s'étaient cependant pas mariés sur un coup de tête. Les deux étudiants s'étaient rencontrés il y a presque trente ans sur les bancs de l'université où ils entamaient un long cursus en médecine. Lui avait choisi la voie royale. Il désirait depuis gamin devenir généraliste, soigner l'humanité toute entière, en particulier ceux qui en avaient le plus besoin. Il considérait avec sévérité la chirurgie esthétique de confort, la spécialité qui gonflait les lèvres des jeunes grands-mères en mal de séduction autant que le compte en banque du praticien, qui remodelait des nez déjà parfaits tout autant qu'elle ajoutait du luxe au train de vie déjà agréable du chirurgien et qui, finalement, devenait un superflu jugé indispensable. Il avait un temps imaginé partir au soleil vacciner des enfants Maliens à tour de bras, soigner des victimes innocentes de guerres inutiles ou pratiquer la seule chirurgie esthétique qui trouvait grâce à ses yeux emplis d'un idéal intouchable : réparer les morsures de la vie, la vraie, pas celle des salons et des cocktails, mais celle des bombes anti-personnel, des tortures et des meurtrissures.

Parmi les candidats prétendant au titre suprême de Docteur en Médecine se trouvait également une toute jeune femme qui

partageait le pupitre de Favars et, occasionnellement, le lit étroit de sa petite chambre de bonne donnant sur les toits. On ne peut pas parler de coup de foudre entre eux deux. Juste une camaraderie qui s'était muée en complicité au fil des T.P. et des leçons à apprendre, puis était devenue une sorte d'amitié autour de cafés qu'ils partageaient en terrasse d'un ou deux établissements où ils déjeunaient parfois sur le pouce devant une table où s'étaient étalés, gros volumes à mémoriser et notes en tout genre. Un soir de pluie, harassés, éreintés, exténués par une énième soirée de révisions, ils s'étaient laissés tomber d'un même mouvement sur le lit étroit. Leur chaste étreinte avait laissé place à de plus tendres caresses qui s'étaient elles-mêmes muées en ébats qui n'avaient rien d'érotique. Ils avaient couché ensemble sans désir. Leur nuit sexuelle n'était qu'une conséquence, le résultat d'une trop fine proximité. Ils avaient fait l'amour comme on mange pour ne pas mourir de faim, sans plaisir et sans dégoût. Le lendemain s'était déroulé comme si rien ne s'était passé, comme si cela était tout naturel, le juste cheminement des choses. Pas de gêne, nul malaise entre eux. Ils l'avaient « fait ». Pas de quoi en faire un drame ni une fête. Les soirées à potasser les différents dictionnaires de médecine appliquée, à bûcher à devenir chèvre, à prendre de précieuses notes se terminaient souvent dans l'exigüité du petit lit.

Si la grande majorité des couples du monde entier ont besoin de se sentir amoureux pour faire l'amour, eux étaient devenus amoureux à force de parties de jambes en l'air. Cependant les études trop sérieuses de leur spécialité les éloignaient des joies que peuvent partager les jeunes gens de vingt ans. L'insouciance n'était pas au programme. Il n'était pas question de mariage même s'ils vivaient maintenant ensemble, partageant un appartement à peine plus grand et dormant ou batifolant dans un lit toujours aussi étroit. Favars en avait même conçu une théorie sur le couple : si l'on ne se gênait pas dans un lit, c'était LE signe de la mort d'une vie sexuelle exaltante.

Ils ne pensaient pas davantage à la concrétisation de leur amour naissant dans l'aboutissement de la naissance d'un bébé.

Tout cela vint plus tard, bien plus tard. Trop tard sans doute.

Leurs diplômes en poche, Favars était entré dans la plus grande entreprise de France exceptée l'éducation nationale. Travailler dans un des nombreux services des hôpitaux de Paris lui convenait parfaitement. Il avait fait une croix sur le tiers monde et son désastreux passif sanitaire sans pour autant oublier qu'un cinquième de la population mondiale crevait de faim et que les conflits ne remplissaient pas uniquement les poches des marchands d'armes mais laissaient sur le carreau une population qui n'avait vraiment pas besoin de ça. Il s'était convaincu qu'il était tout aussi utile ici et maintenant. Il n'était pas nécessaire de partir au bout du monde ni de s'immerger dans une guerre civile pour rencontrer la douleur et panser les blessures.

Eliane, sa compagne de révisions devenue sa femme (ils s'étaient dit « oui » au lendemain de leur entrée officielle dans le monde médical avec fiche de paie à la clé), s'était tournée vers ceux qui souffraient à l'intérieur. Médecin psychiatre, elle soignait des bobos moins ostensibles qu'une fracture ouverte mais souvent plus douloureux, plus profonds et plus difficiles à réparer. Ces blessures internes, invisibles, sont les plus longues à cicatriser, à guérir. L'erreur avait été peut-être d'attendre de s'installer dans leur vie rêvée de panseurs de patients pour penser à leur propre vie à eux. Leur unique enfant était né trop tard, à une époque où ils partageaient un lit devenu bien trop grand pour leurs ébats devenus si rares.

Favars repensait aux tenants et aboutissants de sa vie. Il allait avoir cinquante ans. Un métier qui était devenu une routine même s'il arrivait tout de même à savoir se remettre sans arrêt en question, essayait de percevoir chaque nouveau patient avec un œil neuf. Un couple qui s'était noyé dans les habitudes répétées d'une vie trop bien organisée. Et surtout, un bébé devenu grand mais pas encore autonome qu'ils se partageaient par tranche de quinzaine. La petite fille de sept ans n'avait visiblement pas trop souffert de cette séparation. Tout avait été multiplié par deux, surtout depuis qu'Eliane vivait avec Fabien. Deux maisons, des cadeaux d'anniversaire et de Noël multiplié d'autant. Le ballottage n'était pas vraiment traumatisant, juste trois stations de métro. Les jours de soleil, elle pouvait même

aller d'un foyer à l'autre à pied « en faisant bien attention aux voitures et aux feux rouges » lui rappelait sans cesse ses deux parents qui étaient bien toujours « son papa et sa maman » même s'ils ne partageaient plus la même maison. Elle avait assimilé très facilement ce nouveau concept, aidée par le fait que dans sa classe de cours élémentaire, plus de la moitié de ses petits camarades étaient dans la même situation, parfois avec moins de chance. Mais une blessure, pour autant qu'elle soit cachée n'en supprime pas moins. Eliane craignait des lésions internes, irréversibles. Un jour ou l'autre les conséquences allaient se révéler au grand jour. Une épée de Damoclès que les deux parents tenaient bien en évidence au dessus de la tête du fruit de leur union.

Ce Samedi, comme deux fois par mois, Favars récupérait sa fille dans un lieu neutre. Ils s'étaient mis d'accord pour qu'aucun d'eux n'aient à franchir le seuil de la maison de l'autre. Non qu'ils se détestassent le moins du monde. C'était décidé comme ça, un point c'est tout.

La petite fille s'échappa du monospace maternel et, après un sprint que le grand sac de sport qui contenait quinze jours de sa petite vie déportait dangereusement sur la droite, elle vint se jeter dans les bras de son papa. Elle resplendissait de joie, lançant des cris joyeux qui s'échappaient dans un ciel limpide comme de tous petits ballons colorés, éclatant en bulles de bonheur. Favars pensa aussitôt à une publicité pour une compagnie bancaire qu'il avait vue la veille sur son écran de télévision, avant de s'endormir devant un programme où des centaines de dauphins nageaient en toute tranquillité, bondissant si haut dans le ciel et retombant dans l'écume à la manière de plongeurs prêts pour un cent mètres. L'image du bonheur.

Mais quelque chose le chiffonnait, l'inquiétait.

Depuis quelques semaines sa fille avait changé. A l'âge où les petites filles s'imaginent déjà en femme fatale, essayant maquillage et habits de grandes, délaissant les jeux ménagers ou hospitaliers pour des attitudes plus matures, provoquant une séduction sans objet, elle continuait à rester une petite fille modèle. Les amis et collègues de Favars, pères eux aussi, le

chambraient gentiment.

- Tu te plains que ta fille ne s'habille pas en pute et qu'elle continue à dormir dans les bras de son ourson au lieu d'afficher des posters de bellâtres exhibant leurs pectoraux retouchés dans sa chambre. Estime-toi heureux d'avoir la chance que tu as.

Une chance? Ils avaient probablement raison. Mais il pressentait que quelque chose n'était pas normal. Il lui semblait que sa fille régressait. Au lieu de singer les mannequins qui défilaient à la télé, elle se réfugiait dans la petite enfance. Les peluches avaient pris une place plus importante depuis la rentrée et si elle était toujours aussi gaie et réjouie lorsqu'il était avec elle, il l'avait surpris à plusieurs reprises le regard vague, exprimant une grande tristesse. Comment pouvait-on être mélancolique à huit ans? Il en avait parlé à son ex-femme. Elle n'y avait pas pris attention et lui assurait que tout était normal dans un haussement d'épaule.

- Ta fille grandit.

Justement non. Il aurait préféré devoir élever la voix, remettre les choses à leur place lors d'excès récurrents, comme chez les filles de ses collègues. Là, rien. Sa fille était une petite fille modèle, aimant son papa, sa maman, ayant traversé les zones troubles de leur séparation avec un grand calme, sans aucun dommage collatéral. Et c'est peut-être ça qui le chiffonnait. Tout s'était trop bien déroulé. Il redoutait un contrecoup, qu'elle se réfugie dans le coton des peluches rassurantes, qu'elle redevienne un bébé qui demande toute l'attention des adultes, qu'elle se blottisse dans une dépendance totale. Qu'elle refuse le monde dans lequel elle serait bien forcée de vivre.

En même temps, il devait reconnaître qu'elle avait acquis une toute nouvelle maturité. Elle était plus autonome qu'un an auparavant. Alors à quoi bon se tourmenter? Il convenait que la nature humaine est telle qu'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas. Son entourage lui faisait régulièrement remarquer qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Vraiment. Malgré tout, Favars n'était pas rassuré. Il subodorait que quelque chose n'était pas normal, quelque chose d'enfoui bien profondément dans la tête et le cœur de sa fille.

Tandis qu'il préparait un repas simple mais uniquement constitué de produits sains et bio, sa fille confectionnait un gâteau orné du dessin d'un visage qui ressemblait vaguement à son papa. Dans la vaste cuisine américaine, il la surveillait du coin de l'œil pendant les préparatifs culinaires. Ce n'était qu'une petite fille, heureuse de retrouver pour une quinzaine son papa et de concocter un merveilleux repas ensemble qu'ils allaient déguster sur la large terrasse baignée de soleil, enfin si les récents nuages détalaien.

Il pensa finalement que, s'il y avait un problème, Eliane aurait su le détecter aisément, elle, la spécialiste des neurosciences, pour qui le cerveau n'avait plus de secrets ou si peu.

Les nuages s'étaient finalement déliés et ils avaient partagé le repas consciencieusement préparé sur la grande terrasse en étant même obligé de se couvrir de grands chapeaux. Il lui avait raconté deux ou trois anecdotes survenues dans son service à l'hôpital, des histoires inoffensives et plutôt comiques. Il mettait un point d'honneur à la préserver du monde extérieur, du moins ce monde là, où les accidents de la circulation, les tentatives de suicide, les blessures à l'arme blanche étaient monnaie courante. Il se blindait lui-même, laissant toutes ces images de douleur au vestiaire en même temps qu'il ôtait sa blouse de praticien. Bien obligé. Sinon il n'aurait pu vivre normalement. Il s'investissait à cent pour cent pour ses patients dans l'enceinte de l'hôpital. Une fois dehors, il n'était plus le Docteur Favars, médecin réputé et talentueux (du moins c'est ce qui se disait), mais un homme approchant la cinquantaine, redevenu célibataire mais ne déplaisant pas aux femmes (quelques aventures ne dépassant les doigts d'une seule main et toujours très discrètes; sa fille ne rencontra jamais celles qui partageaient parfois son lit, jamais sa vie), entretenant sa forme plus par goût que par nécessité (un jogging hebdomadaire, quelques longueurs de piscine, deux soirs dans une salle d'escalade) et surtout fou dingue de sa fille. D'un autre côté, il ne voulait pas l'isoler du monde des adultes en occultant systématiquement les faits et gestes des « grands ». Ne rien dire sur son métier aurait été une erreur. Il ne travestissait pas la réalité, il y apposait simplement un filtre, un

contrôle parental comme les fournisseurs d'accès à internet le proposent gentiment.

En retour, elle lui avait narré deux ou trois événements survenus à l'école, un tel avait grimpé sur le toit pour épater ses copains, tous les élèves rassemblés dans la cour tétanisés et retenant leur souffle tandis que l'énergumène évoluait dans les cieux avec une aisance absolue. Elle raconta sa visite au zoo de Vincennes avec Eliane et Fabien le week-end précédent. S'en suivit un concert de cris d'animaux qui rapprochèrent davantage le père et la fille que leur confession respective. Ils avaient débarrassé la table et, tandis qu'il préparait une sortie au parc en rollers, il s'était avancé dans la chambre décorée de nuances de rose. Elle lui tournait le dos, assise sur son lit. Il pensa aussitôt à une statue. Il n'était pas étonné. Plusieurs fois, il l'avait surprise ainsi, amorphe, déconnectée du monde extérieur, semblant se recroqueviller dans son jardin intérieur.

- Tu es prête?

Immédiatement elle se retourna, eut un sourire grave, bondit sur ses jambes et effaça d'un geste si bref une larme qui prenait, sur sa joue, le chemin de tant d'autres que Favars n'eut pas le temps de réagir.

Ce n'était pas normal.

Toute l'après midi, entre leurs circonvolutions et les éclats de rires (Favars n'avait jamais pratiqué cette activité et, malgré son penchant sportif, était bien plus gauche que sa fille) il l'avait observé comme une maman ours examine sa progéniture. Au milieu du divertissement qu'offrait cette partie de rollers, il discernait nettement un fond de tristesse absolue dans le regard de sa fille. Si elle riait aux éclats, ses yeux conservaient une grisaille qu'aucune joie n'arrivait à illuminer.

Ils rentrèrent essoufflés d'une après midi passée ensemble. De spéculations en hypothèses, Favars avait déjà tout examiné. La découverte des pleurs de sa fille juste après le repas où il avait été question de l'épisode du zoo où Fabien avait eu un comportement singulier mit la puce à l'oreille de Favars. Elle avait relaté avec une foule de détails les mœurs des animaux croisés mais n'avait pas dit un mot sur sa mère et son

compagnon. A part devant la fosse aux girafes. Fabien avait soulevé la gamine pour qu'elle puisse nourrir les immenses animaux. Elle avait ajouté sans y apporter plus d'importance qu'un vulgaire détail supplémentaire que c'était la première fois qu'il la prenait dans ses bras.

Eliane vivait avec Fabien depuis bientôt un an et demi. Il était étonnant qu'un beau père ne soit pas plus intime avec la fille de sa nouvelle compagne, non? De plus, Favars avait déjà eu quelques doutes, le repliement de sa fille coïncidait avec l'arrivée de Fabien dans sa vie domestique. Maintenant il en était convaincu et plusieurs indices lui revinrent en mémoire, étayant une hypothèse qu'il n'avait jamais laissée de côté par ailleurs.

Il y avait un problème avec Fabien. Cela expliquait le renfermement de sa fille, sa volonté d'être gaie avec lui, son vrai papa, et surtout cette tristesse toute nouvelle qu'elle emportait partout et son mutisme quant à ce qui n'allait pas. Favars ne comptait plus le nombre de fois où elle lui avait répondu « ça va bien, papa » à toute sorte de question. Il allait tirer ça au clair. Mais tout en finesse, avec du doigté, il ne fallait pas la brusquer, sinon elle nierait tout en bloc. Fabien devait lui faire un chantage affectif monstre. Favars était de garde cette nuit et laisserait un message au Docteur Martin. Samantha était une spécialiste des problèmes liés à l'inceste et de ses conséquences sur la psychologie des enfants et des adolescents.

Il frémit à l'idée que sa fille put être abusée, peut-être même sexuellement. Il se rappela que Fabien lui avait toujours fait bonne impression et s'ils n'étaient pas devenus amis c'est tout bonnement dû aux circonstances. Il n'était pas question de se lier avec le nouveau compagnon de son ex. Cela compliquerait tout pour sa fille. Rétrospectivement, il admit qu'il n'y avait rien à reprocher à Fabien dans son attitude et son comportement vis-à-vis de sa fille. C'était un beau père modèle. Juste un peu trop parfait.

Pendant qu'il faisait griller des toasts qu'ils saupoudreraient de copeaux de chocolat (il avait réussi à dégoûter sa fille des pâtes chocolatées à base d'huile de palme), elle s'était réfugié à

nouveau dans sa chambre alors que n'importe quelle petite fille se serait installée devant un dessin animé ou face à l'écran d'un jeu vidéo.

Il l'appela pour un goûter quatre étoiles.

Il remarqua ses yeux rouges.

Il n'y tint plus. Et toute sa résolution de précautions s'envola tout à coup.

- Il faut que tu me dises ce qui ne va pas, chérie.

Pas de réponse. Juste un sourire, trop forcé.

- Je suis ton papa, tu peux tout me dire. Quelque chose t'a fait du mal. Quelqu'un?

La gamine croquait maintenant dans les tartines couvertes de chocolat sur un lit de confiture de rhubarbe.

- Tout va bien avec maman? Fabien est gentil?

Elle était gênée. Il avait mis le doigt sur le problème.

- Tu ne me parles jamais de lui. Comment il est avec toi?

Favars se rendait compte à présent qu'il avait fait une erreur. En abordant franchement le problème, il n'avait réussi qu'à la braquer définitivement, provoquant de surcroît un trouble supplémentaire dans l'esprit de sa fille, déchirée entre d'une part le désir de se confier à son papa, sûrement la seule personne au monde qui pourrait la comprendre et l'aider et d'autre part l'impossibilité de trahir un secret lourd de menaces s'il venait à être divulgué.

Elle se leva, en proie à un terrible dilemme et se réfugia dans sa chambre. C'était devenu un repère, son sanctuaire.

Favars ne pouvait plus faire machine arrière, il fallait crever l'abcès. Et ça ne se faisait jamais sans douleur. Il vint s'asseoir sur le lit, à ses côtés. Elle lui sourit, resta muette.

- Parfois ma chérie il y a des choses qui sont difficiles à expliquer, dures à raconter. Parce que tu crois faire du mal à une personne et de la peine à une autre. Le monde n'est pas simple et parfois il peut être brutal. Mais à chaque fois que l'on se sent perdu, il existe une solution toute simple. Se confier à son papa ou à sa maman. Ce sont les deux seules personnes qui t'aiment et t'aimeront toujours, quoi qu'il arrive. C'est toujours la bonne solution quand on ne sait plus quoi faire ni vers qui se

tourner...

La fillette écoutait sans faire le moindre mouvement. Favars se tut au milieu de sa phrase. Il ne trouvait plus les mots pour ouvrir ce petit cœur qui avait forcément été sali, maltraité, brutalisé. Un flottement s'installa pendant quelques minutes, un ralenti, comme au cinéma. Alors, elle prit la main de Favars et, tout en jouant avec ses doigts, elle se confia, d'une voix hésitante tout d'abord, puis les mots vinrent tout seuls.

Favars écoutait religieusement. La peine de sa fille s'écoulait comme un ruisseau de montagne. Elle pleurait avec des mots, ses phrases maladroitement étaient ses larmes. Elle épongeait son cœur meurtri. Mais Favars avait fait fausse route depuis le début. Fabien était hors de cause et se révélerait par la suite un beau père formidable. Le cambrioleur de ce petit cœur à peine éclos était bien plus anodin que les conjectures émises par Favars. Les tourments de sa fille n'étaient que ceux, innocents mais cependant tout aussi douloureux, de son âge. Un gamin qui avait été son amoureux pendant un trimestre l'avait tristement laissée tomber pour une « grande » du CM2.

Elle avait si mal vécu cette première séparation qu'elle avait tout gardé pour elle-même, ne se confiant même pas à sa mère, effaçant toute preuve de son visage. Favars seul avait pu discerner le malaise qui rongait sa fille.

Ils dinèrent tôt ce samedi, puis après les recommandations d'usage (pense à te brosser les dents, ne va pas te coucher trop tard) Favars alla prendre son poste de garde à l'hôpital. Il était vingt et une heures. Un poids s'était envolé de sa conscience et il marchait d'un pas aérien dans les couloirs des services d'urgences. Il ne se passerait rien de grave cette nuit, il en était persuadé. Et dès demain, il expliquerait à sa fille que son chagrin finirait par s'évanouir, que le garçon reviendrait lui manger dans la main ou qu'elle rencontrerait un prince charmant bien plus beau et plus amoureux. Il allait la consoler.

Une première peine de cœur, à huit ans, c'est dur.

C'était un vrai cauchemar. S'il avait eu l'esprit moins concentré sur sa fuite, il aurait naturellement pensé au pire film d'horreur qu'il n'ait jamais vu. Ca ne s'arrêterait donc jamais?

Xavier dévalait les escaliers de service de l'hôpital. Lui qui ne pratiquait aucun sport, pas une seule activité physique, il avait sa dose cette nuit. Plusieurs fois il manqua de trébucher et rouler comme une boule de chiffon sur les marches en béton. Il entendait des portes claquer, des cris, des jurons, amplifiés par la résonance de cette immense cage d'escaliers. Il avait un peu d'avance, mais pour combien de temps?

Lorsqu'il avait vu le visage de Monteil à deux doigts du sien, ses réflexes avaient pris le pas sur sa conscience. Il avait lancé sa jambe gauche de toute sa force dans l'estomac du grand blond. Plus surpris que réellement contusionné, Monteil s'était affaissé, faisant basculer une petite table dans sa chute. Déjà, Xavier refermait la porte de la chambre 4756 et s'élançait dans le couloir, parfaitement vide. Il ne rencontra personne. Pas une infirmière, ni un interne de garde. Où étaient-ils donc passés, tous? Il entendait déjà les jurons de Monteil et ses lourdes rangers taper le sol. Il eut l'idée d'appeler un ascenseur, d'appuyer sur un étage inférieur et laisser l'appareil descendre à vide. Il s'était alors engouffré dans les escaliers sombres. Il espérait ainsi que Monteil soit en bas avant lui et avoir l'avantage de la surprise, une fois encore.

Il déboucha dans le grand hall. Pas un chat. Les néons « sortie de secours » le firent sourire. Du secours. Mais où était donc le personnel? Pas un vigile, pas un gardien, personne à l'accueil. Même à cinq heures du matin, ce n'était pas normal. Est-ce que

par hasard Monteil...

Non, ne pas devenir parano.

Il traversa la grande salle à pas de loup. Sa blouse blanche mal fixée dans son dos battait au vent et ses pieds nus ressentait le froid du sol en simili marbre.

Il était sur le parvis de l'hôpital. La nuit était claire, le jour n'allait certainement pas tarder à pointer et avec lui, la fin de ce cauchemar. Il l'espérait. Une voiture s'engagea dans le parking situé juste en face de l'entrée principale. Les feux stop s'allumèrent, puis s'éteignirent. Le moteur fut coupé et une jeune femme en descendit.

Xavier n'osait demander de l'aide. En fait, il ne savait pas comment s'y prendre pour ne pas effrayer la conductrice, comme il avait sûrement dû le faire cette nuit lorsque, pourchassé, il implorait les automobilistes de lui venir en aide.

Il resta un moment immobile. La jeune femme s'approchait. Le lieu, l'entrée de l'hôpital, et sa tenue de convalescent plaidaient en sa faveur.

Elle n'était plus qu'à trois mètres de lui et un vague sourire s'afficha sur un visage qu'il reconnu immédiatement.

- ...et finalement vous m'avez trouvé devant l'entrée de l'hosto. Voilà.

Xavier venait de raconter sa soirée, enfin plutôt sa nuit à Juliette Félin, deux fois césarisée, à l'affiche d'au moins une vingtaine de succès au box-office et surtout rôle principal de la fameuse série « Félines », jouant sur son propre nom où elle incarnait une mère de famille qui devenait, au gré des épisodes, une aventurière cherchant à retrouver un trésor enfoui, un agent secret démantelant un réseau terroriste ou une simple tête brûlée sauvant le pays d'une attaque nucléaire imminente.

Xavier n'en revenait pas.

Rencontrer Juliette Félin sur un parking d'hôpital après cette nuit d'enfer.

Elle s'était avancée directement vers lui. A ce moment, il n'avait pas fait le rapprochement. Il était là, en blouse de patient, poursuivi par un psychopathe, et Juliette Félin en personne venait vers lui, lui adressait la parole. Un rêve.

- Qu'est-ce que vous faites là, dehors? Le ton était celui d'une institutrice qui s'apprête à sermonner le cancre de la classe.

- On vous a fait passer des examens? Ca va mieux? Cette fois, l'accent était plus avenant comme lorsqu'on s'inquiète de la santé d'un proche. Seulement, Juliette Félin n'était pas une proche, mais l'idole de Xavier.

Xavier crut défaillir. Il devait montrer un visage ahuri de surprise car elle ajouta, d'une voix ferme mais toujours aussi douce, avec cet accent si reconnaissable.

- C'est moi qui vous ai accro... renver... euh, je vous ai laissé aux urgences il n'y a pas une heure. J'ai dû laisser mon pardessus, je venais le...

Elle fut coupé par les hurlements monstrueux de Monteil qui

déboulait, tel un fauve, par les portes vitrées. Une blessure au front ensanglantait son visage et il ne cessait de proférer entre ses jurons « il m'a fait pisser le sang, le salaud, l'enflure, je pisse le sang putain, ça va être ta fête connard... »

D'instinct, Xavier couru vers la petite voiture de Juliette Félin. Elle se mit au volant et sortit du parking en trombe, les pneus laissant échapper un cri strident dans la nuit silencieuse.

Ils roulaient par les rues désertes dans cette fin de nuit hallucinante. Xavier lui avait alors raconté toute son aventure.

- Mais, ce n'est pas possible. Personne ne peut en vouloir à quelqu'un comme ça. Depuis combien de temps vous ne vous étiez pas vu?

- Depuis la fin du lycée. Ca doit faire bien treize ou quatorze ans.

- C'est dingue. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas quelque chose, je ne sais pas, moi, une raison de vous en vouloir.

- Non, non. Je n'ai plus jamais croisé ce type. D'ailleurs, au collège, il m'avait pris en grippe sans que je ne sache jamais vraiment pourquoi.

Juliette Félin semblait organiser toutes ces informations dans sa tête comme on construit une maison en briques Lego. Elle se tourna soudain vers Xavier, l'examinant d'un coup d'œil.

- Vous n'avez rien. Mais ce... Monteil, il a le front ensanglanté. Une suspicion infiltrait ses propos. Xavier pensa instantanément qu'elle mettait en doute sa version.

- Je ne sais pas. Dans la chambre, j'ai réussi à lui donner un coup de pied dans l'estomac. Il a dû tomber dans l'escalier...

Apparemment la jeune actrice se contenta de l'explication touffue de Xavier.

Un feu rouge stoppa la petite citadine. Le feu passa au vert et, aussitôt, une mer de lumière illumina l'habitacle. Juliette et Xavier se retournèrent. Un énorme truck canadien leur collait au train, tous feux allumés comme pour un quatorze Juillet. La gigantesque calandre poussa délicatement la petite voiture comme un rhinocéros l'aurait fait avec une coccinelle. Juliette Félin poussa un cri d'effroi. Elle n'avait jamais tourné de film d'horreur mais Xavier pensa qu'elle serait parfaite dans le rôle

d'une jeune femme terrorisée par une bande de vampires assoiffés de sang.

- Vite, il faut décamper sinon il va nous écraser comme un minuscule insecte.

Juliette Félin enfonça l'accélérateur et le petit bolide fendit l'air glacé du petit matin. A l'horizon, une lueur à peine perceptible éclaircissait un ciel sans nuages.

- Ce n'est qu'une petite cylindrée, il va être sur nous en moins de deux minutes.

- Pas si on choisit de petites rues. Il risque même d'y rester coincé avec son gros engin.

Mais ils évoluaient le long de grands boulevards, des artères dessinées pour écouler un maximum de circulation. Juliette slalomait sur l'avenue déserte, n'hésitant pas à grimper sur les trottoirs. Xavier était médusé, pendu à la poignée située au-dessus de la portière comme un simple jambon de Bayonne qui sèche.

- J'avais pris quelques cours de pilotage lors d'un tournage s'excusa-t-elle.

- « Pavé de bonnes intentions », réalisé par Jean-Claude Lemarchand, avec Jean Reno, Michel Blanc et Gaspard Ulliel. Vous jouiez le personnage de Claire Lebon, simple aide soignante, prise dans les filets d'agents gouvernementaux. Juliette laissa échapper un petit sifflement admiratif.

- Dites donc, vous êtes un vrai Wikipedia humain.

- Uniquement en ce qui vous concerne. Xavier hésite un instant, puis il ajoute d'un air timide, vous savez... j'ai un poster de vous dans ma chambre.

Elle sourit. Sans le maquillage de tournage, son visage était encore plus beau que sur l'écran.

Le phénoménal engin revenait sans cesse donner des coups de butoirs qui faisaient faire à la petite voiture de grandes embardées. Monteil avait échangé ses hurlements et ses jurons par de bruyants coups de klaxon et en actionnant ses feux au maximum.

- Il nous fait un vrai son et lumière, là.

- C'est très bien. Avec tout ce tintamarre, la police ne va pas

tarder à débarquer.

- Ouais. La cavalerie qui vient au secours face aux indiens dans les vieux westerns. Mais dorénavant, les indiens ne sont plus les méchants dans les films, vous savez.

- Peut-être que nous sommes dans un film, après tout.

- Ca m'étonnerait. Il y aurait cinquante assistants et techniciens tout au long de cette avenue, sûrement un ou deux planqués sur la banquette arrière et bien sûr mon agent d'assurance.

- Votre agent?

- Oui. Je suis assurée et je ne dois pas faire n'importe quoi sur un tournage. Sur « pavé de bonnes intentions », on avait dépêché un gars rien que pour s'assurer que je ne serais pas dans la voiture lors des cascades.

- La plus belle poursuite en voiture depuis Bullitt.

- Merci. Mais ce n'était pas moi au volant en l'occurrence.

- Dommage, c'est un peu du rêve qui s'évapore. Enfin, je trouve que vous vous débrouillez très bien.

Juliette venait de virer brusquement dans une rue plus étroite, brinquebalant Xavier dans tous les sens. De ces circonstances particulières, pressés par le danger, une certaine complicité était née entre eux.

Le monstrueux truck était toujours à leurs basques. Ses gyrophares donnaient à l'ensemble un air de convoi exceptionnel devenu fou.

Juliette choisit une rue plus étroite à gauche.

- Là, il ne passera pas.

C'était mal connaître l'opiniâtreté de Monteil. Les roues sur les trottoirs, raclant les murs, explosant les rétroviseurs, il leur filait le train avec encore plus de hargne. Au bout du couloir, deux voitures étaient garées, empêchant le monstre d'acier de poursuivre sa course folle. Juliette jeta un œil dans le rétro tandis que Xavier se retournait. Ils virent, comme dans une hallucination, le colossal engin bousiller sans état d'âme les deux berlines dans un grand fracas de tôles tordues. Des étincelles jaillissaient de la tôle malmenée.

- Raté. On ne tiendra plus très longtemps maintenant. Il semble déterminé.

Juliette pilotait avec dextérité et dans un grand calme. Xavier était en admiration devant la femme, après l'avoir été devant l'actrice.

- Ca va? Je ne me débrouille pas trop mal? Vous auriez peut-être pu mieux faire, non?

- Ca m'étonnerait.

- Allez, ne soyez pas modeste.

- Ca n'a rien à voir. Je n'ai pas le permis.

Juliette s'engagea dans une rampe qui plongeait sous terre dans un ultime crissement de gomme brûlée.

- Non! C'est un parking, un cul de sac.

- Justement, le camion ne pourra quand même pas dégommer du béton tout de même!

Pourtant l'imposant fourgon suivait à moins de deux mètres. Les furtifs explosèrent la barrière d'entrée du parking souterrain tandis que l'engin rageur tapait contre le lourd bloc de béton situé à deux mètres dix du sol. La cabine fut décapitée dans un vacarme d'apocalypse. On avait du mal à distinguer les sons provenant de la tôle broyée du celui du mortier qu'on arrache, à mi chemin entre le grave accident de la route et un chantier de démolition urbain.

Juliette et Xavier se tenaient debout dans un parking à moitié vide. Ils contemplaient les dégâts considérables dans un gémissement d'air expulsé, de radiateur qui se refroidit et de nombreux bruits divers qui rappelaient les soupirs d'un animal à l'agonie.

- Tu crois qu'il est...

- Je ne crois rien, juste qu'il vaut mieux foutre le camp immédiatement.

Lorsqu'ils débouchèrent dans la rue par un escalier mal carrelé, un autre spectacle les attendait. L'artère était jonchée de voitures de police, tous gyrophares allumés, une effervescence digne des plus belles scènes de crimes.

Le matin se levait, indifférent.

Juliette et Xavier se précipitèrent vers les policiers. Ceux-ci n'avaient pourtant pas l'air accueillant.

- Stop! N'avancez plus. Restez où vous êtes. Tenez vos mains

sur votre tête et pas de geste brusque. Vous êtes en état d'arrestation. Vous avez droit à un avocat et vous pouvez passer un seul coup de fil. Tout ce que vous allez dire pourra être retenu contre vous.

Le commissariat était situé dans une rue calme du XV^e arrondissement. Pour un dimanche matin, la cour intérieure, située au-delà du petit porche donnant sur la rue, était plutôt tranquille. Quelques voitures banalisées, d'autres aux couleurs de la gendarmerie et deux véhicules blancs au liseré bleu-blanc-rouge ornés d'une barre gyrophare sur le toit. La nuit avait été calme. Une vieille dame égarée et retrouvée sur un trottoir à deux pas de chez elle, deux états d'alcoolémie avancée et une chute en scooter. La mamie dormait à présent d'un sommeil où elle s'évadait à nouveau, cette fois dans des rêves en couleurs. Les deux hommes enivrés patientaient calmement dans une cellule de dégrisement. L'adolescent avait été transporté dans un centre hospitalier. La petite routine.

Encore choqués par la course poursuite et l'accueil des flics, Juliette et Xavier n'avaient échangé aucun mot, assis penauds sur la banquette arrière du véhicule qui s'engageait maintenant dans la cour intérieure du commissariat. L'incompréhension se mêlait à une stupeur totale. Eux, les victimes, étaient considérées comme les responsables. Xavier avait hâte de rencontrer un inspecteur et tout lui expliquer. Les preuves ne manqueraient pas de lui donner raison et, d'ici une ou deux heures grand maximum, il serait libre. Il jeta un regard de biais sur sa compagne d'une nuit. Un trait d'humour le fit sourire.

« Comme je te le dis, j'ai passé la nuit avec Juliette Félin. »

Gus n'aurait pas manqué cette répartie, à moitié vraie pourtant. Elle avait le regard fixé droit devant elle, sûrement ruminait-elle aussi toute cette histoire abracadabrante. C'était à rien n'y

comprendre. Mais ils allaient débrouiller cette pelote de nœuds devant un commissaire et tout s'arrangerait.

Monteil croupirait dans une cellule, Xavier proposerait à Juliette de la raccompagner chez elle. Peut-être lui proposerait-elle un dernier verre? Il refuserait du bout des lèvres avant d'accepter avec une joie qu'il essaierait de dissimuler de son mieux. Il découvrirait un appartement qui n'avait rien à envier au sien. La connivence de la course poursuite se transformerait en tendre complicité. Les gestes se feraient plus doux, jusqu'à se toucher. Elle poserait sa main sur son torse tandis qu'il caresserait lentement ses épaules, remontant sur sa nuque. Alors leurs visages se rapprocheraient. Leurs lèvres se frôleraient...

La voiture pila devant les quatre marches qui menaient à l'entrée du commissariat, toujours grande ouverte.

Juliette et Xavier furent conduits dans une grande salle, assis côte à côte sur un banc. Xavier relativisait les événements. Après tout, il y avait pire dans le monde. Il était assis dans le hall d'un commissariat en état d'arrestation certes, mais un commissariat d'une démocratie où l'on emprisonnait tout de même pas les innocents et, de surcroît, assis aux côtés de son actrice préférée, la plus belle femme au monde et, surtout, Monteil n'irait pas le chercher là.

Il tourna la tête vers le visage de Juliette. Elle avait toujours le même regard posé devant elle, ne voyant qu'au-dedans d'elle-même.

- Ca va?

Elle ne répondit pas, son visage pivota. Même avec ces cernes qui traduisaient une grande fatigue après une nuit folle, elle restait immensément belle. Elle soupira, allait ouvrir la bouche quand un agent s'immobilisa devant eux et lui coupa la parole qu'elle n'avait pas encore prise.

- Je vous demande de bien vouloir me suivre.

Ils se levèrent d'un même mouvement.

- Toi, tu restes là. Il y avait une sorte de dégoût dans le regard du policier.

A ce moment là, Xavier tomba vraiment de son nuage. Les personnalités étaient vouvoyés, avaient droit aux formules de

politesse, le commun du mortel était tutoyé sans ménagement. Il fut appelé un bon quart d'heure plus tard. Les agents allaient et venaient dans ce hall. Xavier remarqua qu'en passant, ils lui jetaient des regards pas franchement amicaux. Mais qu'y avait-il de si curieux après tout? On ne s'attend pas à croiser des grands sourires et des mines réjouies dans un commissariat, ne seraient-ce que de la part de ses propres occupants.

Sans un mot, un policier l'attrapa par le bras droit et, toujours menotté, il fut conduit dans un bureau où flottait une odeur bizarre. Xavier ne put déterminer ni la provenance ni le caractère de cette émanation.

L'inspecteur ou le commissaire était un homme replet à la calvitie naissante avec un faux air de notre cher président. Il portait également une paire de lunettes qui achevaient la ressemblance avec un gros nounours inoffensif. Xavier respira mieux. Avec cet homme là, on pouvait parler, s'expliquer et tout allait rentrer dans l'ordre d'ici quelques minutes. Mais pourquoi les avait-on séparés, Juliette et lui? C'était une question à poser, tiens.

L'homme l'examina sans un mot pendant trente secondes. Le bureau qui les séparait était jonché de dossiers de couleurs différentes d'où s'échappaient des feuillets désordonnés. Une lampe davantage à vertu décoratrice que réellement efficace regardait vers le plafond. Pèle mêle Xavier put dénombrer une agrafeuse en piteux état, une règle de plastique de quarante centimètres rongée aux encoignures, un pot à crayon à moitié vide, un roman dont il ne put deviner le titre, mais aussi un reste d'hamburger et deux canettes de bière apparemment bues (ce qui expliquait sans doute possible l'empâtement de l'officier de police judiciaire), une paire de sécateurs...

Xavier fut tiré de son inventaire par une voix qu'on aurait difficilement pu imaginer sortir de cette baudruche sur pattes. Elle incarnait l'opposé exact de la bonhomie que la silhouette prétendait proposer. Dure, sèche, coupante, elle devait gronder comme la pire des tempêtes lorsqu'il se mettait en colère, propulsant des invectives qui s'entendaient naturellement dans tout le commissariat, ses engueulades devaient faire trembler

même les murs en double béton. A ce moment là, Xavier sut que la partie était loin d'être gagnée.

Sans se présenter le moins du monde, l'homme dit de cette voix autoritaire:

- On vous a communiqué vos droits?

Xavier n'en menait pas large tout à coup.

- Oui, enfin je pense.

- Vous pensez ou vous en êtes SÛR?

- Euh, si, j'en... j'en suis sûr.

- Très bien. Vous êtes accusé de trouble sur la voie publique, conduite dangereuse en état d'ivr... On vous a fait passer le test?

- ??? Quel test?

- Le test d'alcoolémie. Et sans attendre la réponse, il se leva à moitié, se tenant sur ses poings. Xavier remarqua alors que les muscles de ses avant bras se contractaient comme de fortes cordes bien nouées, les biceps étant masqués par les manches bleues d'une chemise retroussées jusqu'au coude. Cela n'augurait rien de bon. Il ne hurla pas, ni même ne cria. Juste en haussant un peu le ton, il appela un certain Martin et Xavier put entrevoir l'étendue de ses talents laryngiens. Martin fut là en trois secondes. Xavier sentit qu'il était tombé sur un sacré numéro. Surement le commissaire que tous craignaient, à commencer par ses propres collègues. Incorruptible et suivant la procédure à la lettre. En un mot implacable.

- Faites passer immédiatement un test d'alcoolémie à ce... Monsieur.

- Très bien Monsieur le commissaire.

Si un gars de «la maison » n'appelait pas le commissaire par son prénom, ni même par son nom, mais donnait de son grade à chaque entrevue, il était clair que cela devait être une autre paire de manches pour un simple prévenu. Xavier eut l'impression de s'enfoncer dans un puits, si profondément qu'il ne voyait plus le jour, juste un point lumineux très haut, semblable à une étoile. Inaccessible.

Martin revint avec le petit ballon de plastique. Il y fixa le détecteur et demanda à Xavier de vider ses poumons.

Mentalement, celui-ci fit le compte des différents alcools et verres de vin ingurgités la veille. Mais tout se brouillait. Une vodka pour commencer, ensuite deux verres d'un petit blanc sec assez savoureux, peut-être trois. Avec les crustacés on ne sait jamais. Puis il y avait eu le champagne. Quelques coupes certainement. Et ce bar de malheur où Vicky et Gus s'étaient volatilisés et où le cauchemar avait commencé sous les traits de Monteil. Il y avait sûrement encore siroté une crème de cassis. Il ne savait plus. Tout se mélangeait. Mais la nuit mouvementée avait sûrement dilué le taux dans son sang, du moins ses effets. Xavier se sentait parfaitement lucide. Il eut la bonne idée de ne faire aucun commentaire au résultat négatif du test. Ne surtout pas la ramener. Au moindre écart de langage, les foudres du commissaire s'abattraient tel un ouragan sur un château de cartes.

- Etonnant. Mais bon. De toute façon, ces trucs là, ça ne marche jamais. Le commissaire se racla la gorge. Xavier se demanda si une ligne de métro ne passait pas sous les fondations du commissariat.

- Vous êtes donc accusé de trouble sur la voie pu..., de trouble nocturne (il insista gravement sur l'adjectif) sur la voie publique, de manquements graves au code de la route.

- Je... Ce n'est pas moi qui cond...

- Taisez-vous! Xavier se tassa davantage sur son siège.

- Vous ne parlerez que pour répondre à mes questions. Et elles sont nombreuses, croyez-moi. Bon.

Il saisit un feuillet qui fit un fit un bruit de papier journal froissé entre ses doigts. Xavier imaginait déjà qu'à la moindre incartade, ces cinq doigts boudinés allaient se regrouper comme une mêlée et venir s'abattre sur son nez.

Le commissaire parcourut rapidement la prose d'un de ses subalternes. Ses sourcils se froncèrent par deux fois, sa bouche émit un petit rictus que Xavier ne put traduire: était-ce une ébauche de sourire ou au contraire l'amorce d'une moue plus sévère? Il poussa un long soupir qui fit voler le papier qu'il tenait toujours au bout de ses doigts.

- Mouais. Les courses poursuites nocturne en plein Paris, ça

vous botte, hein? Mais il ne lui laissa pas le temps de répondre. Xavier commençait à comprendre. Certaines questions exigeaient une réponse, si possible courte, claire et précise possible, d'autres n'étaient émises que dans le but d'organiser la pensée de l'enquêteur.

- Permis de conduire poids lourds et carte grise du véhicule, s'il vous plaît. Le s'il vous plaît était prononcé comme un berger allemand montre ses crocs.

- C'est-à-dire, Monsieur le commissaire, que je n'ai pas le permis. Ce n'est pas moi qui...

- Stop! Il attrapa un stylo sur son bureau mais pas l'un de ceux qui se trouvaient dans le pot. Tout en notant il marmonna:

- Non titulaire du permis C. Je vois que l'on va s'amuser tous les deux, non? Ca, c'était une question qui ne souffrait aucune réponse. Xavier avait bien saisi la combine. Pourtant, le commissaire se redressa et fixa fermement Xavier.

- Non? Il était autorisé à prendre la parole. Il ne se fit pas prier. Il allait tout expliquer. La vérité éclaterait, atomisant les recoins sombres de cette enquête qui partait vraiment de travers. Les policiers faisaient fausse route et devaient penser que c'était lui au volant du camion.

- Ecoutez Monsieur le commissaire, je vais tout vous expliquer.

- C'est pas la peine. Je vais vous rafraîchir la mémoire, moi. Il marqua un temps, se recula dans son fauteuil et prit un air de proviseur qui est sur le point d'exclure un mauvais élève de son cheptel.

- Hier soir, vous avez un peu picolé avec des potes. Il se pencha sur un coin de son bureau. Xavier remarqua qu'il ne portait pas de montre bracelet et qu'il consultait une petite horloge électronique.

- Là, il est sept heures quarante. Les effets de l'alcool se sont dissipés, surtout après votre rodéo. Mais je suis certain que vous étiez en état d'ivresse cette nuit. Je pourrai le prouver. De toute manière, ça ne fait pas grande différence. Bref, vous avez fait une bonne bringue. Ensuite il y a eu ce... enfin, on aura tout le temps d'y revenir. Il reprit sa voix de stentor pour convoquer le dénommé Martin.

- Martin, c'est bon pour la garde à vue? Xavier n'entendit pas la réponse du sous-fifre. Garde à vue? Le cauchemar continuait. Mais déjà le commissaire poursuivait dans l'erreur la plus totale.

- On sait ce que c'est, hein? On veut faire le malin, le mariolle et puis on panique. Là-dessus, un témoin, en l'occurrence une jeune femme (puis, à part, comme pour se faire la réflexion à lui-même), très bien d'ailleurs, bref, la poursuite dans un camion volé et nous voici, maintenant, rattrapé par les autorités. Ca finit toujours comme ça.

Xavier voulait répliquer, riposter avec des arguments bien trempés, réfuter tout ce tissu mal tramé, clamer son innocence. Mais ce n'était pas le moment. Il ne ferait qu'envenimer les choses en parlant à une tête de mule dénuée d'oreilles. Il allait appeler un avocat et, ensemble, mettraient au point une stratégie. Le commissaire le regardait par en dessous. Il se radoucit d'un seul coup et, adoptant un ton de connivence, proposa:

- Allez, avoue tout maintenant. On en tiendra compte plus tard. Ca nous évitera deux journées de galère. Sans compter que tu te sentiras mieux ensuite.

Lui aussi était passé au tutoiement, le vernis administratif s'écaillait peu à peu, le naturel revenait au galop. Xavier se racla la gorge.

- Je ne... je ne parlerai qu'en présence de mon avocat. Puis-je passer mon coup de fil?

- Hé dis donc, ducon, je crois que t'as pas bien pigé là! C'est une garde à vue qui s'annonce, j'attends juste le papier signé et zou! Si tu veux jouer au plus malin, t'es mal tombé, je crois. Explique toi un peu sur le chef d'accusation numéro un pour voir.

- Numéro un?

- Ouais, tu m'as parfaitement compris, fais pas l'innocent. On a retrouvé le corps sans vie de... comment il s'appelle déjà celui-là (et ses gros doigts retournent une partie du fatras qui encombre le bureau), ah voilà, Tournon Gustave.

- Gus? Comment ça, sans vie?

- Hé, mais t'es dur d'oreille ou t'as une case en moins, tête de nœud? Ou bien tu veux me la jouer c'est pas moi monsieur le

commissaire, je vous jure que je n'ai rien fait. Putain, toi, t'es mal parti mon garçon. J'ai des clichés de la victime, c'est pas beau à voir. T'es un vrai monstre et tu as de la chance que je sais respecter les processus parce que sinon, tu l'aurais déjà reçue celle là. Et il montra sa grande paluche aux petits doigts boudinés.

- Un tir à bout portant et puis cinq coups de couteaux dans le bide. Faut vraiment être vicieux, hein? Y'en a qui ont ça dans le sang, c'est pas possible. Mais je vais te soigner, moi. C'est perpète au minimum parce qu'on a des lois de tapette, sinon ça serait vite réglé l'affaire.

Xavier était abasourdi. C'était la cerise empoisonnée sur le gâteau infect. Gus était mort. Comment était-ce possible? Et tout le monde le croyait coupable. Enfin tout le commissariat. Ça expliquait les regards mauvais, les coups d'œil en biais et la façon dont on l'avait accueilli ici. Mais quand même, on ne traite pas un coupable, serait-ce un meurtrier, comme ça? Pas en France, pas au XXI^e siècle!

- Comment c'est arrivé?

- Tu te fous de ma gueule, toi, hein? Tu vas en prendre pour ton grade mon pote. Comment c'est arrivé... Comme si tu ne le savais pas, enfoiré. On a retrouvé le corps inanimé du dénommé... euh, Tournon, c'est bien ça, dans une chambre d'hôtel, poignardé après avoir reçu une balle dans le dos. Dans le dos! Ca ne m'étonne pas venant de la part d'un pervers de ton espèce.

Il réfléchit un instant comme s'il revivait la scène du crime, pour mieux s'en imprégner. Il prit alors une grande inspiration et se tourna d'un quart de tour, offrant maintenant un profil de rugbyman. Il n'avait pas de cou, sa tête était directement posée sur les épaules bien larges et l'arête de son nez formait comme un accent circonflexe. Xavier pensa une seconde que la cause de cette déformation nasale était également responsable de l'absence de col. Finalement, il ne ressemblait plus trop au chef de l'état.

Le commissaire pianotait sur un antique PC dont la ventilation couvrait les rares bruits à l'extérieur.

- Putain, j'aime pas ces engins là. Il pesta encore quelques dizaines de secondes, puis la machine sembla répondre à ses sollicitations. Il inspira un grand coup.

- Nom, prénom, date de naissance, nationalité, lieu de domicile. Xavier répondait par réflexe. Son cerveau s'était déconnecté. Gus mort. Et Vicky? Où était-elle? Ils avaient disparu ensemble, mais le commissaire ne parlait que d'un cadavre, Dieu merci. Peut-être la police n'avait-elle pas découvert le corps de Vicky. Quel cauchemar! Et lui tenu pour responsable de ce carnage.

L'interrogatoire était succinct. Les policiers auraient tout le loisir de poser leurs questions insidieuses lors de la garde à vue qui s'annonçait. Xavier savait qu'un prévenu ne pouvait contacter son avocat avant une garde à vue, mais la loi n'avait-elle pas changé? Lorsqu'il mentionna la soirée, le commissaire ouvrit un œil.

- Une soirée en ton honneur. Qu'est-ce que tu as fait de si important, à part dégommer un pauvre type dans une chambre d'hôtel? Xavier se dit que son statut professionnel allait sinon le disculper, du moins atténuer la suspicion du policier.

- Créateur de jeux vidéos? Ces trucs débilissants où l'on doit tuer un maximum de personnes, c'est ça? J'ai un neveu qui est accro à ces conneries. Il y passe toutes ses nuits, c'est devenu un vrai zombie. Pitoyable. Quand je le vois, taillé comme un porte plume, les yeux dans le vide, coupé du monde, j'ai bien envie de discuter un peu avec le responsable de ces putain de jeux qui détraquent complètement le cerveau des jeunes. Hé ben, ça y est, on dirait. On peut dire que tu les collectionnes, toi.

- Euh, non. C'est pas moi. Euh, je veux dire, mes jeux ne sont pas comme ça. Là, c'est sur le monde sans pétrole...

- Un monde sans pétrole? Et puis quoi encore? Te fous pas de ma gueule, le dernier qui a seulement essayé est en train de se faire poser un dentier flambant neuf. De toute manière, on va enquêter là-dessus (et en se redressant, de sa voix puissante) Martin! Fais-moi des recherches sur ce... Briansson Xavier. Je veux tout savoir, jusqu'à la couleur de ses slips et s'il pisse droit et chie marron.

Martin se mit à rigoler. Le commissaire esquissa qu'à peine un

quart de sourire.

- Finalement, je crois qu'on va bien s'amuser tout les deux, hein? A chaque fois que je découvre un nouveau truc sur ton compte, ça me plaît. Annonce moi que tu es pédé converti à l'islam et ça être quatorze Juillet mon pote.

Des éclats de voix parvinrent de la pièce qui servait de hall. Le commissaire se retourna sur sa chaise, se leva à moitié, les poings posés sur son bureau.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel encore?

Il repoussa la chaise dans un raclement et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit d'un geste sec. Un brouhaha entremêlé de rires, de gloussements et d'interjections familières sauta aux tympans de Xavier. Il se retourna sur sa chaise sans apercevoir ce qui pouvait provoquer un tel désordre. Il n'osait pas se lever. Le commissaire pouvait revenir à tout instant et s'il l'avait seulement trouvé dans une autre position que celle où il l'avait laissé, ça allait barder. Seuls les sons arrivaient jusqu'ici.

Un nouveau venu amusait la galerie visiblement, mais Xavier ne pouvait déterminer si c'était un pauvre clochard passablement éméché, un idiot dont les flics se moquaient, peut-être bien une drag-queen qui faisait la joie primaire des inspecteurs ou simplement une de leurs connaissances, blagueur en diable.

Un instant, Xavier pensa à la fuite. La pièce ne disposait pas d'autre ouverture que la porte par où il était entré et que le commissaire venait d'ouvrir. Traverser le hall profitant de la confusion qui manifestement régnait là-bas? Non, c'était trop risqué et de toute façon, il était trop tard. Il venait de décliner toute son identité. Facile de le pister à présent et il n'avait pas l'âme d'un fuyard, contraint à une cavale sans fin. Et puis, il était innocent après tout! C'était lui la victime. Il fallait mettre la main sur Monteil et tout s'arrangerait. Mais comment arriver à convaincre les policiers et spécialement ce commissaire anonyme qui l'avait dans le nez depuis le début. Et qu'avait bien pu dire Juliette? Était-elle encore interrogée? L'avait-on relâchée à la connaissance de son pedigree? Pourquoi n'avait-elle pas expliqué qu'il était innocent? Mais on ne la croyait peut-être pas plus que lui.

Xavier risqua un coup d'œil en s'étirant au maximum, tout en restant assis d'un coin de fesse. Des bruits de cannettes qui s'entrechoquent maintenant. C'est pas possible, il y a une fête là, à côté? Huit heures, un Dimanche matin, dans un commissariat du XV°. Pas possible. Xavier était maintenant debout, s'avavançait prudemment vers la porte entrouverte qui laissait glisser des sons divers. On s'amusait bien à présent dans la pièce voisine. Il voulu donner un coup d'œil lorsque la porte s'ouvrit en grand et que le commissaire fit son entrée, son visage cramoisi par un rire qu'il ne pouvait pas stopper. Dans son sillage, un grand blond dont le t-shirt blanc moulait un torse musclé en diable. Monteil.

Juliette Félin n'avait pas sommeil. Elle restait là, debout, à regarder sans voir. La grande baie vitrée de son appartement modeste s'ouvrait sur les toits parisiens, encore sombres d'une nuit particulièrement étrange. Le soleil se cachait encore derrière d'épais nuages. Il était huit heures trente.

Hier soir, elle s'était présentée au bureau où elle avait passé un casting deux semaines auparavant. Son agent et deux personnes de la production l'attendaient. Un spot publicitaire de trente secondes pour une marque prestigieuse de parfum. Elle avait été retenue. Le tournage devait avoir lieu, de nuit, sur les quais de seine. C'était bien les mecs de la pub, ça, de choisir un Samedi soir alors que n'importe quel autre jour de la semaine aurait parfaitement convenu.

- L'ambiance, ma poule, l'ambiance. Il fallait lui dire à son agent qu'elle n'aimait pas du tout qu'il l'appelle ma poule. Une bonne fois pour toutes. Mais Juliette n'avait pas un tempérament à rabrouer son monde. On lui avait reproché cette faiblesse bien souvent. Ce trop plein de gentillesse dans le monde cruel du cinéma lui avait valu une carrière remplie mais qui végétait. Une vingtaine de long métrages, sans jamais décrocher le rôle principal alors qu'elle avait bien plus de talent et de volonté que d'autres. Et puis, elle était vraiment jolie.

Lorsqu'ils arrivèrent devant Notre Dame, tout le staff technique s'affairait déjà dans des réglages. On avait arrosé les pavés pour « créer une ambiance » et les éclairages finissaient de donner l'illusion d'un Paris d'autrefois, un soir de pluie.

Le script indiquait qu'elle devait se contenter de marcher le long du quai, se retourner à un moment bien précis, esquisser un léger sourire, puis rire franchement, en renversant la tête sous

une pluie fine. Les effets spéciaux se chargeraient du reste pour fignoler un clip de trente secondes bien léché, sensuel avec un rien de rétro, bref, des images vendeuses.

Ce n'était pas un long métrage, mais le budget était conséquent et on fit un tel nombre de prises qu'à la fin Juliette ne comptait plus. Elle devait porter une simple robe de soirée, qui tombait au-dessus du genou et assez décolletée. On était fin Novembre, et malgré un temps sec, les soirées étaient fraîches. Pendant les longues minutes d'attente, elle s'était enveloppée dans un trench coat bien confortable. La nuit s'avancait. Passé minuit, on fit une pause et vers deux heures l'équipe se disloqua. Certains allaient boire un verre dans un quelconque bar, la plupart rentraient chez eux. Ce n'était pas la première fois que Juliette travaillait pour la publicité. L'ambiance était professionnelle avant tout. On ne s'y étreignait pas et nulle embrassade, aucun mot gentil, affectueux, ni d'encouragements. Rien à voir avec le tournage d'un film qui se prolongeait parfois sur plusieurs semaines, créant une complicité entre les acteurs et les techniciens. Impersonnel et efficace. Comme ce soir.

Personne ne lui offrit de venir boire un dernier verre, qu'elle aurait refusé de toute manière. Elle tombait de fatigue et n'avait qu'une envie: rentrer se blottir sous sa couette. Elle savait que Marc ne serait pas là. Il fallait qu'elle lui demande de lui rendre sa clé. Encore une histoire qui se tarissait.

Le réalisateur et le chef opérateur lui serrèrent la main, exprimant en peu de mots leur satisfaction. On avait fait du bon boulot. Elle avait été parfaite.

Cet unique compliment réchauffa Juliette. Elle pourrait compter faire partie d'un projet ultérieur. Les engagements ne manquaient pas de toute façon. A trente deux ans, elle n'attendait plus le « rôle » de sa vie. Elle s'était résignée à faire son métier correctement, un métier qu'elle avait choisi, pour lequel elle s'était battue, encore heureuse de pouvoir travailler et ne pas végéter au chômage comme beaucoup de ses copines et amis.

Elle monta dans sa petite voiture vert pâle. Mis le contact et défila parmi les rues désertes. Le stress du tournage retombait,

avachissant ses épaules et alourdissant ses paupières. Elle n'aurait pas roulé dix kilomètres de plus. Elle baissa la vitre et l'air glacé fit voler ses cheveux.

Brusquement une forme bondit à l'angle d'une rue. Elle ne put l'éviter, malgré un puissant coup de freins.

Affolée, elle resta quelques secondes abasourdie, ses mains crispées sur le volant. Elle imagine déjà les conséquences. Elle sort, ses jambes la maintiennent debout dans un léger tremblement. Elle contourne l'avant de l'automobile. Un homme est à terre, recroquevillé. Il ne bouge pas, n'émet aucun son. Une angoisse infernale s'empare d'elle. Ce n'est pas possible. Elle se penche, s'accroupit.

- Monsieur?

Elle n'ose toucher le corps sans vie de l'inconnu. Il porte un coûteux smoking. Drôle de tenue pour un jogging en plein Paris à deux heures du matin. Où courait-il comme ça? Elle s'apprête à appeler une ambulance, les secours, quand l'homme bouge une épaule, puis se met à genoux. Il n'y a pas une trace de sang, cependant le choc a été violent.

- Ne bougez pas, j'appelle les secours.

- Non. Emmenez-moi, s'il vous plaît. Vite. Il... il me poursuit, vous comprenez?

Juliette releva la tête. Les rues étaient toujours aussi désertes. Personne à l'horizon. L'homme délirait, c'est sûr. Mais il s'accrocha à son bras. Elle n'appela pas les secours. L'aida à s'allonger sur la banquette arrière.

Elle mis le contact. Se retourna. Il s'était à nouveau évanoui. Juliette posa son portable sur le tableau de bord et décida, malgré les exigences du blessé, de l'emmener aux urgences les plus proches. Pendant le trajet, il dût se réveiller, elle l'apaisa par quelques paroles réconfortantes. Quelle histoire, quelle nuit! Quand elle allait raconter ça à son amie Caroline... Et puis non, à quoi bon? Elle ne raconterait ça à personne. Elle allait déposer l'inconnu aux urgences en donnant un faux nom. Ce serait bien le diable si un membre du personnel la reconnaissait.

Dès qu'elle franchit le portail automatique du service urgentiste, une équipe de deux infirmiers s'approcha. Elle avait la chance

de n'avoir jamais été en contact avec ce milieu mais il lui semblait, pour une nuit de Samedi, que tout était bien calme. Les deux infirmiers s'occupèrent illico du blessé. Ils l'installèrent rapidement tout en faisant preuve d'un sang froid impressionnant, comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. Mais, ils FAISAIENT ça toute leur vie.

La civière disparut derrière une porte vitrée coulissante. Juliette se retrouva seule, dans ce hall d'entrée. Personne ne s'occupait des gens bien portants ici. Sans réfléchir davantage, elle monta dans sa voiture. Mis le contact.

Ce n'est qu'une fois dans son appartement (Marc n'était évidemment pas présent), qu'elle se mit à cogiter. Elle s'était bien enfouie sous la couette, après avoir avalé d'un trait une infusion aux vertus tranquillisantes, mais impossible de s'endormir. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, l'image de cette forme bondissante se jetait devant ses roues, sur son capot, sur son pare-brise. Elle revit aussi le regard implorant de la victime, une bête pourchassée, comme si il était réellement traqué. Elle n'aurait pas dû s'enfuir des urgences. Ce n'était pas elle. Pas Juliette Félin. Actrice talentueuse à défaut d'être reconnue. Un agenda rempli, même si ce n'étaient pas des premiers rôles. Une vie qu'elle avait rêvée encore gamine, puis adolescente. Elle avait toujours été régulière dans un métier où les coups bas pleuvaient. Alors pourquoi cette attitude cette nuit? Pourtant elle n'avait à aucun moment paniqué. Les séances avec le Lama Krishnou n'avaient pas été vaines. Elle se retourna plusieurs fois dans le lit deux fois trop grand. Finit par émerger. S'habilla d'un jean et d'un pull bien chaud. Et sortit sans verrouiller la porte. Elle ouvrit la portière de sa voiture, laissée sur le parking du trottoir d'en face. Mis le contact.

Il n'était pas quatre heures du matin lorsqu'elle pénétra dans le parking de l'hôpital. Elle allait se présenter à l'accueil. Décliner son identité. Prétendre qu'elle avait paniqué tout à l'heure ou qu'elle avait quelque chose de pressant (pressant? à deux heures du matin?) à faire. Et demander des nouvelles de l'inconnu. Peut-être la laisserait-on le voir. Elle préparait ses phrases comme elle répétait ses textes tout en ouvrant la portière.

Tout de suite elle le vit, encore habillé de la blouse blanche dont on couvre les patients. Elle pensa qu'il ne devait pas avoir chaud dans le petit matin, il était pieds nus. Elle s'avança, demanda d'une voix plus autoritaire qu'elle ne le voulait pourquoi il était là, dehors, puis, radoucissant le ton, comment il allait, si on lui avait fait passer des examens, des radios... Il parut surpris de la voir, comme s'il n'établissait aucun lien entre elle et la personne qui l'avait percuté plus tôt cette nuit. Après tout, il n'avait pas dû bien enregistrer son visage.

Elle voulu dissiper le malentendu en expliquant qu'elle était l'auteur de l'accrochage et prétextant l'oubli d'un pardessus pour expliquer son retour à l'hôpital, mais déjà il s'engouffrait dans la petite voiture citadine. Il semblait excité comme si on le poursuivait. Juliette démarra et quitta le parking de l'hôpital en lui enjoignant de boucler sa ceinture. Elle pensait qu'une commotion supplémentaire en cas de freinage intempestif risquait de lui faire perdre définitivement l'esprit. Comme elle roulait ne sachant bien vers où aller, il lui raconta sa folle nuit, poursuivi par un ancien camarade d'école qu'il n'avait pas revu depuis, sa bête noire. Juliette n'avait vu personne lorsqu'elle l'avait percuté. Elle jeta un œil dans le rétroviseur intérieur. Les rues étaient incroyablement désertes. Etrange pour une nuit de samedi se fit-elle la réflexion. L'histoire abracadabrante de Xavier, son complexe de persécution, son côté paranoïaque n'effaçaient pas cette tendresse qu'elle éprouvait pour lui. Comme si elle avait retrouvé, elle aussi, un ami d'enfance perdu depuis si longtemps. Une sorte d'affection laissa place à la pitié qu'il lui inspirait. Elle n'avait pas encore décidé si elle le raccompagnait chez lui (mais à quelle adresse?), si elle le déposait devant un commissariat (mais on allait sûrement lui demander de faire une déposition) ou encore le ramener chez elle. Soudain l'habitacle de la voiture s'illumina. Un énorme camion les serrait de près, tous feux allumés. Elle se souvint des cours de pilotage qu'elle avait pris en vue d'un tournage. Elle accéléra en gardant un calme qui l'étonnait elle-même. Xavier connaissait toute sa carrière, répertoriant chacun de ses rôles, la tenant pour l'idole qu'elle n'était sûrement pas. Il l'habillait de

tous les talents, lui offrant le rôle principal de la série dans laquelle elle tenait un rôle récurrent, certes, mais infime, lui échangeait ses deux seules récompenses (un prix d'interprétation dans un festival obscur en Normandie et une statuette qui ressemblait davantage à un personnage de bric-à-brac qu'à un Oscar) contre deux véritables Césars. Cela la fit sourire. Elle se sentit du coup et pour la première fois dans la peau de la star qu'elle ne serait jamais, nonobstant son talent et sa motivation.

Elle s'engouffra dans des rues plus modestes, espérant semer le trente huit tonnes. Il la collait toujours comme dans la pire des séries policières américaines. C'était un vrai film, à la différence qu'ici, aucun technicien n'était planqué dans la voiture, aucune préparation ou répétition n'avait été organisé et il n'y avait qu'une seule prise, Dieu merci.

Maintenant l'ogre d'acier actionnait sirène et klaxonnait à qui mieux mieux. Avec tout ce tintamarre, Juliette espérait l'arrivée imminente de la police.

Finalement, elle prit une rampe en béton qui desservait visiblement un parking. Le monstrueux camion ne pourrait pas suivre, c'était couru, le plafond était bien trop bas. Pourtant il insista et ne fut stoppé que dans un grand fracas d'acier et de béton mêlés. Juliette était tétanisée, Xavier l'empoigna par le bras et ils grimpèrent l'escalier de service du parking souterrain. Ils furent accueillis par trois voitures de police, gyrophares allumés et garées en biais dans la rue. Un vrai film.

Un officier menotta Xavier et laissa les bras de Juliette libres, elle ne savait pas pourquoi. On les poussa plus qu'on ne les invita à monter à l'arrière de deux véhicules. Juliette ne comprenait pas davantage pourquoi on les avait séparés.

Le commissariat était tout proche.

Un agent au visage boutonneux et aux immenses oreilles décollées émergeant d'une tignasse grasseuse l'accompagna dans un petit réduit qui servait de bureau. Une armoire métallique tenait tout un pan de mur, un vasistas minuscule éclairait à peine le local exigü. L'agent actionna l'interrupteur et une lumière blafarde inonda un bureau constellé de marques de

tasses de café où deux chaises encore vides se faisaient face. Là, on n'était plus du tout dans un film, du moins pas dans une super production américaine. Juliette s'assit et n'eut pas à attendre longtemps car l'agent qui toussotait comme un tuberculeux n'était rien moins que l'inspecteur qui l'interrogerait sans plus attendre.

Après avoir décliné son identité et son adresse, elle dut répondre à une série de questions pour le moins loufoques. Il apparaissait que les policiers prenaient Xavier comme son agresseur. L'interrogatoire, de fait, tournait à la parodie. Tout en notant sa déposition, l'inspecteur consignait sa propre version des faits, sans en démordre d'une virgule. Malgré les précisions de Juliette, le départ de l'hôpital, la course poursuite et l'arrêt brutal du camion, le policier restait sur son idée fixe et préconçue : Xavier était le seul et unique responsable du rodéo nocturne qui avait tourné au cauchemar. Juliette baissa les bras devant tant de mauvaise fois. On ne lui reprochait rien à elle, on lui demanda même si elle désirait porter plainte. Une dernière fois, elle répéta que Xavier était à ses côtés dans sa voiture et qu'il était tout autant victime qu'elle. Lorsqu'elle demanda si on avait retrouvé l'agressif conducteur du trente huit tonnes, l'inspecteur prit un air condescendant et sur le ton qu'un père adopte pour rassurer son jeune enfant au sortir d'un mauvais rêve, il asséna comme une évidence qu'il n'y avait personne dans la cabine du camion ni aux alentours, convaincu que Xavier était le chauffard imbibé d'alcool.

Juliette poussa un soupir d'impuissance. Autant s'adresser à un mur. Sans plus de cérémonie, elle fut libre de quitter le poste de police. On ne la renseigna pas davantage sur l'avenir immédiat de Xavier.

Elle sortit du bureau, se trompa de couloir et, une seconde, elle entrevit la pièce dans laquelle allait être interrogé Xavier. Elle n'osa pas lui parler, ne sut dire pourquoi. Mais elle griffonna son adresse sur un bout de papier qu'elle glissa dans la poche de la blouse qu'il portait depuis son arrivée à l'hôpital. Elle fut si discrète qu'il ne la remarqua pas, pas plus que le policier en forme de tonneau qui la croisa sans un regard lorsqu'elle passa

le seuil. Elle était dehors, dans le petit matin naissant. Une nuit blanche. Sa première depuis ses années d'études dans un vague cours de comédie, rive gauche. Elle s'ébouriffa, croyant sortir d'un tournage, mais tout ceci était bien réel.

Elle avait percuté un inconnu au milieu de la nuit. L'avait accompagné aux urgences les plus proches. N'arrivant pas à trouver le sommeil, elle était revenue au centre hospitalier prendre des nouvelles lorsqu'il était apparu sur le parking en tenue de patient. Puis la poursuite à travers les rues vides et cet interrogatoire de pacotille. Tout cela était manifestement incongru. Elle aurait aimé dénouer les fils de cette pelote mais elle tombait de sommeil.

Elle rentra chez elle, se blottit sous sa couette mais n'arriva pas à s'endormir. Le jour filtrait au travers des lames disjointes des persiennes. Combien de temps resta-t-elle à tourner et retourner les événements de la nuit passée? Surement pas très longtemps. La sonnette de la porte d'entrée se déclencha. Elle bondit de son lit et courut pieds nus et seulement vêtue d'un immense t-shirt à l'effigie de Mickey qui tombait sur ses genoux. Elle ouvrit sans prendre la précaution de mettre la chaîne de sûreté. Une erreur qui pouvait être fatale, spécialement après tous les événements des dernières heures, elle en convint en y pensant plus tard.

Mais ce n'était que Xavier. Toujours vêtu de son unique blouse d'hôpital et tenant un morceau de papier au bout de ses doigts, le même qu'elle avait glissé subrepticement au commissariat. Là encore, elle ne savait pas pourquoi elle avait agi de la sorte.

Il semblait avoir couru un marathon sous une pluie battante. Ses cheveux collaient à son front rougi. Un instant, elle pensa qu'on l'avait passé à tabac. Cela n'avait rien d'inimaginable au vu de l'ambiance qui régnait dans ce commissariat. Mais elle comprit très vite qu'il avait dû s'enfuir. Elle posait question sur question et il ne répondait pas, véritable somnambule tiré de sa couche mais nullement de son sommeil. Hagar, il se dirigea vers le canapé et s'effondra sans un mot. Trente secondes plus tard, il dormait comme un nouveau né. Juliette resta un bon quart d'heure à le regarder. Le bout de ses doigts était animé de petits soubresauts et sous ses paupières elle remarquait les

mouvements de ses yeux.
Il rêvait.

La première chose que Xavier découvrit en se réveillant était encore ce ciel turquoise parsemé de rares nuages, certains portant des reflets orangés. Il ne put savoir si c'était l'aube ou le crépuscule. Le soleil devait d'une manière ou d'une autre frôler l'horizon pour obtenir cet éclairage. Il essaya de remuer la tête, aussitôt une douleur foudroyante traversa ses tempes. Immobile, il se demandait ce qui avait pu lui arriver. Où était-il? Il tenta de reconstituer le puzzle de la nuit passée. Chaque nouvelle image qui se formait dans son esprit était une pièce à remettre à sa juste place. La scène où il avait été honoré (il lui semblait que cela avait eu lieu il y a des siècles), le repas avec ses amis proches (image assez floue), le spectacle un peu chaotique dans ce bar (il ne saurait retrouver l'adresse), Monteil le persécutant (n'était-ce finalement qu'un cauchemar?), la rencontre avec Juliette Félin dans des circonstances qui lui échappaient (était-elle bien réelle ou n'était-ce qu'une magnifique illusion), la poursuite par les rues désertées (avait-il été blessé pendant cette chevauchée?) puis son passage au commissariat davantage en tant qu'accusé que victime ou simplement témoin. Maintenant il était allongé il ne savait où, en pleine campagne et non pas sur un lit d'hôpital ou croupissant dans une cellule. Que s'était-il passé?

Il essaya un nouveau mouvement, s'appuya sur son coude droit afin de se relever, de pouvoir observer autre chose qu'une partie du ciel. Cette fois, aucune douleur. A demi relevé, les bruits vinrent cogner ses tympans. Son audition était mauvaise, il s'en apercevait maintenant. Un souffle l'empêchait de distinguer les subtilités des sons qui l'entouraient. Comme le bourdonnement d'une cascade toute proche, la rumeur de flots s'abattant avec régularité, le chant de la mer. Peu à peu, il put reconnaître des

sons ménagers, comme si on s'activait en cuisine. Il s'aperçut que le ciel n'était qu'un trompe l'œil peint au plafond d'une chambre claire, dépourvue de tout mobilier inutile. Une petite table et une simple chaise faisaient face à une large fenêtre où les rideaux mal joints laissaient passer une lumière tamisée. Les bruits se firent plus nets, plus précis. Xavier pensait à un archéologue dépoussiérant minutieusement un squelette du jurassique à l'aide d'un mince pinceau. Le ronflement paraissait s'apaiser et les bruits lui parvenaient maintenant tout comme les os se révélaient sous la brosse du chercheur. Quelqu'un ouvrait puis refermait la porte d'un réfrigérateur, des bouteilles s'entrechoquaient, des ustensiles de cuisine étaient manipulés. Sa vision en trois dimensions retrouvée, son acuité auditive plus sûre lui remémorèrent les événements plus récents.

Son échappée du commissariat après l'explosion...

Une détonation, une grenade peut-être, avait semé le chaos. La déflagration expliquait sa perte d'audition. Cela avait affecté ses capacités de réflexion, peut-être endommagé sa mémoire. Il frémit aux possibles séquelles d'un tel choc auditif. Il se concentra dans le but de reconstituer le déroulement de ces dernières heures. Ses souvenirs récents étaient comme une anguille qui réussissait toujours à lui échapper au moment où il tenait un maillon de cet enchaînement fou. Des images remontèrent d'un passé trop récent pour être définitivement fixé. Son simulacre de déposition au commissariat. Une agitation dans la pièce voisine qui avait permis le départ du commissaire, puis son hésitation à découvrir ce qui se tramait derrière la porte entrouverte. Enfin le choc: Monteil était là, parmi tous les flics et il avait l'air de bien amuser la galerie. Il faisait certainement partie de la bande, ce qui expliquait l'acharnement de ses collègues sur sa pauvre personne. On allait l'accuser lui, à la place de Monteil, flic ripoux qui se prétendait au-dessus des lois. Xavier revit le commissaire venir vers lui, suivi du grand blond musclé.

Soudain le temps s'était dilaté.

Les deux secondes qui avaient suivi s'étaient étendues sur de longues minutes. L'action s'était déroulée en un claquement de

doigts, pourtant Xavier l'avait gravé image par image sur le support de sa mémoire.

Le commissaire s'apprêtant à ouvrir la bouche.

Monteil faisant un pas de côté, se retournant de trois quarts, plongeant sa main droite dans la poche arrière de son pantalon baggy.

Tous les collègues en second plan, encore étouffés de rires, se tapant les cuisses dans un brouhaha de fin de noces.

L'objet métallique brilla un instant dans la main droite de Monteil. De la taille et de la forme d'un avocat, même couleur, mais strié comme une plaquette de chocolat.

Xavier comprit immédiatement le danger imminent.

Le grenade fut lancée en l'air avec suffisamment de force pour qu'elle aille rebondir dans un recoin que l'orifice de la porte masquait à la vision de Xavier. Il se tenait alors encore dans la pièce d'interrogatoire.

Dans un réflexe, il bondit, bousculant les cent cinquante kilos du commissaire qui, stupéfait, ne réagit pas. Lorsqu'il rugit un commandement à toute la brigade, le son de sa voix fut engloutie par l'extraordinaire explosion qui fit voler une armoire métallique et enflamma les papiers contenus dans toute la pièce.

Xavier, tel un trois quart aile, slalomait entre les hommes pétrifiés. Le claquement de la détonation rendit sourd Xavier alors qu'il était projeté en avant par le souffle de l'explosion. Il trébucha, tomba en atteignant l'entrée du hall. Son sang était saturé d'adrénaline. Ses muscles ne répondaient plus au commandement de son esprit, ils fonctionnaient par réflexe purement animal. L'instinct de survie. Il dévala la paire de marches qui le propulsait dans le petit matin. Dans son dos, un vrai champ de bataille. Xavier ne se retourna pas. Il ne savait pas si on avait donné l'alerte de sa fuite, si les policiers allaient se jeter dans son sillage ou si, plus vraisemblablement, ils se relèveraient au milieu des décombres, inspectant les dégâts, appelant les secours, donnant les premiers soins aux blessés inévitables.

Il avait couru les poumons en feu, la tête vide, ne savait pas vers où il détalait mais désirant mettre le plus de distance entre lui et

ce commissariat en feu. Ses jambes le portaient par les rues où la circulation du Dimanche matin était encore clairsemée. Il se souvint de sa cavale quelques heures plus tôt lorsqu'il était poursuivi par Monteil. Ce même Monteil qui, sans le vouloir, l'avait libéré. Mais c'est peut-être bien ce qu'il voulait en fait. L'avoir pour lui tout seul.

Xavier tourna la tête sans ralentir l'allure. La sanction fut immédiate, il buta sur une plaque d'égout, l'envoyant à terre et râpant ses paumes qu'il tendit par réflexe. Il se releva, examina rapidement la rue encore vide. Personne ne l'avait pris en chasse. Mais il était clair maintenant que Monteil avait tout organisé pour le libérer et l'avoir à sa merci. Le gros chat s'amusant avec la petite souris. Il s'était changé (il ne portait pas ce t-shirt plus tôt dans la nuit, ça Xavier en était certain) et s'était procuré une grenade afin de semer le désordre parmi ses collègues. Ce mec était quand même bien taré.

Xavier reprit sa course. Monteil pouvait déboucher à tout moment d'une rue transversale. Peut-être le suivait-il discrètement, planqué dans son sillage pour pouvoir le cueillir à point.

Xavier portait encore la blouse blanche de l'hôpital, un pantalon de toile qui commençait à vouloir descendre sur ses genoux et une paire de sabots en plastique qui lui entaillait les orteils.

Machinalement, il plongea sa main dans une des poches de la blouse, y découvrit un morceau de papier plié en deux.

Une adresse.

Un prénom.

Juliette.

Encore sonné par la violence de ses souvenirs récents, il n'avait pas perçu l'arrêt des bruits de cuisine et pas plus entendu son hôtesse entrer dans la chambre et venir se pencher à son chevet.

- Bonjour. Comment allez-vous?

Xavier fut tiré de ses réflexions en un éclair. Un instant il crut voir le visage joyeux de Monteil, prêt à se jeter sur lui. La seconde suivante, il soupira d'apaisement.

- Ca va. Encore un peu traumatisé, je pense.

Juliette Félin était là, devant lui. Son idole, l'actrice française dont il avait vu tous les films, jamais manqué un seul épisode de la série La Féline où elle incarnait avec brio et talent une héroïne le faisant fantasmer.

Tout cela n'était donc pas un rêve.

La réalité était merveilleuse, pour la première fois depuis la veille.

Il repensa à l'adresse griffonnée à la hâte sur un morceau de papier. Son salut, il le devait à elle, Juliette.

- Heu, c'est vous qui... votre adresse.

- Oui. Ne me demandez pas pourquoi en revanche.

- C'est gentil. Merci. Je vous doit surement la vie sauve.

- Oh là, je n'ai rien de Demi Moore sauvant le monde vous savez.

- Je m'en doute. En outre, Madame Moore n'a pas le quart de votre talent.

Juliette sourit. Les propos des fans ne s'encombrent pas de Demi mesure, justement.

- J'ai préparé un petit déjeuner, si ça vous dit.

- Oui. Merci, c'est très gentil, j'ai une faim de loup. Heu, quelle heure est-il?

- A peine neuf heures.

- Du matin?

- Oui, Dieu merci.

- Je croyais avoir dormi pendant des heures.

- Vous êtes tombé comme une masse en arrivant ici, je doute que vous m'ayez même reconnue. Mais votre « nuit » n'a duré qu'à peine une demi heure. Désolée.

- Il n'y a vraiment pas de quoi. Je... C'est moi qui suis désolé de vous importuner de la sorte. Ca ne me ressemble pas. Surtout vous.

- Surtout moi? Comment ça, qu'est-ce que vous voulez dire?

- Non, enfin je... Je n'en reviens pas d'être là avec vous, après toutes ces péripéties.

- Venez, vous allez me raconter tout ça devant un copieux petit déjeuner.

Xavier raconta chaque détail de son « évasion ». Juliette écoutait

attentivement, prenant part à toutes ses péripéties, le questionnant parfois.

Au milieu d'une phrase Xavier s'interrompt brusquement. Juliette eut un mouvement de la tête qu'elle avança comme lorsqu'on tend le cou pour mieux entendre une confession murmurée.

- Qu'y a-t-il?

Xavier venait de se souvenir des paroles du commissaire, plus précisément des chefs d'accusation dont on l'accusait. Gus était mort. On ne lui avait pas donné d'autre explication, mais visiblement s'il était accusé du meurtre, c'est que Gus avait été assassiné. Pourquoi? Il n'existait pas sur cette planète un être plus cool que Gus. Ce n'était pas juste.

Xavier se leva, bien décidé à aller visiter la morgue ou quelque endroit où l'on entrepose les corps sans vie. Juliette le stoppa dans un élan de raison.

- Il faut que j'aie voir mon ami, savoir ce qui s'est passé.

- Je vous signale simplement que vous êtes accusé de son meurtre. Et qu'après ce qui s'est passé ce matin, la police a dû renforcer la surveillance. Et puis nous ne savons même pas dans quel hôpital il se trouve.

Xavier nota l'emploi du mot « nous ». Elle s'associait donc à sa recherche. Il en fut ému. Terrassé par ces arguments plein de bon sens, il se rassit.

- Tout cela est un cauchemar.

Juliette leva les yeux au plafond, en réfléchissant aux propos de Xavier. Toute son histoire ressemblait davantage à un scénario de film de série B plus qu'à la réalité. Xavier était trop impliqué pour avoir un regard extérieur à toute son aventure.

Un bar bruyant où les clients se transforment et se mêlent à une troupe de théâtre, les retrouvailles d'un ancien camarade de classe qui le considérait toujours comme sa tête de turc, une course poursuite digne des polars les plus audacieux et au final un semblant d'interrogatoire avant l'explosion des lieux. Un cauchemar. Et pourquoi pas?

- Téléphonnez à votre ami.

- Mon ami? Quel ami?

- Hé bien, Gus.

- Mais... il est...

- Oui. Enfin c'est ce que vous a appris le commissaire. Faites son numéro. Personne ne décrochera et vous en aurez le cœur net.

Elle lui tendait un portable dernière génération.

- Je ne sais pas me servir de ces trucs là.

- Donnez moi simplement le numéro.

Elle composa les dix chiffres en moins de deux secondes puis tendit l'appareil à Xavier. Déjà un bip signalait une première sonnerie à l'autre bout de la ligne. Xavier avait donné le numéro du fixe de Gus. Son portable devait être entre les mains de la police à l'heure qu'il est. Une seconde sonnerie. Xavier revoyait le récepteur posé sur son socle lui-même disposé sur une petite étagère dans le minuscule couloir de son appartement qui faisait office de vestibule. Des paires de chaussures mal alignées, son Vtt, divers cartons entreposés, un ballon de football. C'était toujours un vrai parcours du combattant pour accéder à la cuisine à droite ou au salon à gauche. Troisième sonnerie. Vu la disposition de l'appareil, Gus ne répondait jamais avant la quatrième sonnerie. Pour peu qu'il soit endormi. Il imagina son meilleur ami allongé en travers du lit ou simplement vautré dans son canapé. Cette image fit naître une ébauche de sourire. Mais Xavier ne put empêcher son cerveau de former une autre image, celle de son meilleur ami allongé sur une table dans un sous-sol exagérément éclairé où un médecin légiste brandissait déjà un scalpel dont la lame affûtée renvoya un éclair de lumière sur les murs nus et glacés. Quatrième sonnerie. D'autres souvenirs vinrent s'agiter devant ses yeux qu'il avait fermé, espérant ainsi conjurer le sort. Mais les morts ne ressuscitent pas dans la vraie vie. Cinquième sonnerie. Xavier vit l'appartement de Gus, résolument vide. Il était peu probable que les flics aient encore effectué une perquisition. Sixième sonnerie. Une sourde résignation monta depuis l'entresol de ses tripes, inondant d'une noire tristesse son cœur et comprimant sa gorge. Septième sonnerie. Il rouvrit les yeux. Juliette fixait son regard sur lui, ne sachant quelle attitude adopter. Il perçut un encouragement dans

ses yeux gris qui le supportaient comme on soutient quelqu'un dans l'adversité. Huitième sonnerie. Il ne fallait pas rêver. Le corps de Gus gisait sur une paillasse prêt à être autopsié. Tout était fini. Neuvième sonn...

- Allo?

- ...Gus?

- Ah, c'est toi Xavier. Comment ça va?

La pièce était totalement enfumée. Des quintes de toux interminables s'échappaient de gorges en feu. Les larmes coulaient abondamment et malgré ça, ils avaient l'impression qu'un millier d'aiguilles perforaient leurs rétines. Il fallut quelques minutes pour se repérer dans l'espace pourtant habituel du commissariat.

L'explosion de la grenade fumigène avait tout de même provoqué un souffle qui avait fait s'effondrer deux armoires métalliques et éparpillé tout ce que le bureau pouvait compter de feuilles de papier. La stupéfaction avait jeté à terre une partie des hommes de la brigade.

Chacun essayait de trouver la porte de sortie, respirer l'air du petit matin parisien. Et surtout trouver de l'eau. Beaucoup d'eau, pour apaiser leurs yeux qui brûlaient.

Le commissaire Leducq rampa jusqu'au distributeur d'eau, une énorme bonbonne d'eau minérale qui permettait à chacun de se désaltérer. En dehors du service, ses hommes faisaient ce qu'ils voulaient, mais en mission et au commissariat, pas question de toucher à une seule goutte d'alcool. Leducq l'avait en horreur jusqu'à son odeur sirupeuse. La seule vue d'une bouteille de Whisky lui retournait l'estomac.

Il avait vu ses camarades tomber dans une embuscade, là-haut, dans les montagnes afghanes, tous ronds comme des queues de pelle. Il y avait quinze ans de ça, mais il ne se passait pas une nuit sans que l'un de ses soldats, qui étaient devenus de bons copains, une sorte d'amitié virile et sans chichi qu'on ne trouve

plus guère que dans l'armée, la vraie, pas celle qui parade sans sortir de la sécurité d'une caserne mais celle qui défend des valeurs trop souvent bafouées et qui mouille le maillot pour cette simple mais si puissante idée de liberté, une liberté que tous glorifient dans leurs beaux discours sans se rendre compte du prix à payer, sans qu'aucun de ses gars donc ne vienne hanter ses cauchemars.

Toujours le même scénario.

On les avait envoyé dans les contreforts du haut pays pour maintenir une paix illusoire et protéger la population civile des excès de talibans bien allumés. Mais il ne se passait jamais rien et l'oisiveté qui gangrenait le moral des hommes avait permis à quelques bouteilles de tord-boyaux de faire leur apparition parmi l'unité. Leducq était comme tous ses amis à l'époque. Il ne rechignait pas à lever le coude. Et même plutôt deux fois qu'une. Les russes repoussés chez eux vingt ans auparavant par de valeureux guerriers afghans avaient laissés quelques caisses de vodka. Les musulmans n'y avaient pas touché. L'unité à laquelle participait Leducq s'était donc chargée de faire bon usage des bouteilles poussiéreuses. L'alcool avait perdu de son arôme mais il vous brûlait gentiment l'estomac, éliminant la peur qui infusait dans le sang de soldats pourtant aguerris. Seulement, dans ce conflit qui n'en était pas un, point de ligne de front, pas davantage de bataille bien déclarée. Les fous de Dieu frappaient sans sommation, par petits groupes, en embuscade. La fausse tranquillité cachait sans cesse une menace qui planait sur ses montagnes inconnues des soldats français mais que les gars du pays connaissaient mieux que leur poche. Ajouté au désœuvrement, le spectre d'une rafale de mitrailleuse ou l'éclatement d'une grenade rendait les membres de son unité anxieux. Et un soldat tourmenté est un soldat dangereux, à commencer pour lui-même. Leducq ne songeait pas à tout ça, à l'époque. Que les conflits avaient changé depuis l'enlèvement américain au Viet-Nam. Les grandes batailles bien ordonnées où chacun savait ce qu'il avait à faire, c'était du passé. En outre, l'officier n'avait jamais connu cette guerre de front, franche et droite où le cerveau se contentait de suivre les ordres donnés,

les muscles tendus, porté par la rage de vaincre. Dorénavant, l'incertitude et la peur rendaient les soldats inquiets, démoralisés et en proie à des sentiments vicieux et tordus qui, justement, n'existent pas dans l'armée.

Leduc y avait vécu ses plus belles années. L'armée était une grande dame où la valeur réelle des hommes se révélait. Elle était en train de devenir une fille perverse qui avachissait un moral en acier trempé, corrompait le courage suprême et réduisait des hommes sains à l'état de larves.

Un jour de canicule, on était pourtant à plus de trois mille mètres d'altitude, le groupe fit halte aux abords d'une grotte. Après s'être assuré qu'elle ne cachait pas quelques rebelles en manque d'action, ils prirent possession des lieux pour une pause à l'abri du soleil mordant, dans une fraîcheur qui étonna les plus blasés. Lemercier sorti deux bouteilles de vodka de sa besace sous le regard réprobateur de Leducq. Il n'était pas le dernier à vider les bouteilles, mais là, on était loin de la base, exposés et, d'une certaine façon, en mission même si cela ressemblait fortement à une excursion touristique.

Finalement, le commandant ne freina pas ses hommes qui, selon lui, avaient bien mérité un petit réconfort. Deux litres de vodka à six, même si cela ne suffit pas à les faire rouler sous des tables inexistantes, amoindrit forcément leur vigueur et émousse leurs réflexes.

L'entrée de la caverne était surveillée par deux militaires, guettant le danger au dehors. La menace vint de l'intérieur.

En s'installant le groupe avait inspecté chaque recoin de la cavité, examiné les abords directs, mais personne n'avait pensé à lever les yeux. Une seconde alvéole était creusée dans la paroi, formant un petit balcon, une mezzanine en quelque sorte. Les rebelles firent feu avant de tomber sur les militaires. Tout alla très vite et Leducq ne dut son salut qu'à une chance immense. Il ne se rendit compte de rien. Dégaina son arme et fit feu au hasard. C'était la confusion totale. Des cris et des hurlements s'échappaient au crépitement des armes. Les balles ricochaient sur les parois de la caverne. Une odeur de brûlé, de poudre et de sang agressa ses narines. Il eut un haut-le-cœur, comme une

envie de vomir. Ce qu'il fit. Lorsque tout fut terminé, un silence de tombe pesait sur ses épaules. Outre ce silence de mort, deux corps pesaient comme des cadavres sur son dos. Il resta prostré parmi les dépouilles. Ses copains de combat qui n'avaient pas encore ouvert le feu une seule fois depuis leur affectation trois mois plus tôt venaient de subir leur baptême du feu d'une manière radicale et définitive.

En écrivant son rapport, Leducq ne put ajouter aucun détail. Il n'avait rien vu. Tout était allé si vite. Il consigna chaque élément dont il pouvait se souvenir. La hiérarchie ne poussa pas plus loin l'enquête. Morts au combat. Les cinq cercueils furent rapatriés en métropole. Le premier ministre en personne assista au débarquement à Roissy. Drapeaux et garde à vous de rigueur. Le président se rendit aux obsèques en grande pompe.

Leducq resta cloîtré pendant un long mois chez lui, incapable de continuer à vivre une vie normale.

La première chose qu'il avait faite lorsqu'il était sorti de cette claustration avait été de vider chaque bouteille de cognac, de pastis et de whiskey qui trainait chez lui. Dans la cuvette des toilettes.

Il n'avait pas mentionné l'existence de la vodka dans son rapport.

Il démissionna de l'armée.

Entra dans la police comme simple auxiliaire.

Il ne voulait plus endosser la moindre responsabilité.

Il fit le planton. Remplit des formulaires de dépôt de plainte. Alla chercher des cafés. Classa des rapports sans suite. Et puis le naturel reprit le dessus. Il s'intéressa à son nouveau métier. Eut des idées. Prit des décisions. Il monta en grade. Fut promu inspecteur cinq ans après son entrée dans la grande maison. Ses états de service irréprochables et sa ligne de conduite sans faille le firent remarquer de ses supérieurs. Il entama le parcours menant à un grade supérieur, passa le concours pour devenir commissaire.

Depuis presque sept ans, il officiait dans ce commissariat en plein Paris avec une détermination qui le faisait redouter même de ses collègues. Dans la brigade, personne ne l'appelait par son

prénom ni même son nom. C'était Monsieur le Commissaire. Sa carrure d'ancien pilier de Rugby s'était légèrement empâté depuis son retour d'Afghanistan, lui donnant l'aspect d'un gentil nounours à premier abord. Mais sa rigueur morale restait sans faille. Les meurtres par balle ne se bousculaient pas trop en plein cœur de la capitale. Son quotidien était jonché d'excès de vitesse et conduite en état d'ivresse, de nuits un peu trop arrosées, parfois une rixe entre délinquants de banlieue venus faire la fête dans le centre de Paris, plus rarement une enquête sur une mort violente. La routine se composait de cambriolages, de voies de faits, de violence familiale, et d'une tonne de plaintes diverses allant jusqu'à l'individu qui accusait son voisin de permettre à son chien de se soulager sur le trottoir devant sa porte.

Rien d'exceptionnel. Le train-train d'un commissariat de quartier huppé. Et voilà qu'il se retrouvait un dimanche matin en pleine scène de combat, cherchant par tous les moyens à soulager les yeux meurtris de ses collègues. Des images de mission au Moyen Orient ou en Afrique lui revinrent en tête à la vue de ce chaos. Rien de tel que l'action pour reprendre le contrôle. Il était bon dans ces situations d'urgence.

Une confusion générale régnait dans le hall du commissariat. Leducq s'activait comme un diable pour porter secours à ses hommes. Si là-bas, dans les montagnes afghanes, il n'avait rien pu faire, juste sauver sa peau, il entendait bien être utile ici, même si aucune vie n'était en danger, le péril n'étant pas comparable.

Une heure après l'explosion, les hommes étaient hébétés, hagards, le regard vide, les yeux encore larmoyants et les quintes de toux ponctuant un silence de cimetière, ne comprenant pas ce qui était arrivé.

Leducq savait, lui. Et il allait tout mettre en œuvre pour retrouver l'auteur de ce désastre. Les petits bourgeois arrivistes qui se croyaient au-dessus des lois, il allait leur montrer ce qu'il en coûte de se croire tout permis. Ce Briansson, concepteur de jeux vidéos agressifs, attisant la violence des plus jeunes en leur faisant croire que la réalité est aussi virtuelle que les actions se

déroulant sur leurs écrans. Un ado attardé, devenu riche, qui pense être au-dessus du lot grâce à sa récente fortune, amassée sur le dos de la crédulité des plus jeunes. Un individu qui se permet de traverser les rues de Paris la nuit en poursuivant une innocente jeune femme terrorisée et qui, de surcroît, sème la zizanie sur son passage, n'hésitant pas à lancer une grenade lacrymogène au cœur d'un commissariat.

Il allait lui montrer à ce trou du cul qu'on ne s'amuse pas aux dépens de gens ordinaires et surtout, agir comme dans ses jeux vidéos sans foi ni loi.

Sous la conduite de bons avocats, les experts le feraient sûrement passer pour irresponsable. Qu'importe. Leducq allait coffrer ce dangereux gugusse, qu'il finisse en prison ou dans un hôpital psychiatrique, ce n'était plus son problème. Mais auparavant, il allait lui faire passer l'envie de recommencer.

Mais comment avait-il pu soustraire cette grenade à la fouille? Tout simplement : il n'avait pas été fouillé, pardi!

On allait le faire, juste avant sa mise en garde à vue. Leducq revit alors Xavier, une tenue de patient d'hôpital, une simple blouse blanche et un pantalon de toile. Aucune poche.

Un grand blond costaud s'avança, posa son énorme paluche sur son épaule.

- Ah, c'est toi, Monteil?

- Ouais. Quel bordel, hein?

- Si je tenais ce mec, je peux te dire que ça serait sa fête et son anniversaire en même temps. Je lui soufflerais les bougies, moi! Mais avec le bol que j'ai, il a dû sûrement nous refiler une fausse identité.

- Briansson. Xavier Briansson. Je le piste aussi depuis quelque temps.

Leducq marqua une surprise non feinte. Ses yeux s'écarquillèrent en forme de grosses billes d'agate, surmontés de sourcils façon accent circonflexe.

- Tu le connais ce type?

- Un peu oui. Il m'a juste arnaqué de quelques millions d'euros.

- Il faut tout reprendre à zéro.

Juliette avait fixé au mur une grande feuille de papier et s'en servait comme d'un tableau. A l'aide d'un marqueur, elle notait les événements de la nuit, point par point et les reliaient entre eux par des flèches.

- Si c'est un rêve, enfin en partie, il faut pouvoir déterminer le point de départ de l'hallucination.

- Hallucination?

- Oui. Je suis convaincue qu'on vous a drogué à un moment ou un autre.

Xavier était assis sur un canapé confortable sans toutefois appartenir à la grande famille des sofas dans lesquels on s'enfonce comme dans les pires sables mouvants et qui peuvent à eux seuls expliquer la moitié des disparitions inopinées dans ce pays. Juliette se tenait debout, chaussée de mocassins souples en peau de chamois, du moins une très bonne imitation espérait Xavier. Elle portait un pantalon de toile léopard qui galbait des jambes superbes. Le chemisier crème tombait nonchalamment au niveau des cuisses et était ouvert jusqu'à la naissance des seins, deux demi pommes parfaites. La libido de Xavier se réveillait tandis qu'il ne voyait plus seulement son idole du septième art mais avant tout une femme particulièrement attirante, vêtue avec cette simplicité qui suffit à celles dont le charme est naturel.

- Vous m'écoutez? Je vous sens lointain tout à coup.

- Oui, oui.

- Oui vous m'écoutez ou bien oui vous êtes lointain?
- Je bois vos paroles.
- Je ne vous en demande pas tant. Il est important de savoir quand et où on vous a drogué si c'est le cas.
- A peu près n'importe quand en fait depuis la soirée honorifique. Il était facile dans toute cette confusion de verser un hallucinogène dans un verre.
- On va examiner point par point votre soirée puis votre nuit. Il y a bien un moment où les choses ont dérapé et il faudra se concentrer là-dessus, savoir qui était à vos côtés, ce que vous avez fait précisément. Alors, on a la soirée puis le diner, ensuite l'escapade dans ce café avec la troupe de théâtre puis votre rencontre avec votre ancien souffre-douleur.
- Ca, on peut le mettre au présent. Il m'en veut toujours autant.
- Oui, enfin, il fait déjà peut-être partie de l'illusion.
- Et tous ces bleus, mes blessures et.. Vous??
- Il se peut que le rêve et la réalité soient mélangées.
- Comment ça?
- Hé bien, par exemple, moi je suis bien réelle, mais vous avez pu, sous l'effet de la drogue, mettre un visage sorti de votre mémoire sur le visage d'un inconnu qui cherchait la bagarre. Pareil pour vos blessures, il n'est pas besoin d'être poursuivi pour trébucher, se cogner quelque part.
- Bon d'accord, mais comment démêler le vrai du faux? Vous êtes peut-être irréaliste, le rêve c'est peut-être vous.
- Possible. Mais je vous perçois moi aussi. Si j'étais un de vos rêves, c'est vous qui penseriez à ma place, ou plus exactement votre inconscient. Il faut tout noter, en respectant précisément la chronologie car il nous faut trouver un point de départ, là où la réalité a divergé et s'est mêlée au rêve.
- Le problème, c'est que j'ai rencontré beaucoup de personnes et les retrouver ne va pas être une partie facile.
- On doit toujours essayer... Tout en se rappelant que la drogue peut encore agir. On ne sait pas combien de temps perdurent les effets de l'hallucinogène.
- J'avais entendu parler de simplement quelques heures.
- Dans le cas de psychotropes utilisés pour « endormir » leur

victime, le cas de la drogue du viol par exemple, mais ce n'est pas forcément le produit que l'on vous a administré.

- Et l'hôpital? J'ai passé une batterie de tests, ils auraient bien trouvé des traces, non?

- Oui, dans le cas où tout cet épisode ne serait pas une partie du rêve. Il n'est pas sûr qu'on vous ait fait subir tous ces tests.

Effectivement, Xavier ne se rappelait absolument pas des examens endurés.

Il se détendit. Juliette menait les choses rondement. Un vrai coach. Élégante et sensuelle, elle incarnait parfaitement le fantasme de l'écolier et de la maîtresse devant le tableau noir. Il imaginait déjà plusieurs scénari.

- Hé, vous m'écoutez Xavier? Je pense que vous êtes encore sous l'influence de ce satané produit.

- Excusez moi, je... Juliette le coupa.

- Nous devons être méthodique. N'oublier aucun détail.

Bon reprenons. Votre rencontre avec votre ancien « camarade » qui vous bouscule de sorte que vous vous enfuyez par les rues désertes.

- Et c'est là que vous intervenez.

- Oui. Je vous renverse. Vous amène aux urgences.

- Euh... Avez-vous vu Monteil?

- Monteil?

- Oui, celui qui me poursuivait, c'est son nom.

- Désolée, mais vous étiez seul.

- Donc j'étais déjà dans le rêve à ce moment là.

- Pas forcément. Je n'ai vu qu'une forme se jeter sous mes roues. Ensuite, j'étais trop absorbée, déroutée et embarrassée par l'accrochage que je n'ai remarqué personne. Et puis il s'est peut-être réfugié à l'abri pour que je ne le remarque pas. Il ne voulait certainement pas être accusé de poursuite entraînant cet accident. Il nous a sûrement suivi ensuite.

- Et lorsque vous êtes revenue à l'hôpital, l'avez-vous vu à ce moment là?

- Oh la la, pas si vite papillon! D'abord, je vous conduis aux urgences. Visiblement vous êtes sonné.

- Oui, là je me rappelle peu de choses, c'est assez confus. C'est

peut-être la preuve que cette partie était bien réelle.

- Pas sûr. On peut très bien rêver qu'on s'évanouit, qu'on tombe dans un coma ou encore rêver qu'on rêve.

- Et se réveiller dans son propre rêve. Ca donne le tournis.

- Oui, mais il ne faut exclure aucune hypothèse.

Juliette arborait un air sérieux sur son visage d'éternelle adolescente. Ce contraste ajoutait encore à son charme. Xavier se sentait enveloppé d'un amour naissant, quelque chose comme de la soie qui frôlerait sa peau à la manière d'une caresse. S'il vivait un rêve, alors tout était possible, mais séduire cette princesse...

- Xavier? Je ne vous trouve pas très concentré là.

- Si, si. Je me demandais si vous étiez bien réelle ou si vous faisiez partie du rêve.

- On abordera la question plus tard, voulez-vous? Revenons aux urgences. On vous fait passer des examens, vous rencontrez forcément des infirmières, un interne, peut-être un médecin.

Xavier pensa intérieurement qu'aucune des jeunes femmes croisées à l'hôpital ne l'avaient émoustillé comme Juliette, même en imaginant qu'elles ne portent rien sous leurs blouses blanches. La pulpe de ses doigts le démangeait. Il avait soif de caresses. Celles qu'il lui prodiguerait, lentement, doucement, sensuellement, le long de son dos jusqu'à ses reins, des cuisses aux chevilles en passant par cet endroit ô combien charnel, le creux du genou, puis ses bras, jouant avec les poignets, enveloppant son cou délicat, descendant sur ses seins fermes et menus, puis...

- Xavier! Vous n'êtes pas là.

- Si, si. Excusez-moi. C'est pas ce que vous croyez. Bon, l'hôpital, le retour de Monteil, mon évasion, je vous retrouve sur le parking et s'en suit la poursuite jusqu'au parking.

- Hé, vous brûlez encore les étapes. Il y a cette fête foraine d'abord.

- Quelle fête foraine?

La petite voiture sortit du parking de l'hôpital. Juliette conduisait avec souplesse et sans à coups. Xavier était anxieux. Monteil était sur ses talons. Juliette enchaina quelques avenues désertes avant de bifurquer d'un seul coup dans un quartier aux rues plus étroites. L'éclairage urbain offrait un faux sentiment de sécurité. Lorsqu'ils s'engagèrent dans le labyrinthe des rues d'un vieux quartier, la lumière changea, devint plus douce, évoluant entre des tons cuivre et orangés. Les ombres s'allongeaient. Ici, tout semblait à taille humaine au contraire des longues lignes au cordeau des grands boulevards qui baignaient sous une lumière éclatante. Les lampadaires diffusaient une ambiance feutrée, certaines portions de l'asphalte étaient pavées. Xavier se retourna une nouvelle fois. Monteil leur collait au train, roulant tous feux éteints.

Juliette s'engagea dans une ruelle au bout de laquelle des lumières colorées dansaient. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, une musique tinta à leurs oreilles, mêlée de bruits divers. Lorsqu'ils débouchèrent sur une petite place de village, ils se trouvèrent au milieu d'une fête foraine. Des badauds allaient et venaient lentement, comme une marée humaine oscillant mollement entre les diverses attractions d'où émanaient toutes ces lumières et provoquant un chahut d'enfer.

En moins d'une seconde, le véhicule fut immobilisé. Juliette et Xavier s'en extirpèrent et se fondirent dans la foule. Voilà l'occasion rêvée pour échapper à leur poursuivant assoiffé. Les gens semblaient ne pas faire attention à eux. Un boucan infernal

s'élevait dans le ciel parisien. Une chenille proposait des sensations inoubliables d'après les exhortations du speaker qui surmontait difficilement les basses d'un morceau de techno. En face, un immense comptoir en simili zinc proposait des jeux d'adresses où l'on pouvait gagner de magnifiques peluches « fabriquées en Europe », insistait la présentatrice. Le grand huit offrait des frissons garantis sur un tempo disco. Plus modeste, un frêle manège de chevaux tout en bois tournait au rythme d'une ritournelle des années vingt. Juliette et Xavier fendaient la foule, déconcertés parmi toutes ces merveilles illuminées à grand renfort d'éclairage. Ce grouillement semblait une oasis au milieu du calme de la nuit parisienne. Ils s'avancèrent devant une roulotte illuminée qui proposait une tombola à grand renfort de superlatifs de la part du bateleur qui ressemblait trait pour trait à Johnny Depp dans Pirates des Caraïbes. Les lots proposés rutilaient, pendus au plafond de plastique et de verre. Un stand de tir et autres épreuves de force avait les faveurs des plus musclés. Xavier pensa que Monteil n'hésiterait pas à se laisser tenter au punching-ball. Ils traversèrent la place grouillante pour s'attarder quelques minutes devant un spectacle insolite. L'homme en caoutchouc comme le présentait un petit bonhomme qui arpentait son podium de long en large et en travers, n'hésitant pas à prendre le public comme témoin, un contorsionniste donc, effectuait des nœuds avec ses membres. Le minuscule bonhomme, se déhanchant dangereusement à chaque pas qu'il effectuait, sollicitait l'aide de participants choisis au hasard dans la foule pour aider l'homme caoutchouc à se défaire de ses nœuds. Cris de stupeur et rires montaient dans le ciel. Un marchand de glaces les frôla et ils sentirent un froid polaire dans leur dos.

Une rumeur s'enfla parmi la foule compacte, suivie d'une formidable explosion. Aussitôt le ciel fut peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette première salve fut suivie d'un véritable feu d'artifice, commenté par les ovations et les cris du public. Les acclamations se transformèrent en vigoureux applaudissements clôturant le spectacle de feu dans les cieux. Xavier se retournait dans tous les sens. Monteil avait disparu,

évanoui dans la foule sans doute. Il respira mieux. Ils poursuivirent leur découverte. Les stands s'étalaient sur plusieurs places et s'enfonçaient dans les rues étroites. Ici on vendait du nougat et de fabuleuses barbes à papa, là on proposait une série de jeux vidéos et, un instant, Xavier reconnut l'un des siens. Partout on riait, on jouait, on passait du bon temps dans une ambiance délicieusement joyeuse. Les soucis s'étaient évanouis comme par magie. Justement, coincée entre la piste d'auto-tamponneuses et la vitrine d'un bijoutier de pacotille, madame Irma proposait de vous révéler votre avenir. Elle disposait ses mains au dessus d'une boule de cristal, réplique identique de celles qu'on pouvait gagner en faisant s'effondrer une pile de boites de petits pois, deux rues plus tôt, elle prenait un air pénétré (elle était en relation avec le temps cosmique) et annonçait le futur d'une voix à peine perceptible. Personne n'osait lui faire répéter ses prévisions à plus ou moins long terme et chacun était content de croire y entendre uniquement des bonnes nouvelles.

Xavier insista pour faire un tour de manège, Juliette préféra les auto-tamponneuses. Chacun s'installa au volant d'un bolide ne dépassant pas les dix kilomètres par heure. Le signal fut lancé et trente carrosseries s'entrechoquèrent dans de furieux rires et des cris de joie. Xavier fut sévèrement percuté par l'arrière. Encore tout secoué, il tourna la tête et cru reconnaître Monteil, sa carrure dépassant largement du cockpit de sa monture. Le gars était baraqué comme un bûcheron, avait la même coupe de cheveux d'un jeune fille, mais ce n'était pas lui. Cette seconde d'inattention lui fit emboutir violemment le carénage de la voiture conduite par une vieille mamie qui n'avait plus que la peau et les os. Il voulut s'excuser, mais l'aïeule poussa un rire de bébé et accéléra à nouveau jusqu'au prochain choc. Xavier enfonça lui aussi la pédale d'accélérateur mais il fit du surplace. La partie était terminée. Il se leva, encore tout groggy et rejoignit Juliette dont les joues avaient rosé. Ils déambulèrent à nouveau parmi les badauds, croisèrent un cracheur de feu, s'amusèrent devant un mime-automate, saluèrent blanche-neige et cendrillon qui valsaient au milieu de la foule et furent bientôt

devant une roulotte tout en bois. D'étranges ustensiles étaient disposés tout le long du comptoir. Douze louches de la grandeur d'un demi melon dont le manche était fixé par un ressort. Le forain leur fournit six balles en bois chacun qu'ils placèrent dans les réceptacles prévus. Deux mollettes permettaient de régler l'inclinaison et l'orientation des catapultes. Juliette manipula les rouages au hasard complet tandis que Xavier manoeuvra avec la plus grande attention et une extrême précision, comme s'il réglait le minuteur d'une bombe. Lorsqu'il eut terminé ses réglages minutieux, le forain actionna un levier qui libéra une à une les catapultes. Les balles s'élevèrent comme une hola et vinrent s'abattre sur des figurines disposées face au comptoir. Sur des quilles de bois, on avait peint des figures de légende. Chacune rapportait un certain nombre de points. L'actuel président de la république offrait cinq cent points tandis que Napoléon en valait tout juste cent. Marilyn Monroe et Jules César étaient également bien côté, mais on trouvait surtout une ribambelle de personnalités qui n'octroyaient que peu de points. Réunir mille point permettait de remporter le gros lot, soit une peluche de plus de deux mètres. Juliette pensa qu'il aurait été impossible de la faire entrer dans sa petite voiture. Xavier espérait obtenir au moins trois cent points pour acquérir une jolie petite frimousse qui ressemblait au visage de Juliette. Le forain fit le décompte des points. Sur douze balles de bois lancées, seulement huit avaient atteint un objectif. Gandhi valait cinquante points, Cantona vingt, Chaplin quarante, Raspoutine douze, Picasso vingt cinq, Buffalo Bill dix, Chirac trente et, culbuté par une balle réglée au millimètre par Xavier, la Reine d'Angleterre rapporta cent douze points. Total: 299 points. Il manquait un minuscule et unique point pour atteindre le montant souhaité. Xavier parla avec le forain, proposa d'ajouter un billet. Celui-ci le regardait l'implorer avec une mine d'incorruptible, puis son visage se détendit et il fit dans un clin d'œil,

- Je vais vous la chercher votre peluche, les amoureux.

Au qualificatif, Xavier devint rouge comme une tomate sous le soleil provençal.

Le forain disparut par une petite porte dissimulée sur le côté de son baraquement. Juliette et Xavier attendirent quelques minutes. Soudain, la caravane s'éteignit, les plongeant dans l'obscurité totale. Ils se retournèrent, ébahis. Toute la place était dans de profondes ténèbres. La foule avait disparu. Les manèges étaient tous déserts, comme si la fête avait eut lieu la veille. En l'espace de cinq secondes les lieux s'étaient transformés, vidés de tous leurs occupants, plus aucune lumière ne subsistait, pas même celle des lampadaires. Seule au milieu de la grande place, la petite voiture de Juliette demeurait impassible, comme si elle faisait partie des murs, un monument placé au centre. En quel honneur?

- Vous ne vous souvenez de rien?
 - Non. Pas cet épisode. Et vous trouvez ça normal qu'une foule entière disparaisse en un clin d'œil, que toutes les attractions s'arrêtent en même temps?
 - Je ne sais pas. Vous pensez que moi aussi, je pourrais être victime d'une hallucination semblable à la votre.
 - Attendez... Il y a une preuve. La peluche que nous avons gagné.
 - Non. Le forain est parti la chercher et n'est jamais revenu. Ils avaient l'air épuisé, résignés dans leur incapacité à dénouer les fils d'une histoire où se mêlaient le vrai et le faux. Juliette changea tout à coup de sujet.
 - Et vous lui avez parlé, à votre ami?
 - Oui! C'est ce que je vous disais. Gus est bien vivant. Un peu assommé par la nuit, mais il va bien.
 - Il vous a raconté sa nuit?
 - A peu près, oui. Bon, ce fut moins rock' n'roll que la mienne... que la notre. Il prétend que je leur ai filé compagnie dans ce fameux café, pendant le spectacle. Alors que ce sont eux qui ont disparu.
 - Ca, c'est votre version. Nous devons recouper tous les témoignages que nous pourrons trouver. Et je crois que le point de départ se situe parmi les acteurs de cette troupe dans ce café.
 - Vous pensez que c'est là que j'ai ingurgité la drogue?
 - Possible. Vous pourriez vous rappeler où se situe ce bar?
 - Je pense que c'est dans mes cordes.
- Xavier portait toujours son uniforme de patient hospitalisé. Ils dévalèrent les escaliers de l'immeuble, montèrent dans la petite voiture et, cinq rues plus loin, Juliette s'arrêta, jaugea d'un coup

d'œil les mensurations de Xavier, puis disparut dans un magasin d'habillement pour homme. Elle en ressortit moins de cinq minutes plus tard, les bras chargés. Elle jeta le tout sur les genoux de Xavier et celui-ci commença à se changer sur la banquette arrière tandis que Juliette manœuvrait dans les rues qui s'animaient à peine.

- Vous pourriez tourner le rétroviseur, s'il vous plait?

Juliette fit basculer le rétro, amusée. Dans son métier, on ne s'embarrassait pas de pudeur mal placée. Le corps était un instrument de travail au même titre qu'un danseur ou qu'un athlète. Sans vouloir l'exhiber à outrance, on ne s'offusquait pas d'exposer une paire de seins ou des fesses rebondies aux yeux de tous. Personne n'y faisait plus attention.

Lorsqu'ils stoppèrent devant le café, Xavier s'extirpa de la petite voiture, encore mal engoncé dans ses nouveaux vêtements. Il n'était pas habitué à porter des chemises, surtout à même la peau et la paire de baskets, pourtant confortables, n'égalaient pas ses chaussures en cuir. Cependant il devait reconnaître que la tenue était pile poil à ses mensurations, Juliette avait un sacré coup d'œil.

- Vous êtes sûr que c'est ici?

Xavier examina avec attention la devanture du bistrot. Quelque chose n'allait pas, en effet. Lorsqu'il voulut pousser la porte, deux types en sortirent, chargés comme des mules.

- Vous désirez? dit le plus affable dans un grognement irrité.

- Juste prendre un petit café...

- Alors il vous faudra trouver un bar, ici ce n'est qu'une salle de location.

- Ca m'étonnerait. J'y ai encore bu un verre la nuit dernière avec des amis et je peux vous assurer que c'était rudement animé.

- Probable. Moi j'en sais rien. On m'a demandé de débarrasser l'endroit avant midi. Excusez-nous, on a encore du boulot.

Le plus irrité des deux armoires à glace lançait des regards belliqueux vers Xavier. Il devait poser encore une question. Il prit une grande inspiration et s'attendit à recevoir une paluche musclée dans la figure.

- Et... vous ne savez pas qui a loué l'endroit hier soir?

Le porte parole se retourna, l'air revêche. Il fit un pas vers Xavier, pas dans un but amical. Il stoppa à dix centimètres de son nez.

- Je t'ai déjà dit qu'on était venu pour nettoyer cette porcherie et c'est tout. Je ne sais pas ce que vous avez fait là-dedans la nuit dernière, mais tu m'as l'air d'un sacré dégueulasse, je ne sais pas ce qui me retiens...

- Messieurs? Y a-t-il un problème? Un troisième individu s'était approché. Cravaté et costumé comme un chef, il devait être le responsable. Xavier souffla.

- Non, juste un gars qui veut mettre son nez là-dedans, patron. Le nouveau venu dévisageait Xavier puis s'adressa sans les regarder à ces cerbères.

- C'est bon les gars, je m'en occupe (puis, soudainement plus vif) et ne traitez pas, je veux que tout soit clean avant midi. Les deux colosses rentrèrent la tête dans leurs épaules massives et ne bronchèrent pas.

L'homme s'avança vers Xavier, remarqua la présence de Juliette et salua l'actrice en se courbant pour lui effleurer la main droite d'un semblant de baiser avant de tendre une main ferme à Xavier.

- Avez-vous égaré quelque objet personnel hier soir?

Xavier prit la balle au bond.

- Non, non. Je voulais simplement savoir qui avait organisé cette soirée un peu spéciale. Nous avons été invité par un tiers (il prit Juliette par les épaules) et j'aimerais remercier l'organisateur. Nous avons passé une très bonne soirée, n'est-ce pas chérie?

Juliette approuva d'un mouvement de tête, en lançant un regard amoureux vers Xavier qui, pris à son propre jeu, ne savait plus s'il devait cet éclair au talent de la comédienne ou bien à un élan d'affection soudain.

L'homme au complet se renfrogna, devint plus méfiant. Puis, considérant à nouveau le profil de Xavier sans accorder d'importance à Juliette, qu'il considérait certainement, et à juste raison, comme un accessoire, il afficha un sourire cent pour cent commercial.

- Naturellement. Je dois avoir ça quelque part.

Lorsqu'il leur demanda de le suivre vers une camionnette où les deux molosses entassaient un bric-à-brac hétéroclite, il traversa l'esprit de Xavier qu'ils allaient les kidnapper tous les deux, ni vu ni connu. Il était à deux doigts de renoncer à l'information et s'enfuir d'ici lorsque l'homme fouilla dans la boîte à gants du véhicule, en sorti une feuille à en-tête que Xavier ne put déchiffrer.

- Voilà... La salle a été loué par une société au nom de Gay Palme, tout un programme, n'est-ce pas?

L'oeil égrillard que seuls peuvent avoir les homophobes primaires se posait sur Xavier, ignorant ostensiblement Juliette, l'air de dire : c'est pas parce que tu te trimballes avec une nana canon que tu n'en es pas moins une saloperie de tapette qui vient de passer une nuit d'orgie avec ses copains.

Xavier remercia brièvement et s'en alla loin de cet énerguemène. Il lui semblait que le monde entier s'était ligué contre lui depuis cette nuit. On le chahutait, on le poursuivait, on l'incarcérait. Il tourna sa tête embrumée de sensations négatives et posa son regard sur Juliette, qui avait repris sa place au volant de sa petite voiture de ville. Au moins, elle était là, à ses côtés.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant? L'interrogation de la jeune femme résumait parfaitement la situation. Vers où fallait-il se tourner à présent? Xavier désirait avant tout avoir le témoignage de Gus. Il était présent dans ce café qui n'en était pas un hier soir, enfin cette nuit. Il aurait sûrement des informations, une piste à suivre.

- Je dois aller voir Gus, mon meilleur ami. Il doit savoir des choses, lui.

- Au fait, qu'est-ce qu'il vous a dit au téléphone?

- Rien, enfin pas grand-chose. Il a bien arrosé sa nuit lui aussi et il n'était pas en état de se livrer à un interrogatoire poussé. Et puis, j'étais sacrément secoué de le savoir vivant. On n'a pas parlé davantage.

Juliette l'interrogeait du regard à la manière qu'on les chauffeurs de taxi pour vous demander l'adresse de la course.

- Rue Gay Lussac , au numéro 48.

- C'est à côté du Luxembourg, ça. Xavier opina. Sans être un

fervent passionné de nature, Gus aimait bien trainer sa silhouette nonchalante dans les allées du parc. Il eut la vision de son meilleur ami, arpentant tel un escargot en promenade, l'esprit ailleurs, une décontraction naturelle qui frôlait l'apathie. Gus, pour qui rien n'était vraiment sérieux ni absolument d'une importance cruciale, présentait une force tranquille en somme, dont il puisait les fondations dans un détachement des choses que bien des moines bouddhistes pourraient lui envier. Son meilleur ami, qu'il avait cru mort il y a quelques heures à peine. On s'était joué de lui depuis le début. On lui avait fait ingurgiter une drogue à son insu, Monteil l'avait pourchassé avec des intentions bien réelles, un commissaire voulait l'enfoncer encore davantage. Monteil n'y était pas pour rien puisque, visiblement, ils se connaissaient. Et si tout cela n'était qu'une plaisanterie, une mauvaise plaisanterie? Ce faux café loué par une société quelconque faisait-il partie de la supercherie? Il fallait absolument parler à Gus.

En appuyant sur l'interphone, Xavier fut parcouru d'un étrange sentiment, un frisson le long de sa colonne vertébrale. Une sorte de pressentiment, la crainte que quelque chose de terrible allait survenir. Il se retourna vivement, scrutant la rue dans les deux sens. Pas l'ombre de Monteil. Mais il aurait juré que quelque chose se tramait contre lui.

- Xavier, ça va? Juliette était à ses côtés. Gus ne répondait pas. Xavier composa le code, 24 38 Z. La lourde porte émit un grésillement avant de s'entrouvrir avec un petit choc rappelant le bruit d'un fouet qui claque dans l'air. Ils gravirent les deux étages par l'escalier aux vastes marches de simili marbre. Trois portes donnaient sur le palier. Celle de gauche était barrée d'un ruban de la police criminelle, des scellés étaient apposés sur le chambranle.

- Merde.

Victoire Silverstein avait pris une revanche sur la vie. Son enfance avait été un combat permanent contre le regard des autres, surtout celui des enfants, plus brut et pas encore policé par les convenances qui interdisaient de se moquer d'une différence physique ou morale. Les adultes s'apitoyaient, tout empreints d'une pitié qui, elle le découvrit au fur et à mesure, fait encore plus mal que les moqueries et les ricanements à peine cachés. Faire l'objet de pitié vous rabaissait autrement plus efficacement que les pires railleries. Elle n'en avait conçu aucune amertume, juste une soif de réussite. A tout prix. Une revanche, pas une vengeance.

Et elle l'avait obtenu, à force de travail et d'entêtement. La petite gamine aux cheveux carotte, affublée de verres correcteurs en cul de bouteille et plutôt rondouillarde, s'était transformée, muée en jeune femme séduisante. La vilaine chenille avait donné naissance au plus beau des papillons. Une croissance fabuleuse (elle avait grandi de vingt centimètres en deux ans et demi) avait affiné sa silhouette sans lui donner un air de grande perche. Une opération des yeux, impossible avant la fin de sa croissance l'avait débarrassée à tout jamais de ses maudits verres, cette croix qu'elle avait dû porter pendant toutes ces années d'école. Ils reposaient dans un bocal de formol, posé sur une des étagères de son duplex, en plein VIII^o. Elle n'avait, en revanche, pas touché à la couleur de sa crinière. Ce qui autrefois était sujet de quolibets était devenu son principal critère de séduction.

A dix-sept ans, elle avait lancé une start-up sur internet. Fille de couturière, elle s'était glissé dans le monde des tissus et des

patrons malgré elle. Elle évoluait parmi les vêtements que confectionnait ou retouchait sa mère sans faire le lien avec ses envies à elle. L'image d'elle qu'on lui renvoyait n'était pas celle d'une princesse et une souillon n'a pas à savoir s'habiller. Sa transformation physique à l'adolescence l'avait en partie convaincue qu'elle avait droit elle aussi aux belles étoffes. Mais le site qui lui avait valu un rapide succès n'était qu'une bourse aux échanges, un endroit où étaient mises en relation des tenues oubliées, rangées au fin fond d'une armoire, des étoffes de qualités qui n'avaient plus vu la lumière depuis des années, avec le désir de les voir vivre une nouvelle vie.

« Re-invent your wear » proposait des échanges de vêtements entre jeunes femmes, le plus souvent des tenues de soirées qui étaient modifiées. Mais son coup de génie fut d'avoir convaincu de vieilles dames d'ouvrir leurs malles. Elle arpentait les rues de Neuilly et du XVI^e, sonnait aux portes les plus fameuses de ces immeubles bourgeois non sans avoir au préalable prit rendez-vous par téléphone. Les bourgeoises sont si méfiantes. Lorsqu'elle apparaissait, ses lunettes épaisses encore sur le nez et sa crinière rouge qui n'était pas encore une arme de séduction inspiraient confiance aux vieilles dames qui cédaient leurs fonds de tiroirs pour une bouchée de pain, parfois gratuitement, trop heureuses de pouvoir se débarrasser de vieilleries jugées démodées sans savoir que la mode n'est qu'un éternel recommencement. Imitant sa mère, elle reprenait des tenues à peine vieillottes, leur donnant une actualité sans pour autant dénaturer le style rétro qui plaisait de plus en plus. Elle revendait à prix d'or ces toilettes de l'entre deux guerres aux américaines, aux anglaises, aux Hollandaises et toutes les femmes fortunées un peu excentriques de la planète. Et il y avait foule. Victoire n'en croyait pas ses yeux. En moins de six mois, son carnet d'adresse était rempli, son compte en banque débordait. Elle vendit la start-up juste avant le crack de la nouvelle e-business. Son flair ne s'arrêta pas là. Elle investit sa petite fortune dans une société bien palpable, avec adresse postale et pas-de-porte, situé au cœur de la capitale, à deux pas du champs de mars.

Gameplay occupait tout un étage d'un immeuble bourgeois. La société d'édition de jeux vidéos s'était fait une place au soleil dans ce monde impitoyable en quelques années. Elle avait le vent en poupe. Victoire, que tout le monde appelait désormais Vicky, tenait sa revanche. Cependant, elle assurait ses arrières, sachant plus que quiconque ces revers rapides que l'existence ne manque pas de présenter. Elle savait que tout ce qui l'avait propulsé là, la chance, les rencontres opportunes, le flair, tout cela pouvait se retourner un beau matin. Le vent de la réussite irait alors souffler sous le nez de quelqu'un d'autre et lorsqu'on humait cette odeur, il fallait savoir saisir sa chance, surtout ne pas la laisser s'échapper. Elle avait investi une partie de sa fortune dans la pierre et dans l'or, ne faisant aucunement confiance en la bourse qui lui aurait pourtant permis de quadrupler son capital. Seulement Victoire avait une conscience. Elle finançait aussi des programmes d'aide au tiers monde. Une association de réinsertion dans les bidons ville de Bolivie, une ONG proposant l'accès à l'eau potable dans plusieurs villages du Mali, des aides aux victimes de mines anti-personnel et la cause humanitaire qui lui tenait le plus à cœur : la réhabilitation des femmes afghanes, martyrisés par les talibans.

Xavier Briansson était actuellement son meilleur poulain. Son dernier jeu, mettant en scène la fin du pétrole, avait fait un carton dès sa sortie. La soirée organisée en l'honneur de son créateur pour couronner le millionième exemplaire écoulé en moins de trois jours devait permettre d'exploser tous les records. Car ce succès n'était le résultat pour l'instant que de l'engouement de passionnés de jeux vidéos. En invitant le gratin de l'audiovisuel, des journalistes avides de scoop à la pelle, des publicitaires au cerveau toujours en ébullition, des commerciaux aux dents de requin, Vicky entendait promouvoir le jeu à son véritable niveau, celui d'un fait de société. Dès Lundi, la presse, les journaux télévisés, les magazines insisteraient sur le côté sociétal de ce jeu hors norme, nullement réservé à une élite aux yeux exorbités devant leur écran nocturne mais pouvant intéresser un public toujours plus large, plus nombreux. Avec ce coup médiatique, Vicky voulait atteindre l'apogée, porter

Gameplay au sommet... avant de céder ses parts qui vaudraient une fortune et... tout recommencer, ailleurs, autrement, autre chose.

Elle ne savait pas quoi exactement. Ce dont elle était sûre, c'est qu'elle ne pouvait pas rester bien longtemps dans un domaine, stagner, ne fusse qu'au sommet, dans des fonctions identiques. Il lui fallait du changement. Continuellement. Une envie de bouger. De changer d'air. La voilà, peut-être, la solution. Partir s'investir vraiment totalement cette fois, et non pas depuis son bureau parisien, dans ses nombreuses œuvres humanitaires qui ne flattaient pas seulement son amour propre, une satisfaction d'être utile à la société, d'œuvrer pour le monde, de gagner sa place parmi les justes. Non, elle aimait VRAIMENT ça. Si l'argent avait une utilité, c'était après tout bien celle-ci. Redistribuer. Tenter d'égaliser un petit peu ces disparités qui se creusaient davantage année après année. Sa fortune n'était pas que le résultat d'un travail acharné et d'un flair à toute épreuve. Il y avait une part de chance. Était-ce de la superstition, mais au fond d'elle-même, elle jugeait que ne pas restituer cette part de hasard heureux lui porterait un jour, fatalement, malheur.

Brimée pendant des années, celles où l'on se construit, elle avait réussi à prendre une belle revanche, davantage sur la vie qui ne lui avait pas fait de cadeaux que sur ses contemporains, auxquels elle n'en voulait pas finalement, de leurs moqueries. A leur place, qu'aurait-elle fait? Justement, elle était à leur place dorénavant. Directrice d'une société au chiffre d'affaire indécent. Et justement, elle n'allait pas se comporter comme eux. Elle ne serait pas hautaine, méprisante, dédaigneuse. Elle comprenait ceux qui souffrent et elle savait qu'il n'y avait pas de graduation possible dans la souffrance. Pas de mètre étalon. Le cœur brisé d'une petite fille parce qu'on se moque de ses couettes pouvait être aussi profond que la douleur endurée sur un lit d'hôpital. L'humiliation n'a pas besoin de degrés. La souffrance est ressentie par chacun selon son propre barème.

En ce Samedi qui devait marquer le point d'orgue d'une partie de sa vie et provoquer le départ d'une autre, elle réfléchissait beaucoup à tout ça, tout en vaquant à des occupations qui étaient

devenues routinières. Diriger une boîte comme Gameplay n'était pas un boulot à trente cinq heures par semaine. Non qu'elle fut de ces patrons qui raillaient le manque d'entrain de ses compatriotes pour le labeur. Elle aimait à faire remarquer à ses collègues et souvent concurrents qu'une semaine de leur vie à eux, grands patrons, se résumaient à une centaine d'heures offertes à leur passion plus qu'à un véritable travail tandis qu'un petit fonctionnaire de la Rapt, un employé des postes ou une simple femme de ménage effectuaient leur temps de travail, une activité qu'ils n'avaient pas choisi le plus souvent et dans laquelle ils ne se sentaient pas à leur place. Un temps qui n'était que le tiers du leur, mais ils devaient s'occuper de préparer leur repas, s'agglutiner dans des centres commerciaux remplir hebdomadairement des caddies, qu'une demi journée était gâchée à effectuer des travaux domestiques et que la plupart passaient le reste de leur temps libre dans une passion où ils ne comptaient pas leurs heures, puisque c'était un délasserment, une envie. Résultat, ceux qu'on traitait de feignants accomplissaient le même nombre d'heures d'activité qu'eux, qui dirigeaient le monde, à cette différence près que tous ceux qui passaient leur vie au boulot avaient choisie cette vie. Demanderait-on à un tourneur fraiseur passionné de jardinage de s'occuper de son potager quatre vingt dix heures par semaine? Il ne souhaiterait pas mieux. Imposerait-on à un télévendeur féru de randonnée de marcher pendant des jours? Il ne se ferait pas prier. Lorsqu'elle utilisait ces arguments, face à des dirigeants qu'elle connaissait assez bien somme toute, ils la regardaient sans comprendre et, au bout de quelques secondes de flottement, lâchaient avec la suffisance de ceux à qui la vie a réussie : « eh bien, qu'ils en vivent, de leur passion! »

Il était alors inutile d'insister, de vouloir leur expliquer que la majorité des gens ne pouvaient pas toujours faire ce qu'ils rêvaient et leur faire admettre qu'il y avait une différence entre effort et travail.

Elle quitta les locaux de Gameplay ce samedi, vers dix sept heures. Le monde, du moins sa société continuerait à tourner sans elle.

Elle devait rentrer dans son superbe appartement pour se changer, enfiler une robe de gala, elle qui ne portait, qui ne supportait habituellement qu'un pull ample et un vieux jean. Les conventions ont la vie dure. Toutes ces réunions, ces entrevues, toute cette représentation, demandaient une tenue, un déguisement à ses yeux, un code d'entrée sans lequel on n'était même pas convié à la table des négociations.

Si elle partait travailler pour l'une de ces Ong qu'elle soutenait, personne n'irait lui demander de s'habiller de toilettes à dix mille euros et surtout de porter comme une paire d'échasses ces escarpins qui donnaient l'impression d'escalader l'Everest.

Toutes ces pensées résonnaient dans sa tête lorsqu'elle passa dans la salle de bains, puis dans la chambre où le déguisement était étalé, là, sur le lit, comme une seconde peau. Victoire, la bien nommée finalement, allait devenir ce soir encore, la pétillante Vicky à qui tout réussit.

Elle avait appelé un taxi vers dix neuf heures trente.

Elle s'était assurée que tout était bien organisé dans les coulisses. Croisée Jerry Marchal vêtu de son imperturbable polo qui moulait son torse impeccable et ajoutait à son air supérieur et intransigeant avec l'info quotidienne, qualités qui, à la longue, avaient déteints sur sa personnalité. Juste un signe de la main en guise de salut. Tout était parfait et chacun à sa place. Elle allait rejoindre leur table réservée et ovationner son vainqueur, à l'unisson des deux cents invités. Gus l'attendait, affublé d'un déguisement dont il avait le secret, faisant tache parmi le parterre de smokings et robes de soirées. Gus cultivait une apparence sans en avoir l'air. C'était le meilleur ami de Xavier et Victoire ne put s'empêcher de se faire une nouvelle fois cette réflexion que les meilleurs amis du monde sont parfois si mal assortis. Tant au niveau physique que moral, les deux jeunes gens n'avaient aucun point commun. Elle l'avait rencontré peu de temps après avoir fait la connaissance de Xavier, comme si celui-ci était sa propre ombre, toujours dans ses pas. Si elle l'avait considéré comme une sorte de parasite mal rasé et apathique, elle devait reconnaître que la gentillesse de ce personnage n'avait pas de bornes. Ses curieuses bonnes

manières ne devaient rien à la politesse ou à un quelconque savoir vivre. Il n'était que bonté et compassion, don de soi. Il lui faisait parfois penser à un moine bouddhiste, au sourire définitif, que rien ne touchait ni ne troublait. Il avait par ailleurs ces attitudes qu'on les curés de campagne, apaisant, réconfortant, consolant. Elle ne l'avait jamais vu se mettre en colère. Il possédait un sourire apaisant en toutes circonstances. Des qualités essentielles dans un monastère mais incompatibles avec le monde actuel. Un tel personnage serait broyé par le système s'il n'avait pas Xavier comme protecteur, comme tuteur. En revanche, elle pensait de plus en plus à lui comme collaborateur dans sa future vie. Dans des pays humbles et ravagés par la pauvreté, Gus serait le compagnon idéal pour tout relativiser. S'il était à des années lumières de la frénésie occidentale du toujours plus, il serait comme un poisson dans l'eau en Afrique Noire, dans les bidonvilles d'Amérique Latine ou encore au milieu des steppes de la Chine intérieure. Elle savait qu'il était riche de liens humains qui ne demandaient qu'à s'épanouir, loin d'ici, dans un monde où l'égoïsme et le désir de réussite à tout prix n'existaient pas.

Restait une unique question, arriverait-il à quitter son meilleur ami? Avait-elle le droit de séparer une telle amitié?

La soirée s'annonçait en tous points parfaite. Et elle le fut. Victoire s'était couchée aux aurores. Elle se prélassait dans un demi sommeil lorsque l'interphone grésilla à deux reprises.

Elle se leva comme une somnambule. Traina les pieds jusqu'à l'appareil, encore ensuquée d'une trop courte nuit. Elle décrocha.

La voix de Xavier avait l'air tendue. Elle lui ouvrit la porte extérieure, comme par réflexe. Trente secondes plus tard, c'est un Xavier la mine défaite des lendemains de nuit blanche qui débarquait dans l'immense duplex. Une jeune femme l'accompagnait, son visage disait vaguement quelque chose à Victoire.

- Vicky, as-tu des nouvelles de Gus. Sais-tu ce qui lui est arrivé? Victoire ouvrit de grands yeux. Le ton était grave.

Xavier ne plaisantait pas. D'ailleurs Xavier ne plaisantait

jamais. Surprise, elle balbutia.

- Je ne... Non. Que s'est-il passé?

- Peux-tu te rappeler la dernière fois que tu l'as vu?

- Oui. Je... Mais enfin, qu'est-ce qui se passe?

- Je n'en sais rien. Dis moi simplement quand et où tu l'as laissé cette nuit. C'est important.

Victoire fouilla sa mémoire. Elle n'avait pas beaucoup bu la soirée passée et ses idées étaient claires comme un torrent des alpes. De toute façon, elle n'aimait pas le goût de l'alcool. Elle savait que ce ne serait jamais un refuge pour elle. Ils avaient passés la soirée ensemble à déguster des fruits de mer à leur table où un défilé incessant de personnalités s'était succédé en remerciements et gratifications diverses. Ensuite, sans attendre que la salle ne se vide, ils étaient allés prendre un dernier verre dans un petit troquet inconnu, quelque part dans Paris. Elle saurait retrouver l'adresse sans peine, même en plein jour. Là-dessus, une cohue s'était emparé du petit bar, déjà bien rempli. Il n'y avait pas eu de déclic. Ca s'était fait tout naturellement, comme une bête qui se réveille et s'étire. Elle n'avait pas le souvenir d'une quelconque bagarre qui aurait dégénérée, ou bien encore la célébration d'un anniversaire. Lorsqu'ils étaient entrés dans ce café, les clients semblaient ne pas se connaître entre eux, enfin juste des habitués. Et puis, d'un coup mais sans déclencheur vraiment identifiable, la houle de la foule les avait emporté dans une agitation de tous les diables. Et ils s'étaient perdus. En moins de deux secondes, distraite par le spectacle hétéroclite que donnait la salle, Victoire s'était retourné pour partager sa surprise avec ses deux amis et, elle s'était trouvée soudain seule à sa table. Elle pensa un instant qu'ils étaient allés se rafraichir aux toilettes, y était allé les rejoindre ne les voyant pas remonter et n'y avait rencontré personne. Elle récupéra son manteau et sortit dans la nuit noire, persuadée que les deux compères avaient dû poursuivre leur nuit de fête quelque part sans lui en avoir parlé ou peut-être l'avaient-ils fait, mais elle ne les avait pas entendu dans le brouhaha qui s'élevait chaque minute davantage dans ce petit bistrot.

Elle était rentrée chez elle à pied.

Xavier tournait dans la pièce, cherchant visiblement à organiser des pensées disparates qui prenaient des chemins opposés, s'entremêlant, s'opposant, se mélangeant. Il se retourna devant le large bureau orné de quantité de feuilles et voulu dire quelque chose. Il stoppa d'un seul coup son élan à la façon qu'un éternuement imminent meurt dans notre gorge. Il s'excusa. Lui souhaita une bonne matinée et promit de lui donner des nouvelles dès qu'il mettrait la main sur Gus.

Juliette et Xavier se faisaient face dans l'ascenseur.

- Tu peux me dire ce qui s'est passé, là? Pourquoi es-tu parti si vite? Elle aurait pu nous aider, même si elle n'en sait pas davantage que toi.

- Non.

- Quoi, non?

- Non à tous tes arguments. Non, elle ne peut pas nous aider et non elle en sait beaucoup plus que moi.

- Comment ça? Elle a dit que vous vous êtes perdus de vue tous les trois dans ce bar. Ca, je veux bien le croire.

- Ecoute Juliette. C'est grave. Gus est peut-être bien mort à l'heure qu'il est. Quelqu'un en veut aussi à ma peau. Et je sais que tout ça est bien réel. Tu es bien réelle.

- Alors pourquoi se priver de l'aide de ton éditrice. Elle peut nous être utile.

En remontant dans la voiture, alors que Juliette voulut mettre le contact, Xavier l'arrêta en posant sa main sur son poignet.

- Tout à l'heure, sur le bureau de Vicky, mon regard s'est posé sur un papier à en-tête de la société Gameplay.

- Et alors?

- Je n'ai vu le nom qu'à l'envers et, un reste de dyslexie m'a fait mélanger les lettres. Juliette, Gameplay et Gay Palme, c'est la même chose!

- Après tout, ce n'est peut-être qu'une coïncidence.
Xavier fit la moue. Juliette n'était même pas sûre de son argument. Elle ajouta.
- Qu'est-ce que ça change, au fond?
- Je te rappelle que c'est dans ce bar que tout a commencé à aller de travers. Surement là qu'on a versé une drogue dans mon verre. Là que Monteil est apparu. Je pense qu'il est la clé de tout le problème. Et maintenant, je ne suis plus tout à fait sûr de la thèse de la drogue.
- Tu pencherais pour...
- Une manipulation, exactement! (Xavier a ce regard lointain qu'ont ceux qui essaient de voir en eux-mêmes). D'abord la soirée. Normal. On fête le succès du jeu. Mais ensuite, tout est organisé.
- Dans quel but?
- Je ne sais pas encore. Comme je suis un adepte des jeux, je pense qu'ils ont voulu me faire participer à un jeu de rôles. Seulement Gus est mort.
- Peut-on vraiment en être sûr? Et si tout bêtement Gameplay avait loué le bar pour prolonger la soirée. Qui a eut l'idée d'aller là-bas?
- Je ne sais plus. En fait, aucun de nous trois ne connaissait l'endroit. On est sorti dans la nuit, par les rues et on est entré là comme par hasard.
- Un hasard prémédité. Ou bien juste une coïncidence.
- Une coïncidence?
- Oui. L'adresse était peut-être louée pour autre chose, qui n'avait rien à voir avec vous.
- Non. Dans l'assistance, il y avait forcément quelqu'un qui

connaissait Vicky. En la voyant, il lui aurait dit de ne pas rester si cela devait déranger d'autres projets. Non.

- Je pense qu'on a tort de ne pas s'adresser à elle.

- Ce qu'il faut maintenant, c'est démêler le vrai du faux. La soirée était organisée, d'accord. L'épisode du faux bar, c'était encore le fait de la société. Peut-être Monteil lui-même fait-il partie du projet? On a voulu me donner des frissons. La poursuite était sûrement réglée par une équipe de cascadeurs, un peu de tôle froissée ça ne va pas chercher loin. Reste que leur budget et leur pouvoir n'est pas illimité. L'arrivée de la police ne fait plus partie du plan. Pourtant on m'a traité comme le coupable alors qu'aucun indice ne le leur permettait. Juliette, pourrais-tu discrètement te rendre au commissariat sous le prétexte de savoir ce qui m'est arrivé. Peut-être en savoir plus sur Gus.

- Tu as essayé de le rappeler?

- Oui. Messagerie.

La petite voiture stoppa à quelques mètres de l'entrée du commissariat. Nulle trace d'explosion, pas d'effervescence particulière. La routine dominicale d'un commissariat urbain.

- Visiblement, l'explosion c'était du flan. Je commence à penser que les flics étaient dans le coup. C'est un peu gros, mais après tout pas impossible. D'ailleurs je préfère penser ça, cela voudrait dire que Gus est bien vivant et qu'il doit bien rigoler en ce moment.

Juliette s'extirpa de son siège. Xavier se pencha vers elle.

- Sois prudente. On nage en plein faux semblant là. Tu vas sûrement te retrouver parmi une bande d'acteurs.

- Les acteurs, ça me connaît. Mais je doute que ta boîte ait réquisitionné tout un commissariat pendant toute une journée. Au fait, c'est quoi son nom à ton commissaire.

- Il n'en a pas.

- Tout le monde porte un nom, Xavier.

- Je veux dire que là-bas, même le plus gradé l'appelle Monsieur le Commissaire. Tu vois le genre. Tu ne peux pas le rater. Une carrure de rugbyman, un peu enveloppé.

Il regarda la fine silhouette de Juliette traverser la rue et sonner à l'entrée de la porte de fer. Un garde en uniforme lui ouvrit, ils échangèrent quelques mots puis elle disparut dans ce qui avait été l'antichambre de l'enfer pour lui quelques heures plus tôt. Xavier eut alors un funeste pressentiment. La certitude qu'il ne la reverrait jamais.

La situation était assez cocasse. Xavier attendait dans la voiture qu'il ne pouvait pas conduire. Inutile d'essayer de rentrer chez lui, il ne possédait plus ses clés. Elles étaient restées à l'hôpital avec les affaires qu'il portait lors de l'accident. Contrairement à ce qu'affirmait Juliette, il se méfiait de Vicky. Elle était forcément au courant de tout ce cirque. Mais dans quel but?

La bonne blague qu'on aurait pu lui faire en lui faisant passer une nuit comme dans ses propres jeux n'aurait pas continué au-delà du lendemain matin. D'autre part, il était son meilleur poulain, pourquoi vouloir se débarrasser de lui, le rendre fou? Elle avait peut-être l'intention de saborder sa propre boîte. Il se rappelle qu'elle lui avait confié, un jour de grands épanchements, qu'elle ne supportait pas la routine, fut-elle celle du haut de l'affiche. Il ne serait pas étonnant qu'elle veuille repartir de zéro.

Il restait bien évidemment ses parents, l'ultime refuge. C'était juste un endroit où aller, pas une position stratégique pour pouvoir rebondir. Il aimait ses parents, là n'était pas la question. Il n'avait simplement rien à leur dire.

Aller se livrer en faisant confiance à la police et la justice de son pays? Ce qu'il en avait vu cette nuit l'avait sérieusement refroidi. Et puis c'était sûrement le meilleur moyen pour retomber sur Monteil, visiblement intime du commissaire.

Juliette ne reparaitrait pas, il en était sûr désormais. Après tout, comme il avait pensé qu'elle n'était pas réelle lorsque tout cela avait pu être un rêve ou une hallucination provoquée par une quelconque drogue, il se demandait maintenant si elle aussi ne

faisait pas partie du plan. On ne tombe pas « par hasard » sur son actrice préférée en pleine nuit lorsqu'on est poursuivi par un fantôme du passé. Trop de coïncidences. Tout était trop bien organisé. Il y avait une main derrière tout ça. L'ombre de Gameplay planait à chaque recoin de rue. Il était probablement surveillé en ce moment même. Par les vitres, il scruta la rue autour de lui.

Une vieille dame promenait un petit chien enveloppé d'un pull tricoté sûrement par ses propres soins. Un jeune rasta fila sur un vélo hollandais, sifflotant un air que Xavier ne put reconnaître. Des oiseaux piaillaient dans les arbres de l'avenue. Le monde continuait de tourner. Il lui arrivait des choses exceptionnelles, affreuses, monstrueuses, mais le reste de l'humanité vaquait à ses occupations quotidiennes comme si de rien n'était. Il eut le vertige. Quand tout ça allait-il finir? Après tout, la meilleure solution serait d'aller voir Vicky. Une bonne explication. Mais elle nierait tout en bloc, jouerait la surprise et l'enfoncerait encore davantage en voulant l'aider. Elle tenait les rênes, il en était sûr maintenant. Il ne devait pas l'oublier.

Son regard se porta machinalement sur le volant de la petite voiture. Juliette avait laissé les clés sur le contact. Le signe qu'elle pensait revenir. La preuve que si on la retenait, ce serait contre son gré, tout comme il avait été accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis quelques heures plus tôt. Il se saisit du trousseau. Quatre clés pendaient accrochées à une tête de mickey. Parmi elles sûrement celle de son appartement. Il fourra le tout dans sa poche, prit une grande inspiration et sortit de la voiture. Il jeta des coups d'œil rapides aux alentours. Rien de suspect. Il remonta la rue, prit à droite puis suivit un itinéraire aléatoire comme s'il essayait de sortir d'un labyrinthe. Il espérait ainsi semer d'éventuels poursuivants, du moins pouvoir les repérer. Il ne remarqua rien de troublant.

Devant l'immeuble, il composa le code en ayant subitement un doute. La porte émit un grésillement et s'ouvrit. Parvenu sur le palier de l'appartement, il essaya deux clés avant de trouver celle qui ouvrait l'entrée de son refuge. Là, en sécurité, il pourrait faire le point tranquillement. Chercher une piste.

Démêler le vrai du faux. Débuter une enquête. Elaborer un plan. Ou tout simplement se coucher sur le large lit et s'endormir jusqu'au lendemain où tout ne serait qu'un mauvais souvenir, un cauchemar dont on se réveille l'esprit nauséeux. La clé fit deux tours dans la serrure sans émettre aucun cliquetis. Il rêvait d'un bon bain dans lequel il se détendrait tout en oubliant les péripéties de la nuit. Se laisser aller dans une eau chaude, légèrement parfumée, faire le vide dans sa tête. Il actionna la poignée. La porte pivota lentement. Le calme de l'appartement lui procura un bien être infini. Il se sentait revenir chez lui. Il entendit des bruits provenant de la chambre. Des cris d'enfant. Puis des petits pas saccadés. Une voix féminine prononçant un mot, un prénom. Un gamin d'environ six ans déboula dans son champ de vision. La petite tête blonde était joyeuse, des rires secouaient tout son visage. « Papa » sorti de sa bouche. Il se précipita vers Xavier. Buta dans ses genoux. Enserra vivement ses cuisses de ses petits bras vigoureux. Xavier releva la tête. Devant lui, Juliette apparaissait tenant dans ses bras un bébé enroulé dans un châle bleu clair. Son visage était radieux, débarrassé des petites saillies qui le rendaient parfois osseux, surtout quand elle était inquiète. Xavier eut le sentiment tout à coup de connaître parfaitement ce visage, pas de la façon qu'on reconnaît une image vue des centaines de fois sur un écran. Il le connaissait pour avoir été à ses côtés toutes ces années, pour avoir partagé des moments de bonheur infini, des joies indescriptibles mais aussi le doute et la douleur. Il le connaissait comme le visage d'une femme qu'on aime. Elle lui sourit à peine et dans ce sourire il y avait toute la bonté du monde, comme si elle se posait tendrement sur son épaule, rassurée.

Alors tout lui revint en mémoire. Il fut secoué d'un brutal frisson.

Sa rencontre avec Juliette alors qu'elle n'était qu'une actrice de second rôle lors d'une soirée qui avait failli mal tourner. Ils avaient ensemble traversé une journée de galères où ils avaient dû expliquer des circonstances où le hasard s'était lié contre eux. Enfin la vérité s'était faite dès le lendemain. Ils s'étaient revus une fois. Puis une autre. Quelque chose les attirait l'un

vers l'autre. Et il y avait eu Dunkerque.

Ce n'était pas le lieu idéal pour un premier baiser, mais l'amour ne choisit ni le cadre ni la lumière, pas plus l'endroit et l'heure. Leur première nuit. Leur premier nid douillet. Puis la régularisation de leur union lors d'une grande fête moins cérémonielle que celle d'un mariage. Valentin était né trois ans plus tard. Juliette était devenue plus sûre d'elle, décrochant le rôle principal d'un petit film sans prétention. Une première semaine discrète au box-office. Le bouche à oreille avait fait le reste. Cinq millions d'entrées. Le téléphone n'arrêtait plus de sonner. Son agent était débordé. Des propositions de toutes parts affluaient. Son cachet s'était multiplié par vingt en quelques semaines.

Ils avaient vécu cinq années au top. Leur enfant cimentait encore un peu plus un couple soudé malgré leurs carrières époustouflantes. Elle enchaînait les succès sur les écrans, lui avait fondé sa propre maison d'édition de jeux vidéos après le sabotage de Gameplay par son ancienne directrice. Vicky était partie au bout du monde, personne ne savait exactement où. La rumeur disait qu'elle avait été enrôlé dans une sombre secte. Xavier savait au fond de lui qu'elle aidait sûrement les enfants des bidonvilles.

Alors la petite Pénélope avait vu le jour dans des circonstances radicalement différentes de celles qui avaient vu naître son aîné. Xavier était sur un nuage. Une femme qu'il aime, un métier passionnant, deux enfants admirables, un petit chez soi douillet. L'équilibre parfait.

Ce matin, il avait voulu leur faire la surprise. Il ne devait rentrer qu'en début de soirée de son voyage en Chine. Il n'avait pas prévenu. Il était entré chez eux comme on rentre seul chez soi, sans faire de bruit. Valentin l'accablait de questions sur les chinois, Juliette affichait toujours ce demi sourire qui lui plaisait tant. Pourtant il nota brièvement une vague lueur de crainte dans son œil droit. Une très légère ride se forma au-dessus de ses sourcils et la commissure de ses lèvres trembla un dixième de seconde. Tout fut effacé avant que la moindre pensée ne put se concrétiser dans le système neuronal de Xavier. Il était le plus

heureux des hommes. Son séjour en Chine avait été productif et sa petite famille l'attendait avec chaleur. Home sweet home. La douceur du foyer. Il s'avança vers Juliette, la prit doucement dans ses bras et embrassa tendrement son visage. Il se saisit de Pénélope et fut étonné de voir qu'en l'espace de dix jours elle ait changé à ce point. Un moment encore il crut discerner sur le visage de Juliette une angoisse, un trait de culpabilité. C'était moins furtif que la première fois. Il voulut poser la question. Qu'est-ce qui n'allait pas? Mais il se ravisa. Il avait confiance en elle. Il n'était pas rentré plus tôt pour surprendre mais pour étonner. Il la regarda fixement dans les yeux. Elle soutint un instant le regard, puis détourna les yeux, comme un enfant qui reconnaît implicitement la bêtise qu'on lui reproche.

Un mouvement eut lieu dans le dos de Juliette. Xavier releva la tête. Un grand blond au torse d'athlète, aux pectoraux de champion de natation, la taille enroulée simplement d'une serviette mauve, il la reconnaissait c'était « sa » serviette attitrée. Un large sourire s'épanouit sur une rangée de dents carnassières.

Monteil.

- Surprise!

Sa pire bête noire était là devant lui, dans l'appartement.

Il n'eut pas le temps de faire demi-tour et de détalier dans la cage d'escaliers. Monteil était un colosse doté de la rapidité d'une panthère. Ses épaisses mains l'empoignèrent fermement et son genou droit se plia sans que Xavier n'ait pu comprendre quoi que ce soit. Le coup l'atteint en plein estomac. Sa respiration coupée, il suffoqua, tomba à genoux sur la douce moquette qui lui sembla un lit douillet. En une fraction de seconde Monteil l'avait immobilisé et Xavier pensa à tous ces films d'action, son propre jeu Kill Them All, où les héros encaissaient coups sur coups, tombaient, s'ébrouaient comme un chien mouillé, se relevaient et, à peine marqués, repartaient au combat. Il entendit le lourd son des coups portés, résonnant dans le caisson de basse d'un système pro-logic dolby surround 5.1 d'une installation sonore optimum. Ici, le choc n'avait provoqué qu'un bruit minable d'étouffement, ses poumons se vidant dans une rumeur pitoyable de vaincu. Il gémissait, plié en deux, essayant d'avaler un peu d'air et n'y arrivant pas. Une chose était certaine: ce n'était pas un rêve.

Sa vue se troubla, il s'asphyxiant, son ventre secoué de spasmes. Sa bouche s'ouvrit pour trouver de l'air mais il ne pouvait plus gonfler ses poumons comme si un étau les maintenait comprimés. Il sentit qu'on le soulevait, qu'on le portait. Il perçut l'odeur de cuir qu'ont toutes les voitures neuves, la déambulation dans le trafic parsemé d'un dimanche matin parisien. Le véhicule s'arrêta sans qu'il n'ouvre les yeux. Il se sentait mieux ainsi. Monteil ouvrit la portière, l'empoigna sans ménagement puis ses pieds traînèrent quelques dizaines de

mètres et il fut assis sur une chaine, ligoté.

- Revoilà notre ami le mariolle. Cette fois, pas d'entourlupe, ducon, on ne te lâche plus.

Xavier essaya d'ouvrir les yeux qu'il tenait fermés depuis l'appartement de Juliette, espérant ainsi calmer la douleur qui irradiait depuis son abdomen. Cette voix... Il la reconnaissait. C'était... Quel abruti, entourlupe pas entourlupe! Une image se fit bien nette devant ses yeux. Le commissaire lui faisait face, la face rougeaude, les yeux pétillants comme un chien qui a retrouvé son os.

Il sentit comme une piqûre d'abeille au creux du bras gauche. Il tourna lentement la tête. Tous ses gestes étaient ralentis depuis le coup de genou. Une chaleur envahit tout son corps, partant de son bras gauche et irradiant toutes les artères, jusqu'à son cerveau. Il eut juste le temps de voir Monteil, une seringue à la main, éclatant d'un rire gras.

Il pensa qu'il allait sombrer dans un sommeil suite à l'injection mais, tout au contraire, il sentit ses muscles se régénérer. Il n'avait plus mal nulle part. Sa respiration était calme, profonde, comme après avoir couru un marathon. Il se sentait vidé, débarrassé de toutes les toxines accumulées par une nuit de folie. Il était un homme neuf, capable de battre des records du monde. Il était capable de sentir chaque cellule de son corps, la moindre molécule oeuvrant pour son bien être, tous les fluides parcourant sans entrave tout son être. Il sentit une force nouvelle dans chacun de ses membres. Il essaya de bouger de sa chaise. D'un seul mouvement, il bascula sur le sol, les liens étaient toujours aussi serrés.

- Ca commence déjà à agir, putain. Resserre bien les attaches. S'il arrive à s'enfuir, dans son état, on ne le retrouvera pas de sitôt.

Xavier avait entendu très nettement les paroles du commissaire, mais aussi les tendons des muscles de sa mâchoire lorsqu'il articula, le glissement de sa langue pour former les mots, même la vibration de ses cordes vocales. Il entendait le moindre murmure des choses. Le filament de l'ampoule qui grésillait, le métal de l'armoire qui, sous l'effet de la température, se

gondolait de quelques microns, le bruit des pas de ses geôliers. Les sons n'étaient pas amplifiés, leur perception était plus fine. Il saisissait presque la ronde des électrons. Il se souvint d'un article sur ces personnes obligées de porter en permanence un casque car le moindre bruit de chuchotement les agressait comme le décollage d'un airbus. Ce n'était pas ça. Chaque son lui parvenait à égal degré. Il était convaincu qu'une explosion n'eut pas plus de tonalité que le frottement de tissu que provoquait le déplacement de ses deux gardiens.

Il n'y avait pas que l'ouïe qui avait été modifiée par l'injection. Son odorât s'était développé à l'identique du meilleur chien d'arrêt. Il huma l'odeur de transpiration des deux hommes, vaguement dégoûtante, il perçut des relents de bière, sentit jusque dans la rue les vapeurs de diesel, les bouches d'égout, mais aussi un parfum vanillé appartenant forcément à une jeune femme, une senteur de plante fleurie, sûrement quelques jardinières du quartier et la douce odeur de croissants chauds.

Le moins spectaculaire a priori était sa nouvelle acuité visuelle. Peut-être en raison de notre utilisation principale de nos yeux par rapport à notre nez ou nos oreilles. Cependant, Xavier se rendait bien compte que sa vue s'était améliorée sensiblement. Il n'avait jamais eu à porter des lunettes de correction de toute sa vie. Il avait une bonne vue, mais à ce moment, cela allait au-delà du sensationnel. Les contrastes étaient accentués, les détails semblaient baignés d'une lumière non pas forte mais précise, comme si tout lui parvenait en gros plan, vu au travers d'un microscope. Les reliefs avaient davantage de profondeur. Il voyait en quatre dimensions.

- Il est prêt, maintenant. On peut commencer.

La voix de Monteil était comme disséquée, chaque syllabe lui parvenait avec une netteté fantastique. Cela dépassait allégrement l'écoute quadriphonique. Tous ses sens s'étaient décuplés suite à cette injection. Il pouvait sentir la moindre molécule flottant dans l'air, entendre le plus infime des chuchotements et voir chaque détail insignifiant comme au travers d'une loupe. Il était devenu un surhomme.

- Briansson, tu vas nous raconter ce qui s'est passé la nuit

dernière. Parle-nous de cette soirée organisée par la société GamePlay.

Xavier fut comme projeté douze heures plus tôt.

Une voix résonnait dans un écho. Jerry Marchal, le journaliste vedette de la télévision, annonçait à grand renfort de superlatifs l'entrée imminente de Xavier. Il revit chaque scène, comme s'il la vivait à nouveau. La petite scène illuminée, la salle où tout le gratin des médias était réuni autour de tables de huit. Les applaudissements. Son speech. Gus et Vicky venus le rejoindre sur scène. Le départ précipité de Jerry Marchal.

Tout semblait si vrai dans son esprit. Mieux que le simple souvenir qu'une nuit telle qu'il a vécue entache forcément. La mémoire est comme un fleuve qui dépose ses sédiments à chaque crue. Notre mémoire sert de mètre étalon à chaque nouvelle expérience. On ne peut s'empêcher de comparer. Cet hôtel est moins luxueux que celui de Singapour, en revanche la vue est admirable. Il ou elle me fait penser à quelqu'un. J'ai déjà éprouvé ce sentiment. L'impression de déjà vu. Et chaque fois, les souvenirs viennent se juxtaposer aux visages nouveaux, aux paysages inédits, aux situations originales, permettant d'apprécier de nouvelles conjonctures. En même temps, la mémoire se re-écrit selon les sentiments éprouvés, les conditions traversées. Les souvenirs ne sont jamais définitifs.

Xavier revivait plus qu'il ne se rappelait cette soirée. Avec une exactitude et une précision étonnantes. Il percevait des détails qui lui avait échappé lorsqu'il les avait vécu la première fois. Si nos sens perçoivent quantité d'informations, elles ne sont pas toutes enregistrées par le cerveau, qui doit faire un choix pour ne pas être submergé. La mémoire immédiate, la mémoire tampon comme celle qui permet le bon fonctionnement d'un ordinateur est vidangée aussitôt. La couleur de la jupe de cette jeune femme croisée, le numéro minéralogique de cette voiture qu'on double, des paroles conventionnelles prononcées par réflexe, une odeur fugace, tout cela disparaît sans être intentionnellement gravés. Ces détails subsistent pourtant quelques heures. Un choc psychologique, même mineur, peut faire remonter une

perception récente, inconsciemment conservée. Ou une drogue. L'injection faite à Xavier permettait de consulter les fragments de sa mémoire immédiate, tout comme il était possible à un informaticien de récupérer des documents pourtant effacés mais dont il reste une trace sur le disque dur.

Xavier riait en compagnie de Vicky et Gus. Ils rejoignaient leur table. Il tourna un instant la tête et il le vit, dans la pénombre des coulisses. Dans un zoom avant, le temps ralentit quasiment comme un arrêt sur image et Xavier reconnut son visage. Jerry Marchal n'avait pas quitté les lieux, il discutait avec un grand blond baraqué. Ils avaient l'air de comploter quelque chose. A cette distance, Xavier n'entendit pas les paroles murmurées par le présentateur star, mais il reconnut aisément son interlocuteur lorsque celui-ci sortit de l'ombre. Monteil.

Ainsi les pièces du puzzle commençaient à s'organiser. Tout avait été calculé et programmé dès le départ. La thèse du complot se renforçait, mais il ne fallait pas chercher du côté de Gameplay... Monteil avait tout organisé pour lui pourrir son triomphe. Il avait même inventé le nom d'une société (Gay Palme) pour brouiller les pistes au cas où Xavier découvrirait le pot-aux-roses.

Xavier revécut le dîner de gala. Leur départ, Vicky, Gus et lui pour rejoindre ce pseudo bar. En route, il remarqua des fragments oubliés ou simplement non consignés par son cerveau au moment où il les vécut. En traversant la salle, il remarqua la présence de plusieurs personnages présents dans la troupe de théâtre qui avait investi le bar quelques minutes plus tard.

Les trois amis s'étaient rendus dans ce faux troquet à pied. Xavier percevait maintenant la nuit parisienne dans sa totalité, avec toutes ses particularités, ses odeurs, ses sons. Il aperçut même un moment les projecteurs éclairant une scène où se déroulait le tournage nocturne d'un film. Le visage de Juliette donnait la réplique à un jeune homme aux cheveux fous et au regard perçant, espoir du cinéma français.

Maintenant, il revivait l'ambiance du café où Gus venait de passer la commande. Aucun des clients n'avait frappé la mémoire de Xavier auparavant, il en était sûr. Le barman était

un gars arborant une petite moustache à la Freddie Mercury et coiffé d'une casquette de base-ball. Ca respirait le bistrot de quartier avec sa cohorte d'habitues sirotant des fonds de bouteille et refaisant le monde. Tout cela était factice, bien entendu. Il était aisé de discerner le vrai du faux lorsqu'on en faisait l'expérience une seconde fois, avec l'appui de la mémoire. Une mémoire extrapolée par une meilleure acuité de tous les sens. Xavier songea que la vie, la vraie vie devait être vécue deux fois. Nous ne vivions qu'une répétition. Pour profiter pleinement de son existence, il fallait la vivre à nouveau, sachant ce qui doit se passer, afin de se concentrer sur le superflu qui devient alors indispensable. Tout comme le sportif qui recommence sans fin les mêmes mouvements afin d'être prêt le jour de l'épreuve.

Tout était calme dans ce café, tout comme il en avait fait l'expérience au milieu de la nuit passée. Puis, la troupe fit son entrée sur la minuscule scène improvisée au bout du bar. Xavier reconnut quatre des six acteurs. Ils étaient attablés au diner de gala. Il les revit comme un appareil photo fait une mise au point une fraction de seconde. Surement des figurants employés par Gameplay pour gonfler la salle... Oui mais, dans ce cas, la théorie que Monteil est derrière tout ça tombe à l'eau. Xavier essayait de réfléchir. Il ne fallait pas perdre une seconde, ses deux tortionnaires allaient bientôt l'interroger, le cuisiner.

Les événements s'enchaînaient comme la nuit dernière. Xavier se concentrait davantage sur le spectacle proposé que lorsqu'il l'avait regardé d'un œil distrait avec ses amis quelques heures auparavant. Il guettait le moindre indice. Comment tout avait dérapé. Et surtout, il tentait d'y reconnaître Monteil qui était apparu une fois ses amis volatilisés.

Il y eut cette danse langoureuse dans une lumière bleutée, puis le son de l'ampli prit de l'ampleur et des morceaux de scènes de comédies musicales à succès s'enchaînèrent. La troupe dansait une chorégraphie sans queue ni tête. En fait, Xavier le voyait nettement maintenant, c'était du n'importe quoi. Leurs mouvements n'étaient pas ceux de professionnels. Cette troupe n'existait pas. C'étaient simplement une bande recrutée par

Monteil pour faire diversion afin de l'isoler de ses amis. Les danseurs s'échappaient maintenant de la scène qui leur était dévolue. Le bar, jusqu'ici bien calme, prenait des airs de fête, mais Xavier gardait bien à l'esprit que tous ces gens n'étaient finalement que des figurants, embauchés par la fausse société de Monteil. Les quatre aïeux tapant leur carton autour de la petite table du fond, l'homme à la casquette de marin qui vidait lentement sa bouteille en solitaire, les deux amoureux qui se mangeaient des yeux, le barman à la casquette de base-ball, les deux jeunes filles occupées à lire leurs Sms et toute cette troupe bigarrée qui investissait maintenant entièrement l'espace. Lorsque Gus se leva, prétextant un séjour aux toilettes, Xavier nota les moindres détails. Il savait qu'à ce moment là, il ne le reverrait plus jamais. Mais il ne remarqua rien digne d'être consigné. La fête battait son plein. Tous les occupants du café, qui étaient si tranquilles un quart d'heure plus tôt, s'étaient mêlés au spectacle. Ils étaient déchainés comme si une main invisible avait actionné leur interrupteur interne. Les deux filles avaient délaissé leur portable et dansaient devant le comptoir, le barman tapait des mains, le buveur solitaire s'était coiffé d'un chapeau d'arlequin, le couple dansait une lambada de folie et même les quatre vieux... non, Xavier n'en repérait plus que trois. Le quatrième devait somnoler dans un coin. Vicky s'échappa à ce moment. Il la vit se frayer difficilement un chemin parmi la foule en délire.

Ca dansait debout sur le comptoir, chaque client officiel s'était déguisé d'une veste à paillettes, d'un bonnet de nuit lumineux, d'un nœud papillon gigantesque, d'oreilles de Mickey et toute cette farandole n'en finissait pas. Xavier attendait la venue de Monteil.

Tout était si contrasté. Il continuait à jouir de ses sens démultipliés, percevait les odeurs mieux qu'un chien, sentait les vibrations aussi nettement qu'un serpent, avait une ouïe de baleine et sa vision pouvait zoomer et stopper sur des détails qui passeraient inaperçus dans une telle confusion. Il entendait chaque conversation aussi nettement que si les paroles étaient prononcées distinctement dans un auditorium.

Il était en alerte. Seul à sa table, au milieu d'une sarabande de quatorze juillet, il guettait le moindre indice. Monteil allait se montrer. Il saurait d'où il était venu, s'il avait parlé à quelqu'un, il noterait le moindre de ses mouvements. Il dénouerait cette pelote pour savoir enfin la vérité.

On lui tapa sur l'épaule. Il se retourna, vexé de n'avoir pas vu venir sa bête noire.

Gus riait aux éclats, Vicky dans son sillage.

- Je suis vannée. On rentre?

Ils avaient récupéré la petite voiture de Vicky à l'angle d'une rue et roulaient tranquillement sur les quais. A l'endroit où Xavier avait remarqué le tournage du film, il ne restait plus rien.

Les pensées de Xavier s'entrechoquaient dans sa cervelle, devenue trop petite pour le flot d'informations qui se déversaient sans arrêt depuis qu'il revivait toute la soirée. Il lui manquait de la puissance pour poursuivre plusieurs raisonnements de front. Comment tout cela était possible? Il repensa à un rêve, une drogue qu'il aurait ingurgité sans s'en rendre compte. Ses nouvelles capacités lui permettaient de détecter chaque molécules qui s'agitaient dans son verre. Il n'y décelait aucune drogue. Etrange.

Il se souvint de sa course poursuite avec Monteil, le simulacre d'interrogatoire au commissariat, Juliette... Il avait le sentiment d'avoir VRAIMENT vécu cette scène où il rentrait chez lui, chez eux, elle l'attendant avec leur bébé dans ses bras. Avait-il seulement vécu un instant de cette nuit?

Vicky se retourna pour lui demander quelque chose qu'elle n'eut pas le temps de formuler. Un choc fantastique ébranla la petite citadine. Et Xavier crut revivre un épisode de la nuit passée, mais d'un tout autre point de vue. La victime renversée par une automobile, ce n'était pas lui.

Déjà, Vicky et Gus s'étaient précipités dehors. Xavier voyait leur silhouettes se démener dans le pinceaux des phares, projetant des ombres de titan sur le pavé. Alors, en une fraction de seconde, un colosse s'installa au volant et démarra en trombe. Les pneus hurlèrent un riff de Bon Scott. Xavier ne se rappelait pas sur quel album d'AC/DC il apparaissait. La carrure

imposante se retourna d'un quart de tour et Xavier reconnu Monteil.

Ca ne finirait donc jamais.

Monteil ne savait faire autrement que rouler à tombeau ouvert. Il franchissait les feux rouges sans ralentir. Xavier s'aperçut soudainement que la formidable acuité de ses sens l'avait quitté. Le produit qu'on lui avait administré cessait de faire effet. L'interrogatoire n'avait pas eu lieu, à part une seule question. Quelle était-elle, déjà? Il allait sûrement se réveiller de ce songe d'un instant à l'autre. Les façades éclairées par les lampadaires filaient à toute vitesse, Xavier ne distinguait plus aucun détail. Il avait l'impression d'être devenu myope et sourd, sans plus aucun odorat en quelques secondes. En revanche, son cerveau carburait à plein régime.

Il avait revécu la même soirée grâce à la piqûre, en tous points semblable à celle qui s'était réellement passée. Cependant, Monteil n'était apparu que lors de l'accrochage. La victime, c'était lui. Il palpa son épaule gauche, marque incontestable du choc. Dans la salle de bain de Juliette, il avait repéré un énorme bleu s'étendant jusqu'aux omoplates, de la chair tuméfiée. En enfonçant fortement ses doigts, il ne ressentit aucune douleur. Sa mémoire lui jouait des tours. Ce n'était pas une quelconque drogue ou un tour de passe-passe organisé par Gameplay ou autre. Ses souvenirs se modifiaient.

- Ca va comme vous voulez, patron?

Les yeux de Monteil l'observaient depuis le rétroviseur, l'air vaguement inquiet. Patron? Xavier vérifia que le commissaire n'était pas assis à ses côtés. Il allait de surprise en surprise.

La voiture stoppa dans les règles des séries policières en faisant un demi-tour dans la cour du commissariat où Xavier avait été interrogé le matin même. Seulement, on n'était pas le matin,

mais les chiffres oranges de l'horloge de bord indiquaient deux heures vingt cinq.

Xavier continuait de revivre en pensée sa nuit. Ou bien ce qu'il croyait avoir vécu n'était qu'un rêve prémonitoire de faits qui ne se dérouleraient jamais. Comment savoir? Quelle était la réalité, où se situait le rêve? Quelle heure était-il vraiment?

Il sortit de la voiture banalisée sans se rendre compte que c'était celle de Vicky finalement. Il grimpa les trois marches et fit son entrée dans le hall du commissariat. Il reconnut la demi douzaine de flics en civil qui vaquaient à leurs occupations.

Lambert rassurait quelqu'un, le téléphone collé à l'oreille par son épaule « ne vous inquiétez pas madame, une patrouille vient de partir, ils sont chez vous dans cinq minutes, gardez votre calme, on va vous en débarrasser de ces jeunes vauriens... »

Leroux s'amusait avec un paquet de clopes. Il avait arrêté de fumer il y a six mois et passait son temps à manipuler les cigarettes entre ses doigts, à la manière d'un illusionniste spécialiste du close-up. Là, il jonglait avec pas moins de cinq cigarettes.

Louvain pliait les formulaires de dépôt de plainte pour leur donner différentes formes. Sur son bureau, trois avions, un lapin, une Harley, deux canards et même une rose s'éparpillaient gaiement.

Lurçat frottait ses pompes avec application. La main droite chaussée d'une botte et la gauche la vernissant d'un geste appliqué. Pour tout cirage, il utilisait sa propre salive.

Leducq sortit à ce moment de son bureau. Il avait encore grossi, ma parole. Ce n'était plus un demi de mûlée mais un vrai taureau, bon pour l'abattoir. Xavier lui donna une accolade rapide, leurs bras tapèrent légèrement dans leur dos. Monteil se contenta d'un signe de tête.

- Désolé de te faire venir en plein milieu de la nuit, Briansson, mais on a un problème avec le réseau.

Xavier bossait pour la brigade depuis six mois. Spécialiste de la cyber criminalité, il traquait les sites pédophiles, les arnaques aux cartes bancaires, les sites de paris illégaux et démantelait les réseaux de jeux violents en ligne. Autant dire qu'il

n'exerçait qu'à la nuit tombée.

Il était sur la trace d'un groupe qui proposait un jeu vidéo qui faisait un tabac sur le net. Basé dans un paradis fiscal, le site était intouchable d'un point de vue strictement légal. Il fallait l'infiltrer de l'intérieur. Xavier s'était inscrit comme n'importe quel joueur fortuné. Car, le principe du jeu était simple et vénal. Le droit d'entrée était évalué à dix mille dollars. Cela vous donnait droit à un permis de tuer (licence to kill était le nom du jeu). Vous voyagez ensuite de par le monde, en abattant des cibles connues, comme pourrait le faire un tueur à gages. Ben Laden avait été mis à prix dix millions de dollars. Actuellement, seuls Obama et le Pape atteignaient des sommes aussi vertigineuses. Pour avoir une chance d'atteindre ces éminences, il ne fallait pas hésiter à dégommer tout ce qui bouge. Seulement, l'idée géniale de ses concepteurs était que les munitions n'étaient pas infinies. Il fallait acheter sans cesse de nouvelles balles, payer des pots de vin pour sortir de prison lorsqu'on était arrêté par les autorités. Si quelques chanceux avaient la joie d'empocher le pactole pour le meurtre d'Angela Merkel ou de Clint Eastwood, la majorité casquait nuit après nuit pour avoir le plaisir de mitrailler à loisir.

Leducq les avait dans le nez. Il ne supportait pas ces « jeux débiles qui bousillent nos gosses » d'après ces propres termes. Xavier était moins intégriste. Lui faisait principalement la chasse aux vrais dangers qui guettent les enfants : les pédophiles. Mais Leducq était un pote, et il lui avait promis de régler cette affaire de Licence to Kill au plus vite.

Il s'installa devant son écran et tapota des séries de chiffres et de lettres, navigua sur d'innombrables pages net, se faufilant dans les méandres du site si controversé. Xavier était un champion de l'informatique. A ses temps perdus, il concevait lui aussi des jeux vidéos. Un jour, il penserait les proposer à une grande boîte, Gameplay par exemple. C'était les plus inventifs et les plus originaux dans le monde du jeu virtuel. Ca lui aurait vraiment plu de faire ça, plutôt que de chasser les méchants qui pullulent sur la toile. Mais il aimait bien son boulot finalement. C'était un peu une vocation.

Leducq passa sa tête dans le petit bureau où Xavier s'échinait à infecter le site de puissants virus qui immobiliseraient la partie, ensuite il se proposerait de nettoyer tout ça, tout en essayant de coincer ses actionnaires.

- Viens voir qui est à l'accueil.

- Pas le temps, Leducq, suis en plein buzz, là!

- Comme tu veux, mais tu viendras pas pleurer quand tu t'apercevras que tu as raté l'autographe de ton idole.

Xavier se redressa, regarda fixement Leducq. Il n'y connaissait rien en cinéma, ce balourd. Le dernier film qu'il était allé voir c'était les Bidasses en folie. Leducq précisa :

- C'est Leroux qui m'a filé le tuyau.

Xavier s'avança à l'accueil. Elle était là, comme dans un rêve.

- Elle est là pour quoi?

- Apparemment on lui aurait tiré sa bagnole.

- Laisse-moi prendre sa déposition. Tu me dois bien ça.

- Vous avez une idée de l'auteur du vol?

- Non. Comme je l'ai expliqué à vos collègues, je rentrais d'un tournage quand...

- Vous êtes actrice? Xavier ne voulait avouer d'emblée qu'elle était son actrice préférée, qu'il ne manquait aucun de ses films, qu'il suivait la série télévisée avec une régularité de fonctionnaire, qu'il collectionnait tous les articles parus sur elle et qu'un grand poster recouvrait un mur de sa chambre. Juliette parut gênée. Elle laissa un silence s'installer. Xavier avait peut-être fait une erreur. S'ils s'en défendent, les gens du spectacle aiment bien qu'on les reconnaisse. Il fit machine arrière.

- Non, je plaisante. Qui ne connaît pas Juliette Félin? Excusez-moi, continuez s'il vous plait.

- Bien. Je l'avais garée non loin de Notre Dame et quand j'ai voulu la récupérer, elle n'y était plus.

- Quel modèle?

- C'est une Smart. Xavier eut un rictus de dédain. Il n'était pas un accro aux bolides comme la majorité de ses collègues, mais enfin, une Smart quand même, faut pas déconner.

Juliette s'en aperçut.

- Oui, c'est une voiture de... fille.

- Non, je ne voulais pas... C'est très bien en ville et puis vraiment confortable. Enfin, on y est bien.

- Ah? Vous connaissez...

Xavier fut troublé à l'instant. Il n'avait jamais mis un pied dans une voiture pareille, alors pourquoi avait-il l'impression de connaître très bien les sièges, le tableau de bord, le rétroviseur.

- Je suppose que tous les papiers étaient à l'intérieur.

- En effet.

- Ne vous inquiétez pas. Vous vous souvenez du numéro d'immatriculation?

- Euh... Pas vraiment.

Xavier eut un flash. BA-678-XV

- C'est pas grave. Il me faudrait votre adresse et le nom de votre compagnie d'assurance. Avec ça, on doit pouvoir tout retrouver.

- J'habite 48 rue Albert... 48 rue Albert Camus résonna dans sa tête avant même qu'elle eut fini de décliner l'adresse. Il connaissait cet immeuble. Il s'y était rendu, c'est sûr, mais quand? Chez qui? Juliette, assise devant lui, répondant à ses questions type avec le léger accent scandinave qui la rendait si particulière, si attirante, le troublait et il sentait son sang bouillir dans ses veines. Mais le sentiment d'en connaître davantage sur elle, le bouleversait bien plus. Son regard lui envoyait mille aiguilles qui transperçaient sa peau et lui picotaient gentiment les cellules. Il était bien.

- Quelque chose ne va pas? Elle s'était penchée en avant. Une mèche de ses cheveux retenus dans un chignon de fortune s'était détachée et pendait le long d'une oreille que Xavier avait envie de mordiller doucement. Son menton frémissait légèrement. Xavier savait que les rapports avec la police étaient faussés d'emblée, même sans l'apport de l'uniforme. Les gens étaient sur leurs gardes, même s'ils n'avaient rien à se reprocher. Surtout s'ils n'avaient rien à se reprocher. C'est même à ça qu'on reconnaissait les coupables. Ils étaient trop sûrs d'eux, jouant parfaitement un rôle.

Il aurait voulu n'être qu'un homme normal, exerçant une

profession honorable, n'importe laquelle. Il aurait invité Juliette à boire un verre quelque part.

Assis tous les deux dans ce bureau, dans ce commissariat, il n'était aucunement question de séduction. Ni l'endroit, ni le, moment ne s'y prêtaient. Xavier sentait que la situation lui échappait. Il n'aurait jamais dû insister pour prendre la déposition de l'actrice. C'était son idole, elle devait rester inaccessible. Et cette impression de la connaître mieux que par les coupures de journaux ou ses rôles dans des longs métrages. Que se passait-il?

- Vous êtes sûr que ça va? Vous êtes tout pâle subitement.

Elle s'était encore rapprochée. Sa main droite était appuyée sur le bureau et Xavier pouvait remarquer ses doigts fins, l'absence de bague, d'alliance. Juliette Félin ne faisait jamais la une des journaux à scandale. On ne lui connaissait aucune vie privée, justement, sa vie privée était vraiment privée. Ses yeux interrogeaient Xavier comme une infirmière inspecte un convalescent et toujours cette magnifique mèche qui pendait, flattant sa joue. Malgré son attitude soucieuse, sa bouche semblait pouvoir sourire à tout moment. Xavier était persuadé que s'il la rassurait d'un « tout est o.k., je réfléchissais juste à la meilleure manière de procéder », un sourire aurait illuminé son visage. Ce qu'il fit. Et le visage de Juliette se détendit. Ses traits étaient sublimes comme dans le gros plan final de « la fiancée des ténèbres ». Elle se rassit sur sa chaise. Xavier ne pouvait pas en faire davantage.

- Je crois que ce sera tout, Mademoiselle Félin. Je vous tiendrai particulièrement au courant des démarches, en espérant retrouver votre véhicule au plus vite.

Il s'était levé, l'avait accompagnée jusqu'à la porte, en appuyant à peine sa main droite sur les épaules de l'actrice. Il savait que tous les collègues attendaient derrière la porte, aux aguets et qu'il serait l'objet de quolibets durant tout le reste de la nuit.

Juliette fit demi-tour, lui tendant une main.

- Je vous remercie beaucoup Monsieur, euh, Commissaire...

- Briansson. Xavier Briansson. Mais je ne suis pas commissaire.

Il allait ajouter quelque chose comme « pas même inspecteur, en

fait je suis un spécialiste d'informatique au service de la police nationale. Je traque les cyber délinquants et j'ai tout fait pour pouvoir parler avec vous. Vous me plaisez à un tel point. Je vous aime.

Juliette avait cette capacité d'écoute assez rare chez les gens connus, trop occupés à s'entendre parler d'eux-mêmes. Son visage donnait le sentiment qu'elle cherchait à discerner ce que chaque mot cachait, à lire entre les lignes des paroles de Xavier. Elle fit un mouvement en avant, imperceptible mais qui fit bouger les pans de sa chemise légèrement ouverte. Xavier baissa son regard par réflexe. Il entrevit une courbe parfaite, la naissance de ses seins. Il ne serra pas la main tendue mais enlaça Juliette et l'embrassa passionnément.

- Tout va bien, Xavier?

- Pas la peine, il ne se souvient de rien, même pas de son propre nom.

Gus se tenait les bras ballant dans le bureau du commissaire Leducq. Xavier était assis sur une chaise, le regard absent, une ébauche de sourire se dessinait vaguement sur ses lèvres. Il semblait calme et ne se rendre compte de rien. Leducq expliquait les circonstances de son arrestation. Une patrouille de nuit l'avait interpellé alors qu'il tentait de fracturer une petite voiture de ville.

- C'est pas son genre, intervint Gus.

- Je ne sais pas quel est son genre, pas le mien en tout cas. On l'a conduit en salle de dégrisement, le test d'alcoolémie était positif, mais la prise de sang n'a donné qu'un taux légèrement supérieur au seuil toléré.

Leducq semblait déçu en reconnaissant que Xavier n'était pas saoul comme un polonais.

- Il n'a opposé aucune résistance à son interpellation, comme s'il était amorphe, drogué. Le test aux substances illicites n'a rien donné. Gus souriait en lui-même. Il n'était pas contre un petit pétard de temps en temps, mais Xavier avait horreur de ça.

- Bon, en tout cas, on n'a pas trouvé le moindre papier sur lui.

- Normal. C'est moi qui ai récupéré son portefeuille. Et Gus sorti un rectangle en cuir. Leducq examina l'objet, le retournant dans ses doigts puis consulta la pièce d'identité, examina une série de photos où souriaient pèle mêle sa mère, Juliette Félin et un cliché où Vicky, Gus et Xavier riaient aux éclats. Quelques coupures de dix et vingt euros, une carte vitale et une attestation

d'assurance maladie.

- Ouais. Qu'est-ce que vous comptez faire de lui maintenant? Parce qu'on ne peut pas le garder comme ça, ici. Normalement, je n'ai pas le droit de le confier à quelqu'un d'étranger à sa famille.

- Sa famille? C'est moi, sa famille.

- Oui, enfin, vous ne vous échappez pas dans la nature, hein? De toute façon, je vous convoque demain, pour y voir plus clair. Je peux vous indiquer le nom d'un neurologue, un vrai spécialiste des cas d'amnésie.

- Si vous voulez, oui. Il a dû subir un choc. On l'a retrouvé où?

- Sur l'île de la cité, non loin du tournage d'un film. Le commissaire, peu cinéphile, ne fit aucun rapprochement avec la photo de Juliette présente dans le portefeuille.

Gus avait en horreur ces endroits truffés de flics, mais plus encore une phobie des hôpitaux. Après la disparition soudaine de Xavier, ils l'avaient cherché avec Vicky en se partageant les urgences et les commissariats.

Leducq raccompagna Gus, tenant Xavier par le bras comme on le fait d'une personne âgée ou malvoyante. Dans la salle d'accueil, un géant à la carrure de rugbyman s'avança. Il posa une question à Gus mais qui s'adressait à Xavier.

- Alors, toujours dans les vaps?

- Il a dû subir un choc.

- Mouais. C'est moi qui l'ai trouvé en train de s'acharner sur une Smart. On voyait tout de suite qu'il n'y connaissait rien, complètement pété le gars.

- Ca va aller maintenant, je l'emmène aux urgences.

Une fois dehors, Gus respira mieux. Il sorti son cellulaire et appela Vicky. Dix minutes plus tard, le trio s'était reformé.

- Et tu ne te rappelles de rien? Xavier grogna. Il n'avait pas perdu la parole, mais ne savait que dire. Il semblait reconnaître ses amis, du moins il n'était pas effrayé par eux.

- Le flic m'a donné le nom d'un neurologue, une pointe à ce qu'il parait.

- Oui. Mais avant, j'aimerais bien faire un petit test, si ça ne te

gêne pas.

- Un test? Quel genre?

- Puisqu'il a disparu dans ce bar, on va y retourner, provoquer un choc psychologique, je sais pas. Ca peut marcher.

- Dis donc, Vicky, personne ne t'as jamais dit que tu allais trop souvent au cinéma?

- Très drôle. Mais avant de confier Xav' à des neurologues en mal de cobayes, on peut essayer la manière douce, non?

- Un choc psychologique, c'est pas spécialement très doux, mais bon, on fait comme tu veux.

La voiture s'immobilisa devant la vitrine du petit café.

- On dirait qu'ils se sont volatilisés. Gus poussa la porte vitrée. Quelques attardés finissaient leurs verres. Une voix surgit de derrière le comptoir.

- On ferme! Gus s'avança.

- Désolé, mais mon ami a disparu tout à l'heure pendant le, enfin la...

- Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute! Vous n'en avez pas eu assez, merde! Regardez-moi ce bordel! Un vrai champ de bataille.

Gus regarda autour de lui. Des tables étaient renversées, des chaises pliées en deux, au sol des marques humides attestaient de bouteilles fracassées. Un flipper gisait sur son flanc. La fête était finie.

- J'en ai au moins pour deux mille euros de vos conneries. Et qui va me payer tout ça? Allez, foutez-moi le camp! Dehors, tous! Allez, allez!

Il s'avançait, une batte de baseball à la main. Les derniers clients n'eurent pas l'envie d'entamer le dialogue, trop content de partir sans payer. Gus suivit le mouvement.

Vicky attendait au volant. Pas question de laisser à nouveau Xavier tout seul.

- Alors?

- Alors, ils sont tous partis, oui! Et le tôlier n'a pas l'air dans son assiette. Il a le vin mauvais cet homme là, si tu veux mon avis.

Pour Gus, rien n'avait d'importance dans la vie. Le monde aurait pu s'écrouler à ses pieds qu'il aurait trouvé une répartie

enrobée d'humour. Il n'y avait pas une personne plus détachée des choses matérielles que lui. Il traversait la vie d'un air nonchalant et déconnecté du réel qui tache. Cependant, même s'il ne le laissait pas paraître, l'état de son meilleur ami l'inquiétait sérieusement.

Vicky prit les rues qui menaient à l'hôpital où exerçait le fameux neurologue. Peu de chance de l'y trouver un Dimanche matin à quatre heures du matin.

Gus essayait de fouiller la mémoire éteinte de Xavier.

- Tu ne te rappelles de rien?

- Non.

- Mais tu as bien des souvenirs, quand même? Ton enfance?

- Non, rien je te dis.

- Tu sais qui je suis?

- Oui, mon copain Gus.

- Et elle? Gus désigna Vicky, qui se retourna d'un mouvement bref de la tête.

- Euh, oui, c'est Vicky.

- Ce sont les flics qui lui ont dit qui nous étions, lâcha la jeune femme.

- Putain Xavier. C'est pas possible, ça!

Le trio s'avança vers les urgences. Gus expliqua en quelques mots la situation. On lui confirma que le spécialiste de l'amnésie ne serait là qu'à partir de demain matin. Naturellement. Mais on lui assura qu'on allait s'occuper de Xavier. Ils attendirent une bonne demie heure, assis dans une salle qui sentait le désinfectant parfumé au citron vert.

Un homme s'avança à grandes enjambées, faisant virevolter les pans de sa blouse.

- Bonjour. Docteur Favars, je suis l'urgentiste de garde. On va accompagner votre ami dans une chambre, faire quelques examens de routine.

- On peut vous suivre?

Favars arrêta de brasser l'air et jaugea Gus et Vicky. Cela prit vingt secondes.

- Après tout, pourquoi pas?

Ils s'étaient installés dans une petite salle aux couleurs pastels. Il

n'y avait aucun mobilier, excepté deux chaises mais cela ne ressemblait en rien à une chambre d'hôpital. Favars installa un dispositif d'électrodes tout autour du crane de Xavier tout en questionnant Vicky et Gus.

Ils passèrent rapidement sur la soirée honorifique qui, d'après Favars ne présentait aucun intérêt. La clé de l'énigme était ce qui s'est passé dans ce petit bar.

Ils s'étaient rendus là par hasard, en marchant dans la nuit parisienne. Ils avaient vu ce petit troquet et étaient rentrés boire un dernier verre, se retrouver entre amis. Le bar ne détonait pas de l'image d'Epinal qu'on peut se faire d'un endroit pareil. Une poignée d'habitues les saluèrent à peine d'un discret mouvement de tête à leur entrée. Vicky et Gus se souvenaient mal du nombre de clients et de leur aspect à ce moment là. Il devait être à peine deux heures du matin quand un spectacle de danse envahit une minuscule scène improvisée au bout du comptoir. Après quelques ondulations sur une musique langoureuse qui donnèrent l'impression à Vicky d'être tombée sur un show de striptease, la troupe proposa un pot pourri d'airs de grandes comédies musicales. Ils enchaînaient les scènes de West Side Story, Chantons Sous la Pluie ou Chorus Line en ne respectant pas toujours les chorégraphies. Vicky pensa à une troupe d'amateurs. Puis, sans une coupure bien nette, ils avaient envahi la salle du café, se mélangèrent aux clients qui s'étaient eux-mêmes déguisés, ça ils en étaient sûrs. Des accoutrements aussi voyant les auraient interpellés lorsqu'ils avaient franchi la porte un peu plus tôt. Bientôt, une farandole fit monter la fièvre dans ce petit troquet. Il y eut un lâcher de ballons multicolores, puis une éclosion de papillons qui voletaient parmi les acteurs, les actrices et les clients de façon qu'on ne pouvait plus discerner qui était qui dans ce maelstrom vivant. Gus repéra aussi quelques rouges gorges et roitelets qui voltigeaient d'un rebord de fenêtre sur le comptoir puis, d'un coup d'aile, atteignaient les étagères garnies de bouteilles. Une mésange vint se poser sur leur table. Une femme sans âge jetait des poignées de confettis en l'air qui retombaient comme des flocons de toutes les couleurs. Cette frénésie n'avait ni commencement, ni fin. Gus

pensa un moment que ces gens-là savaient s'amuser, spécialement après la soirée plutôt guindée qui venait d'avoir lieu en l'honneur de son ami. Vicky le coupa, faussement irritée, « ça n'avait pas vocation à égaler la foire du trône ».

Favars avait terminé les préparatifs. Il poussa un bouton et une armoire s'illumina. En son centre, un écran où une courbe ondulait régulièrement tandis que, superposé, un autre tracé émettait des pics aléatoires. Ca n'avait pas la régularité des battements de cœur mais les oscillations y faisaient penser.

Gus et Vicky arrêterent leur récit. Favars les pria de continuer.

Aucun des deux ne vit Xavier disparaître. Ils s'aperçurent de son absence, c'est tout. Gus pensa qu'il était descendu aux toilettes. Ne le voyant pas revenir, il inspecta les lieux. Personne. Le tapage était assourdi au sous-sol. Il se passa de l'eau sur la figure. Vicky l'attendait, debout devant leur table, son sac à main pendant sur l'épaule et tendit un portefeuille à Gus, celui de Xavier.

- On ne laisse pas ses papiers lorsqu'on se rend aux toilettes dit-elle et ils sortirent tandis que la fête battait son plein, que les rondes succédaient aux danses improvisées, que les confettis pleuvaient au milieu de papillonnements et de vol d'oiseaux qui étaient encore plus colorés que tout à l'heure, pensa Gus.

Une fois dehors, ils se partagèrent les recherches. Ils étaient convaincus qu'il était arrivé quelque chose de grave à leur ami.

- Bien. Comme nous n'avons remarqué aucune trace physique, aucune blessure, je suis persuadé que la perte de mémoire a eu lieu à ce moment là. Peut-être même lors de ce... (il hésita) spectacle. Il a très bien pu avoir un choc et s'est enfui pour échapper à un danger.

- Mais quel danger? C'était juste un peu une bousculade.

- Pour un regard neutre sans doute. Mais il a pu remarquer un détail, reconnaître quelque chose ou quelqu'un qui lui aurait occasionné une rupture dans le processus de récupération des souvenirs.

Favars posa quelques questions à Xavier sur les événements récents, survenus après son passage au commissariat. Xavier se souvenait de tout.

On frappa. La porte s'ouvrit délicatement. Sans savoir pourquoi Gus reteint son souffle. Leur tête tournée, personne ne put voir les oscillations de l'appareil relié aux neurones de Xavier atteindre les plus hauts degrés.

Une infirmière pénétra dans la salle demi obscure. Elle tendit un feuillet à Favars, « voici les résultats de l'analyse » et disparut sans un mot.

Favars parcourut rapidement les chiffres qui attestaient de la bonne teneur du sang de Xavier.

- Hmm, excusez-moi de vous poser la question toute nue mais, avez-vous pris des produits... dopants, cette nuit?

Gus sourit.

- J'ai bien tiré un petit joint avant la cérémonie, mais Xavier est hermétique aux drogues.

- Non, non. Je ne parle pas de drogues. Votre ami présente des traces d'un produit dopant, une sorte d'ultra vitamine si vous voulez. Certains sportifs utilisent ce genre de substance pour pouvoir se dépasser. Je pense aux coureurs engagés sur des épreuves très longues ou même des pilotes de chasse. Les molécules repérés dans le sang de votre ami appartiennent à un puissant psychotrope qui permet de décupler les sensations. Non seulement, on ne ressent plus la fatigue, mais l'ouïe, l'odorat, le goût et la vue sont plus performants.

- Euh, Xavier n'est pas du genre sportif, vous voyez. On a dû lui verser ça dans son verre...

- Ce genre de produit ne se trouve pas en pleine nature et, vu son prix, je vois mal quelqu'un l'utiliser à des fins... bref, pour faire une mauvaise plaisanterie. Je sais que les services secrets américains l'ont utilisé en Irak et lors de missions d'espionnage sur leurs meilleurs éléments.

Le silence s'alourdit. Favars se retourna vers Xavier et, le regardant fixement, entreprit de lui parler d'une voix posée, calme et apaisante.

- Monsieur Briansson, écoutez ma voix, laissez-vous guider par elle. Vous allez ouvrir une à une les portes de votre mémoire, Monsieur Briansson. Ecoutez ma voix, respirez profondément... Laissez-vous aller, soyez détendu, écoutez ma voix... Vous

pouvez fermer les yeux, mais ne vous endormez pas... Ecoutez ma voix, replongez dans vos souvenirs... Visualisez une porte épaisse, lourde, qui semble condamnée... Ecoutez ma voix, elle est votre guide et votre alliée... Vous allez actionner la poignée de cette porte... Maintenant poussez de toutes vos forces... Inspirez profondément Monsieur Briansson... Vous écoutez ma voix, elle vous aide à ouvrir cette porte immense... C'est bien... Continuez... Poussez cette porte... Ecoutez ma voix... Soyez détendu... Faites le vide autour de vous... Concentrez-vous sur cette porte... Ecoutez ma voix... Vous allez y arriver... Déjà, elle cède, elle s'ouvre...

Gus et Vicky se regardaient, perplexes. Hypnose? Sur l'écran de l'appareil, les diodes lumineuses commençaient à clignoter, le tracé marquait plus nettement alors que la courbe ondulait toujours régulièrement. Un grésillement se déclencha et une imprimante commença à crépiter faiblement.

Xavier balbutia quelques sons incompréhensibles puis, d'une voix qui n'était pas la sienne, deux tons plus bas et lentement, il donna le sentiment de réciter, de lire quelque chose.

- Juliette, où es-tu? Il n'y a que des étrangers dans ce bar. Tous ces comédiens n'ont pas ton talent. Je dois te rejoindre. La nuit est douce, bien plus calme que ce tintamarre qui agresse les tympanes. Je marche tranquillement vers toi, mon amour. Attends-moi.

Soudain, le visage de Xavier, jusque là détendu et empreint d'un bonheur visible, se transforma en un masque de peur complète.

- On me suit. Il est là, il ne me lâche pas. Je dois courir, lui échapper. Je ne veux pas que recommence ces années oubliées. Je sens sa présence, j'entends ses pas. Ne pas se retourner, rejoindre Juliette. Avec elle, je serai en sécurité. Ne pas prévenir la police. Ils sont ses complices. Mes amis ne peuvent rien pour moi, il vaut mieux les laisser en dehors de tout ça. Je dois retrouver Juliette, ensuite tout ira mieux.

Vicky et Gus se regardaient, s'interrogeant du regard. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Le tracé de l'appareil relié au crane de Xavier était comme fou. Favars jeta un œil sur les résultats de l'imprimante, examina le tracé haché comme un gribouillis

d'enfant. Il tenta de calmer Xavier, lui parlant doucement. Mais leur ami continuait de la même voix lente et récitante tandis que le graphisme devenait fou, même la courbe commençait à montrer des à-coups inquiétants.

- Il faut le réveiller, Docteur!

- Impossible. Pas dans cet état. Il pourrait en mourir. Il faut le ramener doucement. Il y a une peur enfouie depuis son enfance ou son adolescence qui le menace et cela ressurgit maintenant. N'y-a-t-il pas quelque chose qui pourrait le calmer? Je ne sais pas, une personne, un lieu, un événement heureux?

Vicky implora Gus du regard. C'était son ami depuis si longtemps, il devait savoir.

- Vous savez, Xavier ne vit que pour les jeux vidéos. C'est son univers. Quelque chose de rassurant, je ne vois pas.

Gus explorait sa mémoire à la recherche d'un souvenir apaisant pour son ami.

Favars dut débrancher l'imprimante qui crépitait sans discontinuer. Sur l'écran, les tracés se confondaient dans un va et vient surprenant. Xavier continuait d'une voix égale, mais son cerveau était en ébullition. Favars tentait de rassurer le patient, sans effet.

Alors Gus se souvint d'une discussion lointaine, un soir de déprime. Lors de ses années noires au lycée, harcelé par le fameux Monteil, Xavier s'était confié. A l'époque il ne rêvait que de partir loin, à l'autre bout de la Terre, dans un paradis de verdure, de rivières sauvages et de grandes étendues, de landes et de pics, de vallées et de forêts.

Il ne lui en avait parlé qu'une fois, mais Gus se souvenait d'un nom magique, celui d'un lac perdu dans les Alpes Néo-Zélandaises. Il s'approcha de Xavier, assis tranquillement sur son siège alors que son cerveau était à deux doigts de la rupture. Il lui murmura doucement à l'oreille droite : Wakatipu.

Xavier ouvrit si grand les yeux que ses amis eurent peur qu'ils s'éjectent de leurs orbites. Il s'était interrompu dans sa litanie sans fin. L'écran de la machine indiquait des tracés tout à fait normaux. Favars prit le pouls de Xavier. Son bras était amorphe, le cœur battait très lentement mais avec régularité. Son visage

s'illumina d'un très grand sourire. Il prit une profonde inspiration, son corps se redressa et prononça, de sa voix habituelle : WAKATIPU!

Puis il s'effondra, la tête affaissée sur son épaule. Vicky poussa un cri. Gus secoua son ami. Favars dégagea la poitrine de Xavier et commença un massage cardiaque. Sur l'écran, tous les tracés n'étaient plus qu'une ligne plate, sans vie.

- Vite, vite! On le perd, là!

Une équipe en blouse bleu ciel s'agitait autour d'un lit d'hôpital ultra moderne. Une infirmière prépara une injection, un médecin examinait la pupille du patient. Deux internes se tenaient prêts à la moindre sollicitation de leurs supérieurs. Un peu à l'écart, deux docteurs échangeaient des propos techniques. Ils portaient la même blouse bleue pâle mais la leur était rehaussée d'un liseré bleu foncé qui ceinturait juste au-dessus de la poitrine.

- Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu?

- Je ne sais pas. Il a eu perturbation, comme une interférence.

- Avec quoi?

- Là, je ne sais pas. Ca donne l'impression que quelque chose joue avec sa mémoire.

- Quelque chose...?

- Oui, comme un écho. Vous savez, ce tableau qui représente quelqu'un qui se regarde dans un miroir, réfléchissant toujours la même personne se regardant dans un miroir et ainsi de suite, à l'infini.

- Vous voulez dire que sa mémoire s'est mise en roule libre en quelque sorte?

- Un peu, oui. Impossible à contrôler.

- C'est la merde.

- C'est une façon de voir les choses.

- Ah? Et vous en voyez une autre, vous?

- Eh bien, disons qu'un souvenir est devenu redondant.

- Tous les souvenirs qu'on lui a implanté ne peuvent s'alimenter eux-mêmes, puisqu'ils ne reposent sur rien de son vécu.

- Là, il faut croire que si.

- Vous avez une idée de quel implant serait défectueux.

- Oui. Mais l'implant en tant que tel est parfaitement sain. Il a développé ensuite des ramifications qui nous échappent, comme les racines d'un arbre qui partent dans toutes les directions, s'entremêlant aux racines d'autres essences.
- C'est quoi, ce souvenir?
- Rien de bien méchant. Un film.
- Quel film?
- Pavé de bonnes intentions. Ouais, pas un miracle du septième art, mais bon.
- Et alors? Qu'est-ce qui s'est passé?
- On a procédé de la même façon que pour tous les autres souvenirs implantés. Il a plutôt bien tenu le choc. Il s'est même pas mal fixé sur le cortex, n'interférant pas avec les autres.
- Et la mémoire originelle?
- Pas de danger. Je vous l'ai dit, elle était dans un état d'éparpillement indescriptible. Une vraie chambre d'ado. Bref, c'est ensuite que ça a dérapé.
- Dérapé?
- C'est le mot, oui. Les souvenirs liés au film ont commencé à s'échapper par les connexions neuronales.
- Mais vous m'aviez affirmé qu'elles étaient sérieusement endommagées.
- C'est ce qu'on croyait, oui. Seulement un point s'est développé à partir de rien.
- Comment est-ce possible? Un implant n'est qu'une image, impossible de la modifier comme un vrai souvenir. Il ne peut être comparé au vécu comme le sont les souvenirs réellement vécus.
- Parfaitement. C'est de cette façon que travaille la vraie mémoire. A chaque nouvelle expérience, nous remanions nos souvenirs, de manière à comparer ce que nous avons vécu à ce qui nous arrive et, inconsciemment nous modifions nos propres souvenirs. Notre mémoire n'est pas immuable. Les implants, si.
- Et pourtant...
- Et pourtant, l'implant de ce souvenir s'est développé par le biais d'une actrice. Pas même le rôle principal.
- On a son nom?

- Oui. Juliette Félin. Elle a décroché une dizaine de petits rôles dans des longs métrages et celui d'une secrétaire dans la série Félines.
- Je connais. Ma femme en est dingue.
- Oui, bon. Cette Juliette se balade dans la mémoire de Briansson comme si elle était chez elle. Elle a mis un bordel incroyable, vous pouvez me faire confiance. Elle apparait dans chaque nouvel implant.
- Faut la dégager! Elle va tout faire foirer!
- Pas si facile.
- Attendez, on a les meilleurs neurologues et chirurgiens du cerveau à notre disposition. Un coup de scalpel et zou!
- Trop risqué. Là, on voyage en terre inconnue. On ne peut pas savoir comment vont réagir les implants. Je ne vois qu'une seule solution. Un choc psychologique.
- Et de quel ordre?
- Lui faire rencontrer la « vraie » Juliette Félin.
- Vous croyez que...
- Je suis un scientifique, je ne crois pas, je pense et je constate.
- Où peut-on la joindre, cette Juliette?
- Elle est juste derrière cette porte.

A cette époque de l'année, le soleil se levait derrière la barre rocheuse qui barrait l'est de ses crêtes dentelées. Bientôt la lumière allait dégager tout le paysage de ses ombres mystérieuses et révéler un spectacle grandiose, magique. Un de ces lieux qu'il faut absolument avoir vu avant de mourir. Les nappes de brumes qui stagnaient au raz du sol se dissiperaient rapidement, laissant place à une belle journée.

Il y avait un air de Suisse dans ce paysage de montagnes. Seulement les contrées helvétiques avaient été façonnées par l'homme, ici tout était encore à l'état brut. Cela ressemblait davantage à la nature sauvage qu'à un jardin à la Française, taillé au cordeau, sans aucune fantaisie. On pensait naturellement au Canada, à ses grands espaces. Mais justement, ici point de paysages démesurés, l'homme pouvait y avoir sa place.

Xavier contemplait l'aube. Il aimait se lever tôt. C'était nouveau. De sa vie passée, il n'avait conservé que sa passion immodérée pour les jeux vidéo. Dans ce coin perdu, il continuait à créer des scènes surréalistes. Ces paysages somptueux l'avaient poussé à travailler davantage l'image. Ses réalisations étaient d'une beauté cristalline. Au loin, le lac reposait entre les montagnes. Il apercevait les premières lueurs de Queenstown se refléter sur les eaux limpides.

Il frissonna et rentra dans le chalet de gros rondins. Une douce odeur de café avait pris possession de la vaste et unique pièce du rez-de-chaussée. Il finit de préparer le petit déjeuner. Là encore, il avait changé. Des trois repas quotidiens, c'était celui-ci le plus

copieux dorénavant, spécialement les journées où ils avaient décidé de partir en randonnée. Le plafond grinça, puis l'escalier fit chanter ses marches de châtaignier. Juliette apparaissait comme dans un conte. A chaque fois, Xavier avait le cœur qui explosait. Cinq ans de vie commune n'avaient pas terni un amour encore neuf, plein d'espérance. Il n'en revenait pas. Que lui soit parti au bout du monde, soit, mais qu'elle l'ait suivi, abandonné sa carrière. Sa carrière? Lorsqu'ils en parlaient, elle nuançait toujours. Elle n'aurait jamais été une star. De toute manière, cela ne l'intéressait pas. Les paillettes et la représentation obligée et continue, très peu pour elle. Regrettait-elle le plaisir de jouer? Bien sûr, elle aurait menti en affirmant le contraire. Mais, tout compte fait, il y avait plus de contraintes que de réel plaisir dans les tournages. Toujours attendre. Recommencer vingt fois les mêmes gestes. Et de nouveau cette attente interminable. Dans le froid, sous la pluie, ou en studio, mais là, une certaine claustrophobie s'emparait d'elle. Non, elle ne regrettait rien. L'amour était le plus fort. Et puis son nouveau métier la passionnait.

- Tu as vu le temps?

- Oui. Ca va être une journée splendide.

- J'avais pensé à une petite balade.

- Hou la, avec toi je me méfie. Xavier sourit et enlaça Juliette tendrement. Depuis qu'il s'était retiré du monde des humains, il s'était découvert une passion pour la randonnée. Il lui arrivait de partir cinq ou six jours dans la montagne. Parfois Juliette l'accompagnait. Le virus l'avait contaminée, elle aussi.

- Quel est le programme, cette fois?

- Je tenterais bien l'Aspiring.

Juliette siffla. Ils avaient souvent contemplé cette pyramide un peu bancale qui, sous un certain angle, rappelait les arêtes du Cervin.

- C'est pas un peu difficile pour moi?

- Par l'arête sud-ouest, c'est du gâteau.

- Trois mille mètres quand même.

Moins d'une heure plus tard, ils étaient secoués sans ménagement dans le 4x4 qui, après avoir longé les rives

méridionales du lac Wanaka, remontait la piste chaotique de la rivière Makutikuti. Lorsque celle-ci se divisa en deux branches, Xavier gara le puissant Range et sorti les deux sacs à dos. Ils étaient aux portes du grand parc national, aucun véhicule n'était autorisé à y pénétrer.

Commença alors une longue marche d'approche.

Il raconta pour la millième fois à Juliette la légende de la naissance du Wakatipu, auquel il vouait une passion sans borne.

Manata et Matakauri s'aimaient d'un amour sans limite, mais le père de la jeune fille qui était le chef du village refusait leur union. Une nuit, le géant des montagnes, Matau, enleva Manata. Le chef promit la main de sa fille à quiconque irait délivrer la belle des griffes du monstre.

Matakauri brava tous les dangers, escalada les plus hauts sommets, et libéra sa promise. Mais, pour s'assurer que Matau ne réitère plus ses méfaits, il profita du sommeil de celui-ci pour démarrer un feu qui creusa un trou très profond, prenant la forme du géant endormi en chien de fusil. La chaleur fit fondre les neiges alentour et remplit d'eau le lac nouvellement formé, ayant cette apparence particulière. Cependant, on raconte que la chaleur du feu ne terrassa pas Matau mais prolongea simplement son sommeil au fond du lac. Sa respiration donne aujourd'hui encore l'oscillation de la surface du lac.

Juliette aimait bien cette légende et s'imaginait en belle Manata. Elle prit la main de Xavier et, harnachés comme des mules, ils gravirent les pentes du Mont Aspiring par une belle journée d'Automne.

- Ca a l'air de fonctionner. Il retrouve son calme.
- Mais c'était quoi cette histoire de géant?
- Peu importe. L'essentiel est que la mémoire se stabilise et ne soit plus perturbée par des événements extérieurs. N'oubliez pas que cette expérience est une première. Ses applications sur les pathologies liées à Alzheimer sont infinies et quelle avancée dans la reconstruction neuronale! Si elle devait échouer, tous nos crédits seraient suspendus.
- Mais, ce serait...

- Chut! Il se réveille.

Xavier émergeait d'un rêve sans queue ni tête. Il essaya d'attraper les quelques bribes du songe qui s'envolaient dans la clarté comme si trop de lumière les effrayaient. Autant chercher à retenir de l'eau dans une main ouverte. Des images fugitives s'éloignaient à tout jamais. Monteil, la terreur du collègue, avec sa carrure de rugbyman, Gus à sa poursuite, un commissariat de quartier, une explosion, l'actrice Juliette Félin (c'était bien la première fois qu'elle apparaissait dans ses rêves et il en fut heureux). Il releva la tête et constata qu'il se trouvait dans une chambre nue, comme une chambre d'hôpital. Aussitôt l'épisode de la poursuite en voiture lui revint. Il ne sortait pas d'un rêve, mais revenait d'une nuit bien agitée. Il ne ressentait pourtant aucune douleur. Il palpa son torse, son ventre, examina ses jambes, ses bras. Deux silhouettes émergèrent de l'ombre de la chambre.

- Qu'est-ce qui m'est arrivé? Où sont mes amis?

L'homme à la barbe prit la parole. Xavier reconnut immédiatement l'urgentiste de son rêve.

- Bonjour, je suis le Docteur Favars et voici le professeur Leducq. C'est un grand spécialiste en neurologie moléculaire.

Xavier observa un homme costaud et bien enveloppé. Il l'avait déjà croisé. Oui, dans le même rêve, le commissaire.

- Ne vous inquiétez pas. Vous vous rappelez que vous vous êtes porté volontaire pour une expérience sur la mémoire?

Xavier n'avait aucun souvenir de la sorte. La veille, il avait été fêté pour le succès sans précédent de son dernier jeu vidéo, le monde sans pétrole, Oil's End.

- Restez calme. Quel est votre dernier souvenir?

Xavier essaya d'expliquer sa confusion. Avait-il rêvé? Où

étaient ses amis? Que s'était-il passé cette nuit? En quoi consistait cette fameuse expérience?

- Vous souvenez-vous de votre nom?

Quelle question! Bien évidemment qu'il savait qui il était. Xavier Briansson.

- Vous faites quoi dans la vie?

Concepteur de jeux vidéos. Ça marche plutôt bien, même.

- Qu'avez-vous fait la journée d'hier?

Là, Xavier eut un doute. Où finissait la réalité, où commençait le rêve? Non, ce n'était pas possible. Hier, il avait passé la journée à se préparer en vue de la soirée honorifique.

- Bien. Favars semblait soucieux.

- Quelque chose ne va pas, Docteur?

- Non, non. Vous allez récupérer assez vite.

Le professeur s'avança et prit la parole.

- Vous vous êtes porté candidat pour une expérience qui consiste à implanter des souvenirs. Memoryplant, ça ne vous dit rien?

Memoryplant... Xavier cherchait, mais ne trouvait aucune trace de cette société dans sa mémoire.

- Ca reviendra. Vous vous êtes endormi une petite heure après le...

- Quelle heure est-il? Leducq consulta son poignet gauche.

- Presque quinze heures. L'expérience a commencé à quatorze heures.

- Mais vous dites que je viens de dormir une heure.

- Parfaitement. L'énergie demandée par le processus vous a fatigué, c'est normal. L'implant lui-même ne dure que le temps d'une injection, tout au plus dix secondes. Vous avez sûrement dû rêver, enfin vivre ce qui vous semble la durée de toute une journée, mais...

- Une nuit. Après la cérémonie, j'ai vécu toute une nuit... ou bien ai-je rêvé?

- Ni l'un ni l'autre monsieur Briansson. Xavier remarqua que Favars actionnait une sonnette murale.

- Cette cérémonie, cette soirée dont vous parlez... En fait, elle n'a pas eu lieu. Enfin, pas encore.

- Qu'est-ce que vous dites? Je me souviens de tout, avant cette

nuit où tout a dérapé.

- Monsieur Briansson, calmez-vous.

- Mais je suis calme, bordel! Qu'est-ce que... Xavier se ravisa. Il imagina un traquenard. Monteil était sûrement derrière tout ça. Il connaissait un commissaire, pourquoi n'était-il pas ami avec des neurologues? Il réfléchit. La scène du petit troquet. Un simple pas de porte loué. Ces médecins étaient de faux médecins. Il n'y avait pas plus d'hôpital que d'expérience farfelue.

- Monsieur Briansson? Favars s'était penché sur Xavier.

- Comment vous sentez-vous?

- Ca va, ça va. Xavier entra dans leur jeu, c'était sûrement la meilleure solution. Le professeur reprit.

- En fait, cette soirée honorifique dont vous faites mention se déroule ce soir.

- Quel jour sommes-nous?

- Samedi, Monsieur Briansson. Ne vous inquiétez pas. C'est tout à fait normal de ressentir un décalage.

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit. Une infirmière entra. Xavier reconnut une des danseuses de la troupe du petit bar. Elle tendit une feuille au professeur. Celui-ci montra le document à Xavier. C'était une demande d'implants de souvenirs avec l'en-tête de l'hôpital Pasteur et le logo de la société Memoryplant. Il y avait une décharge vis-à-vis des médecins si cela devait mal se passer comme lors de n'importe quelle intervention chirurgicale dans n'importe quel centre de soins. Il y avait des tampons, une date (celle d'hier), une adresse, un numéro de téléphone, ses coordonnées à lui, qu'il reconnaissait, et au bas de la page, une signature. La sienne. Mais ce n'était pas la sienne. Il reconnut le paraphe de Gus. Son ami Gus. Xavier laissa tomber le document. C'était à rien n'y comprendre. Il essaya de classer ses souvenirs. Certains étaient vrais, d'autres récemment implantés. Mais pourquoi?

- Depuis quelques années, vous êtes passionné de tout ce qui concerne la mémoire, Monsieur Briansson. Lorsque le Docteur Favars a souhaité mettre en place cette expérience unique, vous vous êtes porté candidat. Il y eut des tests entre différents

volontaires et vous avez été choisi. Cela fait un mois que l'on vous suit chaque jour. Chaque nuit, tous vos rêves ont été enregistré. Rien n'a été laissé au hasard. Vous étiez sérieusement motivé.

Xavier voulut demander une précision concernant la signature de Gus, mais il se ravisa. Il était toujours persuadé que tout cela était faux. La porte s'ouvrit à nouveau. Un infirmier en blouse blanche que Xavier reconnut comme l'officier de police à l'accueil du commissariat était suivi de Vicky et de Gus. Enfin!

- Gus! Comme je suis content de te voir!

Toutes les personnes présentes dans la chambre se pétrifièrent. Favars murmura quelques mots à l'oreille de Leducq. Cela n'allait pas du tout!

Vicky et Gus s'avancèrent. Dans la lumière, Xavier constata que leurs visages étaient fatigués, comme vieillis. Gus arborait quelques cheveux blancs, Vicky présentait des rides qu'elle n'avait pas la veille.

- Hé bien, vous en avez une tête tous les deux! On dirait que vous avez pris vingt ans depuis hier! Vicky se pencha sur Xavier avec une tendresse toute maternelle.

- Mon petit, mon chéri. Ca va? Tu nous a fait une belle peur, tu sais. Gus se tenait debout derrière elle.

- Je n'ai jamais été très favorable à cette expérience, tu sais. Ils (il tourna un regard de dégoût vers les deux médecins) m'ont littéralement arraché ma signature, tu sais. Mais on va te sortir de là.

Ainsi c'était bien son ami Gus qui avait paraphé le document. Mais avant que Xavier n'ait pu reprendre le fil de ses réflexions, Favars prononçait une phrase d'une voix calme. Une phrase qui hurla aux oreilles de Xavier cependant.

- Monsieur Briansson, vous reconnaissez vos parents, bien sûr? Xavier était estomaqué. C'était... ce n'était pas... pas possible! Il crut devenir fou. La porte de la chambre s'ouvrit une nouvelle fois. Qui allait entrer cette fois? Juliette Félin, son actrice préférée ou bien Jerry Marchal, suivi d'un caméraman qui lui dévoilerait une belle supercherie télévisée, une parodie, une imposture qui finirait dans des embrassades et des rires. Tout le

personnel médical se révélerait être une troupe de comédiens hors pair, Vicky et Gus se démaquilleraient et tout rentrerait dans l'ordre. Peut-être même que le canular se clôturerait par l'invitation de Juliette. Après tout, c'était SA journée. Oil's End avait battu tous les records de vente. On lui devait bien ça.

Xavier tendit le cou, sentant la délivrance proche.

Alors s'avança une carrure d'athlète, une tête taillée dans la roche, le cheveu court, blond, les oreilles fines et la démarche qu'ont parfois les haltérophiles.

Monteil.

Un parc tranquille. Les premières feuilles d'Avril projetaient une ombre encore fraîche sous les grands arbres. Une allée d'épais gravier menait à un perron imposant. La bâtisse semblait une réplique de la Maison Blanche avec ses colonnes grecques et son allure massive, ses pierres de calcaire à peine terni. Le chant des oiseaux était le seul bruit qui envahissait le parc. En tendant bien l'oreille on percevait à peine une rumeur étouffée et pourtant nous étions bien en plein Paris.

L'institution de convalescence Sainte Marie de Briance avait investi ces lieux paisibles huit ans plus tôt, grâce à la donation de Madame Félin. L'actrice, discrète, n'en faisait jamais mention lors de ses interviews. Personne ne savait qu'elle avait eu un frère atteint de schizophrénie. Il avait souffert sous les yeux de sa sœur, impuissante à guérir son mal. A quinze ans, il s'était défenestré. Depuis, elle n'avait eu à cœur qu'à œuvrer contre ce terrible dysfonctionnement du cerveau pour tenter de combler cette blessure, cette crevasse qu'elle portait dans son cœur. Si elle avait choisi de devenir actrice, c'était peut-être aussi dans ce but. Exorciser ce mal en jouant des rôles, en entrant régulièrement dans la peau de personnages fictifs. Une façon peut-être d'être schizophrène en l'assumant.

Il y a huit ans, elle avait hérité d'une propriété d'une tante qu'elle ne voyait jamais. Ca avait été le déclic.

Entre deux rôles secondaires dans de longs métrages et son personnage de secrétaire dans la fameuse série Félines, elle aimait venir discuter avec le personnel médical, les infirmières, les aides soignantes et surtout, les patients. En huit ans, ils pouvaient s'enorgueillir de plus d'une centaine de guérisons définitives.

Ce matin, Juliette bavardait avec un patient sous le grand châtaignier. Il aimait cet endroit, lui aussi.

- Alors Xavier, comment allez-vous ce matin?

Xavier vouait une passion infinie à cette actrice de second rôle. Pour lui, elle était la star du cinéma français, lui attribuant des césars pour des rôles qui ne lui avaient même pas procuré une nomination, des tournages aux états unis où elle n'avait jamais mis les pieds. Sa chambre était tapissée de posters qu'il avait fait imprimer. Cela la faisait sourire. Souvent les pensionnaires la considéraient comme une bonne fée.

Le cas de Xavier était unique. Ce n'était pas quelqu'un qui souffrait d'un banal état schizophrénique, même prononcé. Il était très intelligent, imaginatif. Il lui parlait souvent de jeux vidéos dont il avait créé tout l'univers, imaginé chaque détail, pensé chaque rebondissement. Juliette l'encourageait à poursuivre, à mettre tout cela noir sur blanc. Elle était persuadée que s'il arrivait à concevoir entièrement un jeu, qu'il voit le produit de son imagination se transformer en réalité bien palpable, cela aiderait à sa guérison. Mais si Xavier était bouillonnant d'invention, il était incapable de se concentrer ne serait-ce que cinq minutes. Il était un papillon qui voltige mais n'arrive pas à se poser.

Sa schizophrénie était multiple. Loin du cliché Jekyll/Hyde, c'était chez lui, tout une troupe qui cohabitait. Juliette pensa à une pièce qu'elle avait joué quelques semaines dans un petit théâtre de banlieue. Huis-clos de Sartre. Elle imaginait que Xavier aurait pu jouer TOUS les personnages à lui seul. Et que l'enfer, pour lui, ce n'était pas les autres mais bien lui-même.

Une clochette retentit dans le parc.

- Allez, Xavier, c'est l'heure du diner.

Xavier se leva et ils marchèrent côte à côte sur la pelouse tendre. Il lui parlait encore de sa dernière idée : un jeu qui se déroulerait dans un futur proche, lorsque les réserves de pétroles seraient taries. Juliette écoutait avec attention. C'était un génie. Dommage qu'il ne puisse aller au bout de ses délires. Elle imaginait déjà des millions de jeunes (et moins jeunes) derrière leurs écrans en train de lutter pour leur survie dans un monde de

l'après pétrole.

Parvenus sur le perron, Juliette quitta un instant son protégé pour saluer le professeur Favars, un neurologue réputé qui venait deux fois par semaine vérifier le bon déroulement des opérations.

Puis ils entrèrent dans le grand hall, elle salua d'un mouvement de tête Leducq, l'intendant. Ici, on l'appelait le concierge. Il savait tout faire. Les patients eux, le surnommaient le commissaire, car souvent, c'était lui qui ramenait à la raison des esprits torturés.

En gravissant le large escalier aux marches de grès, ils croisèrent Madame Silverstein, la gérante de l'établissement. Une femme volontaire et tout à la fois très humaine. Juliette s'était toujours félicité de son choix. Elle l'estimait beaucoup. Elle faisait un boulot parfois ingrat et d'une manière formidable.

Juliette accompagna Xavier jusqu'à sa chambre, ensuite il irait rejoindre ses camarades dans le grand réfectoire.

Xavier retrouva son voisin de chambre qu'il surnommait Gus, va savoir pourquoi. Il était né une sacrée complicité entre ces deux là. C'était pourtant le jour et la nuit. Autant Xavier bouillonnait d'inventivité autant Gus était amorphe. Un vrai baba-cool. Lui souffrait d'une pathologie comparable à une dégénérescence liée à Alzheimer. Il n'avait pourtant pas trente ans.

Juliette salua Xavier. Elle reviendrait d'ici le week-end prochain. Dans l'encadrement de la porte apparut la tête massive d'un aide-soignant. Xavier eut un mouvement de recul. Il n'avait jamais aimé Guillaume Monteil.

Xavier se réveilla. Il avait dû s'assoupir. Surement rêver. De fragiles images s'envolaient et éclataient comme des minces bulles de savon, impossible de les retenir.

Sur le lit, le smoking de location, la chemise blanche et le nœud papillon. Dix neuf heures quarante cinq. Il était temps de se préparer. Il appellerait un taxi et rejoindrait ses amis devant la salle louée pour l'événement.

Assis dans la grosse berline, il pensa à cette soirée qui allait couronner sa carrière, courte, mais déjà bien lancée. Il repensa à tout le chemin parcouru. A un moment, il eut même une vision fugitive. Comme si toute cette soirée, il l'avait déjà vécue, et la nuit qui allait suivre.

A un feu rouge, confortablement assis sur la banquette luxueuse du taxi qui l'emmenait vers son triomphe, il crut apercevoir un ancien camarade de classe, au collège. Enfin un camarade, plutôt une bête noire. Comment s'appelait-il déjà?